APR 10 1968

EX-LIBRIS DE LA GERMONIÈRE

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Français

RECUEIL
DE
DISSERTATIONS
SUR PLUSIEURS
TRAGEDIES
DE
CORNEILLE
ET DE
RACINE,

AVEC

Des Réflexions pour & contre la Critique des Ouvrages d'esprit, & des Jugemens sur ces Dissertations.

TOME II.

A PARIS,
Chez { GISSEY, rue de la vieille Bouclerie.
BORDELET, rue Saint-Jacques.

M. DCC. XL.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Universitas

PQ
1780
.A2
1740
v.2

DISSERTATIONS SUR LES TRAGEDIES DE CORNEILLE ET DE RACINE.

TROISIE'ME DISSERTATION

Concernant le Poëme Dramatique, en forme de Remarques sur les Tragédies de M. Corneille, *intitulée*:

L'OEDIPE.

*Envoyée à Madame la Duchesse de R***

Par l'Abbé D'AUBIGNAC.

MADAME;

Je ne puis assez me flatter pour croire que ma dissertation sur le Sertorius de M. Corneil-

* Imprimée à Paris en 1663.

le vous ait donné de l'admiration ; il me semble qu'un si petit ouvrage ne pouvoit imprimer à votre esprit un mouvement si fort & si glorieux pour moi : Je sai bien que la nature ne fait point de miracles plus ingénieux que ceux qui dans peu de matiére font paroître son adresse & son œconomie, & que l'art ne surprend jamais nos sens plus agréablement que par des choses dont la fabrique & la délicatesse nous deviennent presque insensibles. Mais l'esprit ne sauroit montrer sa force & son étenduë que par de grands ouvrages qui lui donnent la liberté de s'expliquer, & bien qu'en se resserrant il puisse faire éclater quelques brillans & quelques étincelles de feu, il ne sauroit néanmoins se produire tout entier avec une érudition curieuse des raisonnemens convaincants, & des inventions excellentes, s'il n'entre dans un champ vaste, & capable d'en souffrir tous les effets, & d'en montrer tous les avantages. Aussi n'ai-je pas écrit pour ravir votre jugement, mais seulement pour vous plaire, & quoique par respect je doive beaucoup de déférence à vos paroles, la connoissance de ma propre foiblesse m'empêche de goûter cette douce vanité que vos civilités peuvent insinuer dans le cœur même d'un Philosophe.

Mais je dois admirer moi-même votre extrême bonté qui vous fait souffrir quelque peine de celle que M. Corneille pourra rece-

voir à la lecture de ce petit discours, & qui vous fait plaindre que la découverte de tant de fautes qu'il a faites par négligence, l'agite & le travaille de quelque fâcheuse inquiétude, & de quelques chagrins mal plaisans. Pardonnez-moi, Madame, si je dis que vous faites tort à ce grand homme, & que vous ne connoissez pas par quel emportement de générosité il s'est mis au-dessus du jugement que l'on peut faire de ses ouvrages. Il fit voir autrefois une de ses piéces de Théatre à feu M. Colletet qui se connoissoit bien en vers, comme il en faisoit de beaux, & sur ce que ce sincére ami en condamnoit plusieurs qu'il trouvoit rudes, obscurs & mal construits, il en demeura d'accord, sans néanmoins vouloir prendre la peine de les corriger, parce que, disoit-il, qu'ils étoient payez avec les autres de la piéce cherement venduë, fidéle imitateur de Dorsenne, ancien Poëte Dramatique, dont le principal dessein & la plus grande joie, étoit de se faire bien payer, & mettre argent en poche, comme en parle Horace, sans être en peine après cela, quel en pouvoit être le succès.

Si M. Corneille, à son exemple, a eu si peu d'appréhension de la censure que l'on pouvoit faire de ses méchans vers, parce qu'il avoit vendu toute la piéce, assurez-vous, Madame, qu'il n'est pas capable de se fâcher du jugement qu'on peut faire de ses œuvres

après les avoir mis au jour : il les a vendus aux Histrions, il les a vendus aux Libraires, il les a vendus à ceux auxquels il les a séparement dediés. Il faudroit qu'il fût d'une humeur bien insatiable, s'il n'étoit pas content de son bon ménage, après avoir vendu trois fois une même marchandise, un si grand profit ne le laisse pas sensible aux pointes émoussées d'une légere critique. Encore est-il élevé si haut qu'il est impossible de l'atteindre ; & il est tellement environné des rayons de la gloire, qu'il ébloüit les yeux de ceux qui le regardent, sans que personne ait le pouvoir de tirer aucun trait qui lui puisse faire du mal. Quittez donc, s'il vous plaît, Madame, le souci que vous prenez en sa faveur, & ne regardez mes Dissertations qu'autant qu'elles vous pourront divertir, comme je ne prétens les faire que pour des jeux qui m'occupent doucement dans mes heures perduës.

Mais je ne doute point, Madame, que vous n'ayez dans la Province des gens aussi déraisonnables qu'il s'en est trouvé dans Paris, & qui vous demanderont pourquoi je me suis avisé de faire paroître au jour les sentimens que m'ont donné les Oeuvres de M. Corneille, & les réflexions que j'ai faites des bonnes & des mauvaises choses qui s'y voyent ; & pour cela je vous supplie, Madame, de leur faire entendre de quelle autorité vous avez exigé de mon respect cet acte d'obéïssance, &

cette occasion de flatter un peu les réveries inquiétes de votre solitude : & s'ils ne sont pas satisfaits de cette raison, quoique très puissante à mon égard & tout à fait indispensable, vous leur pouvez dire aussi que je le fais encore pour mon plaisir : Je suis né libre, & nous vivons sous la domination d'un Prince qui nous laisse paisiblement joüir d'une honnête licence de faire ce qui nous plaît, & de suivre nos inclinations pour adoucir les peines communes de cette vie, de celles qui s'attachent à la condition particuliere de chacun de nous. Je ne suis pas propre à faire de grands voyages, & l'on ne peut conter de la Chine ou de l'Amerique d'assez grandes merveilles pour me donner envie de les aller voir ; ma mauvaise santé ne me permet pas de prendre aucun emploi laborieux, & ceux que j'avois pris autrefois volontairement dans la Chaire & dans le Barreau avec un assez favorable succès, me sont maintenant interdits & sans retour. La promenade est un divertissement trop proche de la lassitude, & pour moi trop penible : l'application de la pensée aux ouvrages qui demandent une forte méditation, ne manquent jamais à me faire malade ; je n'aime point le jeu, & quoique je les sache tous, je n'y trouve aucun charme capable de m'y faire perdre le temps ; ils ont trop de violence pour la foiblesse de mon corps, ou trop d'oisiveté inutile pour l'activité de

mon esprit. De sorte que pour consumer agréablement les heures que la conversation de mes amis me laissent vacantes, il ne me reste qu'une occupation douce & facile dans mon cabinet ; & l'obligation de vous obéïr, ayant commencé l'engagement où je me trouve, mon plaisir me le fait continuer.

Encore est-il vrai que M. Corneille ayant donné ses Poëmes au public, n'a plus de droit d'en empêcher l'usage à tous ceux qui les achetent ; donner & retenir ne vaut, disent nos coûtumes, & ce que nous faisons imprimer, n'est plus à nous. Quand on me fait present d'un livre, j'y regarde l'affection ou du moins les civilités de l'Auteur, & cette consideration de bienséance & même de devoir, m'oblige toujours, par droit de reconnoissance, de relever les bonnes choses qui s'y lisent, & de me taire de celles qui ne m'y plaisent pas, si je ne puis les excuser. Mais quand il est exposé publiquement en vente, & que nous ne l'avons qu'à prix d'argent, c'est notre bien, & chacun de nous en peut user à sa volonté ; il n'est pas moins abandonné au jugement du public qu'à la liberté de l'acheter, & nous n'avons point de loi qui nous ait empêché de dire qu'un livre imprimé soit bon ou mauvais selon notre suffisance. Nous en pouvons faire comme des lieux publics de ces bastimens, & de ces places, dont la pro-

priété n'eſt à perſonne, l'uſage à tous les particuliers; il nous eſt permis d'en meſurer l'architecture, d'en condamner la figure ou l'étenduë, d'en railler ou d'en médire & d'en parler comme de notre bien propre. J'en puis dire autant des Poëmes Dramatiques qui paroiſſent ſur nos Théatres; ſi l'Auteur a la civilité de les faire voir à ſes amis, ils auroient grand tort d'en faire après des cenſures: & nos Poëtes ſçavent fort bien quel eſt l'effet de ce petit tour de ſoupleſſe, qui engage quelques perſonnes d'eſprit & quelques Dames de qualité, à bien parler de ces ouvrages; c'eſt par cette adreſſe que l'on forme une petite caballe qui met un mauvais Poëme en crédit, qui donne le branle à ces grands éclats de nos Théatres, & qui fait ces entretiens de ruelles, où l'on ne manque jamais d'admirateurs de choſes ridicules. Mais quand chacun y paye ſa place, c'eſt un commerce public qui ſe fait entre le Poëte & les Spectateurs. Celui-là vend ſon ouvrage, & ceux-ci le payent: & le Poëte ne doit pas trouver étrange que chacun en parle ſelon la ſatisfaction ou la peine que l'on en remporte; ce que je trouve d'autant plus véritable, que nos Auteurs entrent preſque toûjours en ſocieté avec les Hiſtrions, & prennent certaine part à l'argent qui ſe donne à la porte: de ſorte que ſi les Hiſtrions vendent leur voix & le reſte de la repreſentation, les Poëtes vendent leur travail & leurs

pensées : comme on ne fait le procès à personne pour desapprouver le Récit des Acteurs ou la décoration de leur Théatre, aussi ne doit-on pas nous ôter la liberté de juger, selon notre sens, de la structure d'une piéce, & des vers que nous avons oüis. Ce seroit en verité une chose bien injuste, qu'un Poëte vint ici du fond de la Gascogne ou de la Normandie, excroquer le demi loüis d'or & la piéce de trente sols, de ceux qui cherchent à se divertir, & qu'il ne leur fût pas libre de dire franchement ce qu'ils en pensent. Ce galant Homme met argent en bourse, & remporte chez lui la dépoüille de toutes les nôtres ; c'est un bien réel, dont il joüit après à loisir, & nous n'avons que le droit d'en prendre un plaisir passager, souvent accompagné de mille petites difficultés que je puisse mettre en lignes de compte ; & quand nous ne l'y rencontrons pas, il ne nous reste plus que le chagrin de la Censure pour la peine & l'argent qu'il nous a couté, & M. Corneille n'a pas sujet de se plaindre de moi, si j'use de cette liberté publique, je n'ai point de commerce avec lui, & j'aurois peine à reconnoître son visage ne l'ayant jamais vû que deux fois.

La premiere, quand après son Horace, il me vint prier d'assister à la lecture qu'il en devoit faire chez feu M. de Bois-Robert en la présence de MM. Chapellain, Barreau, Charpi, Faret & l'Estoille, dont il ne voulut pas

ſuivre l'avis que j'avois ouvert : & l'autre, quand après ſon Oedipe il me vint remercier d'une viſite que je lui avois renduë, & du bien que j'avois dit de lui dans ma Pratique, où il ne trouvoit rien à condamner que l'excès de ſes loüanges.

Mais pour en parler plus ſérieuſement, n'a-t'il pas toûjours été permis dans ce Royaume de prendre tels ſentimens que l'on veut en fait de doctrine, de contredire tout ce que nous en trouvons d'imprimé, & de s'en expliquer comme on peut. Je ſai bien que pour les vérités de la Religion qui ſont de foi, & les maximes de la Politique qui régardent la Souveraineté de nos Rois, il n'eſt pas en la liberté des particuliers d'y former des conteſtations, ni même des doutes, il en faut demeurer dans une croyance humiliée, & dans un reſpect inviolable, le ſilence même ne ſuffit pas, il y faut toûjours apporter la ſoumiſſion du cœur; Mais tout le reſte eſt une carriere ouverte à la force de nos eſprits, on peut écrire tout ce que l'on penſe juſqu'à des viſions extravagantes. Nous pouvons contredire tout ce qui choque notre ſens, & le cercle de toutes les ſciences n'a rien qui ne ſoit de la Juriſdiction de nos imaginations les plus groteſques. Il ne faut point remonter pour cela dans les Hiſtoires des Siecles paſſés, nous avons vû de notre temps le P. Goulu cenſurer toutes les Lettres de Balſac. Javerſac cenſurer le P. Goulu, &

moi-même à l'âge de vingt ans, juger de la censure de Javersac. Le P. Garasse écrivit il n'y a pas long-temps contre les Recherches de Pasquier, & M. Ogier contre la Doctrine curieuse du P. Garasse. Le P. Redent n'a-t'il pas fait un cours de Philosophie contre toutes les opinions d'Aristote, & Gassendi n'en a-t'il pas fait de la même sorte aussi-bien que Des Cartes ? N'avons-nous pas les Exercitations de Casaubon contre Baronius, & la Chronologie du P. Petau n'est-elle pas remplie d'opinions toutes contraires à celles de Scaliger? Duval & Richer n'ont-ils pas incessamment fait paroître au jour des sentimens opposés en des matieres même fort délicates ? M. Sorel n'a-t'il pas comdamné plusieurs endroits d'Homere & d'Ovide ? & Virgile n'a-t'il pas trouvé ses Critiques en notre temps aussi bien qu'eux?La Menardiere n'a-t'il pas traité dans sa Poëtique plusieurs questions contre Castelnetro, & les autres qui l'ont devancé ; & jamais a-t'on pressé ces excellens Auteurs de rendre raison de leur dessein ? Ils ont bien été nécessités de prouver ce qu'ils ont mis en avant contre ceux qu'ils ont voulu combattre, mais on ne les a pas obligés de justifier autrement leur procedé ? Encore est-il vrai qu'en tous les Siécles & dans tous les Pays des Sçavans, on a laissé ce champ libre à tous ceux qui se veulent exercer à la recherche des beaux arts ; chacun a droit d'y faire le Maître, & de

n'en point avoir. Platon n'a-t'il pas été contredit presqu'en toute sa doctrine par Aristote son Disciple ? Homere a eu son fleau, Dion Chrysostome a ruiné tout son ouvrage, en soûtenant que jamais Troye ne fut prise par les Grecs ; & de simples Grammairiens ont bien osé le censurer: l'éloquence de Ciceron n'a pas été si généralement approuvée qu'il n'ait eu ses Critiques, comme nous le voyons dans le Dialogue dont l'Auteur est douteux ; il se rendit lui-même juge très-severe des Orateurs qui l'avoient précedé, comme Scaliger des Poëtes, & Quintilien des uns & des autres. La Jérusalem de Tasse a servi de sujet à plusieurs Dissertations qui le condamnent, ou qui le justifient. Qui ne sait que S. Hiérosme & S. Augustin furent si peu d'accord en plusieurs choses, qu'ils écrivirent l'un contre l'autre sans scrupule de conscience : Et dans les derniers Siécles Scot a pris des sentimens si peu conformes à ceux de S. Thomas, en toutes les questions disputables de notre Théologie, que leurs livres ont formé dans l'Eglise deux Partis qui ne sont jamais d'accord.

Je ne parle point des contestations de Drusius & de Serrarius, d'Erasme, de Scaliger & de Scioppius, ni de mille autres Savants, entre lesquels même il importe au public d'entretenir cette guerre innocente dont les Sciences & les Arts reçoivent toûjours quelque nouvelle lumiere.

Les disputes d'érudition sont comme les cailloux qui se choquent & qui font naître du feu où jamais on n'eût pensé d'en rencontrer ; c'est de-là que sont venus tous ces grands éclairs de doctrine qui ont dissipé les ténébres des Siécles précédens, & donné l'assurance aux derniers. Combien d'erreurs ont longtemps séduit, non seulement la simplicité des peuples, mais la facilité des doctes, & dont jamais on ne s'est détrompé que par ces heureuses contradictions, l'un trouve ce que l'autre n'a pas sû, & l'un découvre ce que l'autre n'avoit pas seulement cherché: l'un fait voir par une sensible expérience le contraire de ce que l'on avoit cru sur la foi des premiers Ecrivains ; & souvent un inconnu nous a montré l'ignorance d'un autre qui du bruit de sa réputation nous avoit infatués. Il est bien dangereux de donner au nom la croyance qu'on ne doit qu'à la verité, & le titre d'un livre est un mauvais garant de notre estime : Il faut examiner si l'ouvrage répond à cette opinion commune, & l'on peut être indulgent aux illusions des foibles, sans être trompé comme eux, & sans participer à leurs foiblesses, c'est l'avantage que nous tirons de la bonne Critique. Nous aurions pris pour des certitudes dans Baronius & dans Scaliger, mille choses importantes, si Casaubon & le P. Petau ne nous avoient mieux éclairés ; on n'auroit jamais démesié ce que Balsac a de bon

& de mauvais sans le P. Goulu ; & le P. Garasse nous auroit souvent séduit, si M. Ogier n'avoit fait la Critique de ses négligences, & je m'assure que beaucoup de gens qui ne prennent point de part aux intérêts de M. Corneille, ni aux miens, & qui demeurant neutres en leurs sentimens, seront bien aisé de découvrir des fautes qui les ont si long-temps abusés, & de faire un juste discernement du bien & du mal que le bruit de son nom avoit confondus.

Encore ai-je une obligation singuliere de faire voir en quoi M. Corneille s'est mépris, j'ai fait imprimer depuis quelques années la Pratique du Théatre qui n'a jamais été blâmée que des Sots, ou de ceux qui ne l'ont pas lûë; car tous les honnêtes gens qui se sont donnés la peine de la voir, ont reçu le plaisir d'y trouver des instructions nouvelles, & des vérités inconteſtables. M. Corneille les a bien reconnuës, & les a transportées dans la derniére impression de ses Oeuvres, mais parce qu'à les prendre dans le sens naturel, elles persuadent & convainquent les moins éclairés, & qu'en les appliquant à ses Poëmes, elles en rendent les fautes sensibles, manifestes & sans excuse, il les a toutes corrompuës, & en détournant leur vraie intelligence, il a cherché des prétextes pour déguiser ce qu'il a mal fait. Il m'est donc très-important de censurer ses Ouvrages pour justifier le mien,

& d'avertir le public des erreurs où il l'engage pour sauver une réputation dont il joüit aux dépens du sens commun. Voilà, Madame, trop de raisons pour une chose qui ne dépend que de ma volonté, ou pour mieux dire, encore de la vôtre ; J'ai commencé cette Critique quand vous me l'avez ordonné, je la finirai quand il vous plaira.

Nous en sommes maintenant à l'Oedipe, selon l'ordre que j'ai pris par occasion de remontrer dans le temps passé pour examiner les œuvres de M. Corneille avec quelque méthode ; & ce Poëme est celui que l'on peut nommer en vérité son Poëme d'or, non pas pour le merite des vers comme ceux qu'on attribuë à Pythagore, sont nommés DOREZ, mais pour le bon payement qu'il en a reçu auparavant même d'y travailler.

Le mauvais succès de la derniere piéce qu'il avoit mise sur le Théatre, l'avoit un peu détrompé de la haute opinion qu'il avoit conçuë de lui-même, & voyant bien qu'il n'étoit pas impeccable, comme il se l'étoit imaginé, & que l'on ouvroit les yeux aux erreurs du Siécle, il s'en étoit retiré ; il avoit condamné sa Muse Dramatique au silence, & s'étoit résolu de ne la plus occuper qu'à des sujets de pieté ; il sentoit bien que l'esprit des Spectateurs commençoit à prendre des lumiéres qui ne lui seroient pas favorables, que le goût des honnêtes gens s'épuroit, & pour ne point

hazarder la réputation qu'il avoit acquiſe, il avoit renoncé volontairement à celle qu'il affectoit d'acquérir. Mais à l'exemple de cette ſtatuë de Memnon qui rendoit ſes Oracles ſitôt que le Soleil la touchoit de ſes rayons, M. Corneille a repris ſes eſprits & ſa voix à l'éclat de l'or qu'un grand Miniſtre du temps a fait briller dans l'obſcurité de ſa retraite, la couleur & le ſon de ce beau metal l'ont réveillé & remis ſur le Théatre. Il ſe connoiſſoit mieux néanmoins que perſonne, il ſentoit bien que ſes forces étoient diminuées, ou pour parler plus véritablement, que le Monde n'étoit plus en état d'être généralement abuſé par les illuſions de ſa Poëſie, que les honnêtes gens commençoient à s'inſtruire en l'Art du Théatre, & que l'on n'étoit plus dans cette vieille ignorance qu'il avoit trouvée juſques là trop indulgente à ſes premieres fautes, & ſans l'autorité de ſon Mœcenas & la facilité de ſon humeur à profiter de ſes études, il eût été malaiſé de lui délier la langue, & de l'expoſer encore au grand jour qu'il jugeoit bien ne lui pouvoir être ſi avantageux que par le paſſé. Auſſi eſt-il certain que l'Oedipe qu'un charme ſi grand & invincible fit naître dans ſa ſolitude, a fort mal répondu au bruit de ſon nom & à l'attente du public, & ſi les Muſes étoient de la juriſdiction de la Chambre de Juſtice, on auroit droit de lui faire rapporter les grandes ſommes de deniers qu'il

a reçuës du fonds de sa Majesté, comme chose non dûë, ou du moins en modérer l'excès. Car pour venir à cette piéce & la joindre de plus près, il ne fut jamais un sujet plus horrible, une conduite plus déreglée, & une versification plus mauvaise; & si la petite cabale de M. Corneille n'eût prévenu le jugement des simples, & que la faveur n'eût point exigé de nos Courtisans des applaudissemens intéressés, cette piéce fût tombée dès la premiere representation.

La fable d'Oedipe a presque toujours été considerée par les Anciens comme la plus convenable au Théatre, parce que c'est un Prince qui commet deux crimes horribles, sans être coupable, & qui par ce moyen est digne d'une grande & véritable compassion, qui forme les principaux sentimens de la Tragédie: Mais elle a été si mal inventée, que le fondement n'en est pas vrai-semblable; Aristote en demeure d'accord, mais il excuse les Poëtes qui l'avoient traitée, en disant que les choses où manque la vrai-semblance sont hors de la Scéne, c'est à dire, arrivées auparavant l'ouverture du Théatre. Je ne veux pas examiner cette excuse que ce Philosophe en apporte, mais il me semble assez difficile de faire une tragédie raisonnable sur une histoire qui ne l'est pas, & d'élever de grandes avantures & de violentes passions sur un fondement qui ne sauroit subsister. M. Corneil-

le eſt de cet avis, & n'étant pas d'accord avec les Anciens, il dit dans ſa Préface, qu'il a voulu rectifier ce qu'Ariſtote y trouve *ſans raiſon.*

De ſorte que ſans m'arrêter à tout ce que les Auteurs en ont écrit pour contredire l'invention de cette fable, ou pour en prétexter les défauts, ſans condamner ce Philoſophe ni flatter ſon opinion, il nous ſuffira de conſiderer cette piéce en l'état que M. Corneil leia miſe, & de voir s'il l'a bien rectifiée.

Voici donc quel en eſt le Roman ſelon les ſuppoſitions ſur leſquelles eſt fondée l'œconomie de ſon Poëme; car je ne veux ici conſidérer ni Sophocle, ni Séneque qui l'ont traitée auparavant lui.

Oedipe fils de Laïus Roi de Thébes & de Jocaſte ſa femme, eſt expoſé par leur ordre dans un bois aux beſtes feroces, pour empêcher l'évenement des Oracles qui le menaçoient d'être quelque jour un Parricide & un Inceſtueux; mais étant delivré de ce péril & donné par un domeſtique nommé Phorbas, à un inconnu, il eſt emporté à Corinthe & nourri comme enfant de Polybe Roi de cette Ville qui n'en avoit point. Après quelques années il apprend quels étoient les mauvais préſages de ſa fortune, & pour en éviter les malheurs, il ſe réſolut de s'éloigner de Polybe & de la Reine ſa femme dont il ſe croyoit fils. On ne dit point comment il avoit appris

ces Oracles ; aussi n'est-il pas vrai-semblable qu'il les ait sûs, & M. Corneille ne l'explique point, mais seulement que pour en éviter les effets, il quitta la Ville de Corinthe. Et ce qui est ici fort considérable, il la quitte seul, & marche à pied par toute la Grece sans avoir à sa suite un simple Valet pour le servir. Je ne sai pas si on approuvera cet équipage d'un fils de Roi pour un voyage de telle importance, & c'est néanmoins ce qu'il faut supposer contre la vrai-semblance, si l'on veut en conserver quelque ombre dans le reste de ses avantures.

En arrivant dans la Phocide, il rencontre dans un chemin fort étroit trois hommes qu'il combat l'un après l'autre, & dont il en tuë deux, & laisse le troisiéme bien blessé ; j'ai peine à comprendre comment un grand chemin peut être si serré, que deux hommes ne se puissent présenter ensemble pour combattre un Inconnu, sur tout s'agissant de la defense d'un Roi. Où l'on doit encore présupposer que ce Roi faisoit son voyage à pied avec deux hommes seulement sans Pages, sans Laquais, ni sans aucun autre misérable Valet. Voilà certainement un Prince & un Roi en bel équipage. La mort de ce Roi ne pouvoit pas être cachée, & Phorbas qui étoit le blessé ne manqua pas, sans doute, d'en faire le récit.

Oedipe l'apprend sur le chemin, mais il se persuade que ce meurtre avoit été fait par trois

voleurs, sur lesquels il avoit incontinent vengé ce crime. En quoi j'estime qu'il est malaisé de comprendre comment Oedipe ne découvroit point dès ce temps la vérité, comment il ne s'enquit point en tant de lieux où il passa lui-même après ce Roi, quelle avoit été sa suite, de quelle sorte Phorbas contoit sa mort, & par quelle personne il disoit que ce malheur fut arrivé. Enfin la moindre circonstance, la moindre curiosité d'Oedipe, & la moindre parole de Phorbas, pouvoit donner aisément la connoissance de cette avanture. Quoi qu'il en soit, il faut supposer encore ici qu'Oedipe fut assez aveugle pour ne pas reconnoître que c'étoit lui qui avoit tué Laïus, & si Phorbas craignoit de confesser qu'un homme seul en eût battu trois comme une chose honteuse, quoi que dans un chemin aussi serré qu'il est décrit dans cette fable, le combat n'ait été que d'homme à homme, il n'est pas vrai-semblable qu'Oedipe, par maniére d'histoire, & même sans aucune pensée de vanité, n'ait pas conté ce qu'il avoit fait, & qu'en le contant, il n'ait pas expliqué la taille, le port, le poil, les habits, & les autres singularités qui pouvoient découvrir la vérité de cette action, comme il arrive seize ans après. Et peut-on bien s'imaginer que durant un si long cours d'années Oedipe n'ait jamais fait le récit du combat qu'il avoit eu contre ces pretendus Meurtriers de Laïus ? On sait combien

chacun est aise de faire valoir une belle action; & qu'il n'avoit pas sujet de cacher celle-ci, par laquelle il croyoit avoir vengé la mort du Roi dont il possédoit la femme & le throne : & s'il en eût fait le récit seulement une fois, il eût été bien difficile de ne pas découvrir que c'étoit Laïus même avec un des siens qu'il avoit tué, & non pas des Voleurs.

Enfin après cette belle action, il explique l'Enigme du Sphinx, délivre les Thébains de la persécution de ce Monstre, & se fait Roi de Thébes par le mariage de Jocaste sa mere. J'en laisse la vrai semblance à qui voudra l'examiner. Que ce Monstre ait fait tant de mal, qu'un Royaume entier n'ait pas eu la force de le vaincre, que pour l'explication de son énigme, il se soit précipité du haut d'un rocher, & que pour reconnoissance une Reine se soit donnée avec sa Couronne à un inconnu, courant les grands chemins à pied, seul & en misérable, cela certainement est bien chimérique & peu raisonnable. Mais enfin seize ans après, c'étoit un peu tard, les Dieux s'étant avisés de venger la mort de Laïus par une grande peste, ils firent entendre par leurs Oracles, que pour arrêter les effets de leur courroux, il falloit apaiser les Manes de Laïus par le sang de celui qui l'avoit fait mourir, dont Oedipe se trouvant coupable innocemment, s'arracha les yeux & Jocaste se poignarda, sans raison néanmoins,

ce me semble, parce que les Dieux ne se plaignoient point de son inceste avec son fils, comme si cette action n'eût passé devant eux que comme une galanterie que M. Corneille n'a pas cru devoir autrement rectifier.

Cette fable a eu cours parmi les Grecs, & les Romains l'ont aussi débitée, mais je doute que cela puisse être bien reçu parmi nous pour le fondement d'une Tragédie dont nous desirons que le Roman soit vrai semblable en toutes ses circonstances, & plus conforme à la vie de nos Princes. Voilà néanmoins de quelle sorte M. Corneille se persuade avoir rectifié ce sujet, qu'il n'a pas approuvé comme il étoit chez les anciens, & qu'Aristote avoit condamné devant lui : ce n'est pas qu'il en ait changé beaucoup de particularités, mais il se flatte de la croyance qu'il est bien rectifié, & que la vrai-semblance en est fort bien rétablie. Pour moi je n'en suis pas satisfait, & ce qui me persuade que je n'en juge pas trop mal, c'est que j'ai vû beaucoup de bons esprits qui tiennent cette histoire impossible, ridicule & mal conçûë, & tout à fait incapable de soûtenir une Tragédie qui ne peut subsister que par la vrai semblance. Accordons néanmoins à M. Corneille qu'il a pû faillir en la constitution de cette fable, ainsi que les Anciens qui l'ont mise les premiers sur la Scéne, & considérons les sentimens qu'elle imprime en l'ame des Spectateurs.

Premiérement, il est bien difficile d'être persuadé que les intrigues du Théatre soient vrai-semblablement arrivées comme elles paroissent, quand on fait réflexion que toutes les choses qui devoient les avoir précédé sont impossibles, & qu'elles n'ont point été faites. Comment l'imagination pourra-t'elle soûtenir un édifice, si la raison est convaincuë qu'il n'a point de fondement, si tout est en l'air ? Ce qui n'est appuyé que sur le néant ne peut subsister, & je doute que l'on puisse jamais construire un sujet de Tragédie, pour lequel il soit besoin de croire tant de choses absolument éloignées du vrai-semblable.

Qu'un pere & une mere sur le trône, où l'on sait que la passion d'avoir un légitime héritier régne autant que l'ambition, ayent eux mêmes fait exposer un fils aux bestes feroces, cela contredit tous les sentimens de la nature & de la raison : quand il se fait par la malice ou par l'inhumanité de quelque autre que l'intérêt, ou de grandes considérations empêchent d'être sensible aux malheurs d'un petit innocent, cela n'est pas entierement insupportable ; mais qu'un pere & une mere se rendent eux-mêmes coupables d'un si grand crime, & que pour le faire ils étouffent ce beau feu de l'affection naturelle, qui leur fait souvent préférer la conservation de leurs Enfans à leur propre vie, qu'ils se dépoüillent de toutes les tendresses que le sang garde au milieu

les tourmens, qu'il entretient dans une fortune toute couverte de tenebres, & qu'il manifeste quand on croit les avoir perdus, ou même n'en avoir point, cela certainement est trop barbare & trop inhumain pour être vraisemblable.

Il ne faut pas dire que nous avons plusieurs fables qui n'ont point d'autre fondement, car ce sont des fables qui ne sont inventées que pour donner quelque sujet à des avantures extraordinaires & surprenantes, qui néanmoins ne surprennent point quand on vient à penser qu'elles ne devoient point arriver ainsi. On les lit, on les conte, on y prend plaisir, mais on n'en est pas persuadé; ce qui ne vaut rien au Théatre, car dès lors que l'on n'est pas convaincu de la vrai-semblance des événemens, tout y languit & tout y déplaît. Et quand même l'histoire nous fourniroit des exemples certains de ces actes de cruauté, ils ne seroient pas plus vrai-semblables ni meilleurs à mettre sur la Scéne. Toutes les choses vraies ne sont pas vrai-semblables, je croi que M. Corneille en sera d'accord avec Aristote qui le dit, & avec la raison qui ne se peut contredire. Et c'étoit pour cela que Solon n'avoit point imposé de peine aux parricides, ne jugeant pas qu'il fût vrai-semblable qu'un enfant fût si dénaturé que d'attenter à la vie de son pere.

Et c'est dans ce même sens qu'Arioste parle agréablement d'Angelique que l'on disoit a-

voir couru tous les Royaumes de la Terre, & vêcu long-temps dans les armées, sans que sa virginité eût reçu jamais aucune tache.

Fors'era ver, mà non però credibile.

que cela pouvoit être vrai, mais qu'il n'étoit pas croyable, c'est à dire vrai-semblable.

Et ce qui rend encore cette action moins croyable en cette Tragédie, est qu'elle n'est fondée que sur l'appréhension de quelque prognostic qui ne doit ébranler que des ames simples, au lieu que Laïus est ici représenté brave & vaillant, & Jocaste fort généreuse. De là vient que quand on commence à démêler les secrets de la vie d'Oedipe, on perd la joie de tout ce qui s'est déja fait, & on se dégoûte de l'avenir: on ne peut s'imaginer que le principe de ces avantures soit possible, ni que tout le reste soit comme il paroît. Nous avons passé, comme dit Séneque, le temps de la crédulité, & les fables ne sont plus de saison; il faut repaître les esprits d'alimens plus solides; & si l'antiquité souffroit ces inventions chimériques, notre siécle veut être trompé plus agréablement & par des événemens qui méritent plus de croyance.

Encore eût-il été bon que M. Corneille nous eût dit, comment Oedipe, étant nourri comme fils de Polybe, avoit appris les cruelles menaces de ses destinées, car selon l'ordre de cette fable, personne ne lui pouvoit apprendre

dre. Laïus n'avoit pas dû manifester ce secret à Phorbas qui n'étoit qu'un Valet, ni Phorbas à ce Corinthien inconnu, auquel il avoit donné cet enfant, & cet inconnu ne devoit pas l'apprendre à Oedipe, parce qu'il eût contredit lui même son dessein de le faire passer pour fils de Polybe.

Mais je veux qu'Oedipe ait pû le savoir, & qu'il eût abandonné Corinthe pour s'éloigner de l'occasion de tant de crimes, cela ne pouvoit être caché ; la fortune d'un Prince si peu commune & si malheureuse, ne pouvoit pas être inconnuë, ou du moins en falloit-il faire un mystere bien particulier & bien ténebreux; car pour peu que cela fût divulgué, Jocaste devoit trembler en l'épousant, & dans tous les momens de sa vie après l'avoir épousé : Elle devoit supposer, selon des menaces de ce prognostic, qu'il pouvoit être son fils, c'étoit une marque assez particuliere pour le reconnoître, c'étoit un caractere de distinction qui ne pouvoit tomber sur beaucoup de personnes ; & pour former un si grand orage de tant de malheurs sur la teste d'un homme, il falloit un concours de tant d'influences qu'elles ne se peuvent pas rencontrer en beaucoup d'horoscopes ; il faut plus de quarante mille ans pour faire l'année de Meton & remettre tous les astres en un même point. Mais quand M. Corneille auroit sauvé par quelques cou-

leurs toutes ces fâcheuses circonstances, cela se dit toujours en si peu de paroles, en des vers si mal placés & avec si peu d'adresse pour le faire sentir, qu'on ne s'en aperçoit point. De sorte que l'esprit des Spectateurs n'étant pas assez bien éclairci, on ne peut se laisser convaincre aux autres avantures, & l'on prend beaucoup de peine inutilement pour y prendre quelque plaisir.

Mais quand il faut s'imaginer le fils d'un Roi courir le pays à pied comme un Gueux, sans aucun Valet qui porte son bissac, & qui lui puisse donner son bonnet de nuit & ses pantoufles aux hostelleries, cela paroît plus propre à faire rire le petit Bourgeois dans une farce, qu'à plaire aux honnêtes Gens dans une Tragédie; & l'on s'en pourroit mieux servir en faisant quelque chose de semblable à la premiere Comedie de Plaute, où Jupiter & le Roi Amphitryon se battent à coups de poing comme deux Crocheteurs.

Et je ne pense pas qu'en cet équipage on se puisse répresenter Oedipe fort chargé d'argent pour les frais de son voyage, peut être avoit-il pris des lettres de change dont M. Corneille n'a pas voulu parler pour laisser aux Spectateurs le plaisir de le deviner, ou bien il a cru comme Dom Quixote, que les Chevaliers avoient droit de courir le pays sans rien payer aux hostelleries.

Pour le Roi Laïus que la fable met dans

une litiere, nous le trouvons bien à pied comme Oedipe, mais à tout le moins a-t'il deux miſérables Valets qui peuvent porter ſon petit paquet. On me dira peut-être qu'Hercule, Theſée & quelques autres, ont couru de cette ſorte les hautes avantures, & que Stace fait ainſi marcher Polinice & Tydée, & coucher ſous le portail du Palais d'Adraſte comme deux Gueux; mais l'exemple ne fut jamais une bonne régle pour faillir. Les avantures des fables ne ſont pas toutes & toujours recevables dans le temps des hiſtoires, & beaucoup de choſes véritables pouvoient même être bonnes dans l'antiquité, qui paſſeroient maintenant pour ridicules. Il ſe faut toûjours conformer aux mœurs de ſon ſiécle, & principalement au Théatre, où rien ne peut réüſſir s'il n'entre dans le ſens des Spectateurs, mal aiſément y peut-on faire entrer les choſes qui n'ont point de rapport à la conduite de leur vie, comme je l'ai prouvé par raiſon & par expérience dans ma Pratique du Théatre.

Je ne fais point réflexion ſur les autres circonſtances du fait, qui forment l'idée du Roman de cette Tragédie qu'Oedipe devoit découvrir par une infinité de conjectures & de preuves qu'il étoit le meurtrier de Laïus; qu'un grand chemin n'eſt pas ſi étroit que M. Corneille l'a voulu faire, que la Sphinx & ſon Enigme n'ont point de vrai-ſemblance

bien persuasive pour nous ; que c'est une foible avanture pour mériter une Femme & une Couronne ; & que Jocaste met bien légérement dans son trône & dans son lit un inconnu, ou bien un Prince dont elle devoit un peu mieux examiner la fortune. Mais en verité quand j'entens Oedipe étaler le droit qu'il a de régner à Thébes sur cette belle chimere, je ne puis m'empêcher de me remettre en mémoire le conte de Peaudasne, dont on amuse les petits enfans quand ils veulent crier. Ah, qu'une grande Tragédie est mal fondée sur ces Grotesques, & qu'il est mal aisé de se laisser ravir aux agitations du Théatre, quand les motifs de ce qui se dit ont si peu de vrai-semblance ! Il vaut mieux s'accommoder à son temps quand on veut plaire ; & pour mériter ce nom de Grand Homme que M. Corneille s'est donné lui même, en de méchans vers, ou qu'il s'est fait donner par quelques Poëtastres du Pont-neuf, il ne faut pas ramper en des bassesses que l'ignorance d'une grossiere populace a pû souffrir, ou pour mieux dire, en de petites inventions allégoriques dans leur origine, & que l'on ne sauroit maintenant traiter comme histoires, sans pécher contre le sens commun.

Mais considérons quelle pensée Oedipe peut faire naître en l'ame des Spectateurs quand il paroît à leurs yeux.

Cette fable est si connuë qu'il n'est pas be-

ſoin d'attendre le dénoüement des affaires du Théatre, pour ſavoir qu'Oedipe eſt le meurtrier de ſon pere, & le mari de ſa mere; & ſi-tôt qu'il ſe fait voir, & qu'il ouvre la bouche pour parler comme Roi de Thébes, on ſe repréſente au même inſtant les moyens par leſquels il eſt monté ſur le trône : on oublie qu'il pouvoit y venir comme héritier légitime, fils de Laïus & de Jocaſte, & on ne voit en lui qu'un déteſtable Parricide & un Inceſtueux abominable ; autant de fois qu'il parle de Laïus il ſemble qu'il vienne de tremper ſes mains dans ſon ſang ; & autant de fois qu'il entretient Jocaſte, il rappelle en la mémoire de tous les Spectateurs des idées d'infamie, de turpitude & d'horreur ; de quelque adreſſe dont on veuille couvrir deux ſi grands crimes, on le peut faire très-malheureux & non pas innocent. Il eſt preſque impoſſible de ſe perſuader que des choſes qui ne doivent arriver jamais, ſoient une fois arrivées, & quoique l'on y mêle la force des deſtinées qui aveuglent les hommes, & qui les precipitent dans les évenemens que l'on ſuppoſe être ordonnés par le Ciel, on croit toûjours qu'un peu de prudence en pouvoit divertir le cours : Enfin jamais on n'attribuë tant de pouvoir aux influences des Aſtres, qu'un peu de circonſpection, qu'un peu de précaution raiſonnable ne nous en puiſſe garantir. De ſorte que nos malheurs ne ſont jamais telle-

ment considerés dans ces causes inconnuës, que notre mauvaise conduite ne nous en rende complices, & nos fautes y sont toujours plus regardées, comme les effets de notre volonté, que comme les impulsions d'une fatalité chimérique. Ce qui se trouve encore plus véritable pour les actions qui n'ont que des images d'horreur & de honte; car on ne veut point croire qu'elles ayent été faites, ou si l'on le croit, on ne peut pas souffrir la présence d'un objet qui nous les remet devant les yeux. Nous l'avons vû sur le Théatre en la personne d'Oedipe, que les gens d'honneur & touchés de quelques sentimens de la vertu, ne pouvoient regarder sans frémir, & de quelque prétexte dont M. Corneille ait voulu déguiser l'abomination de cette avanture, cet homme étoit toujours parricide, il étoit toujours incestueux, il avoit toujours répandu le sang de son pére, il avoit toujours soüillé le lit de sa propre mere: Et dans ces fâcheuses pensées, ce que l'on pouvoit faire de mieux, étoit d'envisager les circonstances de cette fable, qui sont peu vrai-semblables; contredire par l'impossibilité des événemens, tout ce que le Poëte fait dire à ses Acteurs, & se rendre insensible à toutes les passions de la Scéne, par le peu de croyance que l'on eût donné aux choses qui leur servoient de fondement. Voilà certes une belle disposition d'esprit pour goûter les plaisirs

d'une Tragédie, & les Spectateurs qui ne pouvoient souffrir tant de funestes & de vilaines idées, ou qui, pour soulager la peine de leur imagination, ne vouloient pas croire que ces choses fussent arrivées, n'étoient pas trop bien préparés pour entendre ces beaux galimathias & ces métaphores incompréhensibles, où M. Corneille est toujours guindé pour paroître plus grand.

En vérité je m'étonne comment des trois sujets qui lui furent donnés par un grand Ministre, il ait voulu choisir le plus horrible & le plus méchant, sinon par une vaine confiance de surpasser les anciens, & de se rendre plus admirable qu'eux par cette fable. Mais il se devoit souvenir que dans son Pertharite il avoit fait d'un beau sujet un mauvais Poëme, & penser qu'il lui seroit plus mal aisé de faire un bon Poëme sur un méchant sujet.

Il me semble aussi que M. Corneille devoit considérer qu'il mettoit son Oedipe sur le Théatre François, & que ce n'est pas là qu'il faut manifester les grands malheurs des familles Royales, quand ils sont mêlés d'actions détestables & honteuses, & que les sujets se trouvent enveloppés dans le châtiment que le ciel en impose à la terre. A quoi bon de faire voir au peuple, que ces têtes couronnées ne sont pas à l'abri de la mauvaise fortune, que les desordres de leur vie, quoi

qu'innocente, sont exposés à la rigueur des puissances supérieures, qu'ils enveloppent dans la vengeance de leurs fautes, tous ceux qui dépendent de leur souveraineté, qu'une légére imprudence, ou pour mieux dire encore, le malheur imprévû d'un Prince, attire sur les siens une peste générale, & la désolation de tout son Royaume ? C'est leur donner sujet, quand il arrive quelque infortune publique, d'examiner toutes les actions de leurs Princes, de vouloir pénétrer dans les sécrets de leur cabinet, de se rendre juges de tous leurs sentimens, & de leur imputer tous les maux qu'ils souffrent, & qui ne doivent être que la punition de leurs propres iniquités ; il faut les entretenir dans cette pieuse croyance, que les Rois sont toujours accompagnés d'une faveur particuliére du Ciel, qu'ils sont par tout innocens, & que personne n'a droit de les estimer coupables : Il leur faut donner lieu de se plaindre par un sentiment véritable, quand ils voient une famille Royale affligée, d'exposer leur vie & leurs biens pour en détourner les funestes événemens, & de se persuader que ce sont des foudres du Ciel, qui veut punir leurs crimes & le peu de respect qu'ils ont pour ceux qui les gouvernent de la part de Dieu. Ce n'est pas assez qu'un Poëte cherche les moyens de plaire, il faut encore qu'il enseigne les grandes vérités & principalement dans le Poëme

Dramatique : M. Corneille en demeurera d'accord, s'il a vû l'art poëtique d'Horace, & s'il s'en souvient ; mais il faut enseigner des choses qui maintiennent la société publique, qui servent à retenir les peuples dans leur devoir, & qui montrent toujours les Souverains comme des objets de vénération, environnés des vertus comme de la gloire, & soutenus de la main de Dieu qui ne les défend pas moins des grands crimes que des grands malheurs. Et quand on met sur notre Théatre des exemples de leur mauvaise fortune, il faut examiner quels en sont les accidens, il n'y faut rien mêler qui sente le déreglement des mœurs, il en faut retrancher toutes les circonstances qui peuvent faire mal penser de leur conduite, il faut empêcher que les peuples s'imaginent d'être châtiés pour les crimes d'autrui sans être les premiers coupables, & ménager si bien les sentimens des Spectateurs en cela, que les précautions nécessaires au Théatre paroissent naturelles, & tirées du fond du sujet sans l'artifice du Poëte. Ce que je trouve néanmoins de plus étrange, est que M. Corneille ait voulu plaire aux François par la peinture de ces cruelles infortunes d'une famille Royale ; c'est, à mon avis, ce qui ne peut réussir que très-mal aisément sur notre Théatre. Quoi! Nous donner quelque contentement de voir un Prince parricide, & une Reine qui traite son

fils comme son mari ! Nous rendre agréable l'aveuglement volontaire de l'un, & la funeste mort de l'autre ! C'est bien mal juger des tendresses & du respect que nous avons pour nos Rois ; nous les aimons trop pour ne pas être épouvantés en ces rencontres : nos cœurs ne se laissent pas chatouiller par de si fâcheux accidens, ils se fendent de douleur, & nous condamnons toutes les personnes, toutes les avantures, les temps, les lieux, les instrumens qui contribuent à ces détestables catastrophes. Il ne faut pour cela que se remettre en la mémoire, qu'en ces derniers jours la Reine Mere ayant été malade de fiévre, & le Roi d'une incommodité qui dans une personne commune n'eût pas donné beaucoup de crainte, toute la Cour a soupiré, toute la ville de Paris a gémi ; tout le Royaume a tremblé, & bien loin de nous imaginer qu'ils pouvoient être les motifs de nos souffrances, nous avons apprehendé leur perte comme le plus rigoureux châtiment, dont le Ciel pouvoit punir nos iniquités dans l'état des affaires présentes.

Je sai bien que la compassion est le plus parfait sentiment qui regne au Théatre, mais en France il n'y faut jamais joindre l'horreur des incidens, ni le crime des Princes malheureux : Il y faut tant d'innocence quand on veut que nous y compatissions, que je conseillerai toujours à nos Poëtes d'éviter ces su-

jets comme trop difficiles & presque toujours dangereux, parce que le plus grand soin du Poëte qui veut plaire, est, de se conformer toujours aux mœurs de ceux qui l'écoutent. Je l'ai si bien justifié dans la Pratique du Théatre, que tous les gens bien sensés en doivent demeurer d'accord.

Si donc M. Corneille ne sait point rectifier d'autre sorte les impertinences des vieilles fables de la Gréce, pour les mettre sur le Théatre, il vaut mieux qu'il invente entiérement le sujet de ses Poëmes ; car il ne sauroit faire pis, quand il ne prendroit rien de l'antiquité, & qu'il porteroit ses imaginations toutes crues sur la Scéne.

Après l'histoire d'Oedipe, il faut examiner celle de Thésée, qui n'est pas inventée plus raisonnablement, elle est toute entiére de M. Corneille, de sorte qu'il n'en peut excuser les fautes sur d'autres Poëtes qui l'aient précédé.

Il suppose donc que Thésée Roi d'Athénes, ou fils du Roi d'Athénes, étoit si passionnément amoureux de Dircé fille de Laïus, qu'il demeuroit dans la ville de Thébes au milieu d'une peste qui désoloit toute la Cour & tout le Royaume, & si cruelle que par-tout on ne voyoit que des morts ou des mourans, & que voyant Oedipe sur le point de la marier à Hémon, il se déclare & en fait la demande pour lui. Ensuite M. Corneille fait:

que les Oracles & Tirésie consultés sur les moyens de satisfaire les Manes de Laïus, & d'arrêter cette grande peste, parlent en sorte que le sort tombe sur Dircé; ce qui donne sujet à Thésée de vouloir s'exposer à la mort pour elle, & de renouveller cette contestation tant rebattuë dans les fables & sur le Théatre entre deux personnes qui s'aiment & qui veulent mourir l'un pour l'autre. Et peu de temps après, les conjectures changeant d'apparence, on soupçonne que Thésée est fils de Laïus, & que c'est lui qui doit par son sang en apaiser les Manes; ce qui donne lieu à de beaux petits jeux d'esprit, entre l'Amant & l'Amante, sur une affaire un peu trop sérieuse, pour laisser les esprits en liberté de dire tant de jolies pointes. Mais enfin, les avantures venant à s'éclaircir, Oedipe est reconnu pour fils & meurtrier de Laïus & le mari de sa propre mere, & avant que s'arracher les yeux, il consent que Thésée épouse Dircé, ce que Jocaste confirme aussi avant que de se poignarder. Incontinent la peste cesse & le mariage de Thésée & de Dircé est résolu, comme une heureuse catastrophe pour adoucir tant de malheurs.

M. Corneille devoit inventer une histoire plus vrai-semblable, puisqu'il vouloit ajouter à celle d'Oedipe & la rectifier.

Premiérement, est-il croyable qu'un Prince demeure dans un Etat étranger au milieu d'une

peſte ſi générale & ſi dangereuſe, les Athéniens le pouvoient-ils ſouffrir ? Egée ſon pere, s'il étoit vivant, pouvoit-il l'approuver ? N'eût-on pas oüi plainte ſur plainte contre lui, pour un ſéjour ſi déraiſonnable ? N'eût-on pas vû Couriers ſur Couriers pour le rappeler ? Abandonner ſon Royaume & s'abandonner ſoi-même à cette impitoyable & publique maladie, laiſſer un pére dans la douleur des juſtes appréhenſions qu'une ſi funeſte bizarrerie lui pouvoit cauſer, ou quitter ſa Couronne, s'il étoit Roi, ſans aucun motif raiſonnable qui pût l'excuſer, & expoſer ſon Etat aux révoltes qui s'y pouvoient former en ſon abſence, ſans que perſonne en paroiſſe émû, ſans que ſon pére & ſon peuple en ſoient en peine, je doute fort que cela ſoit poſſible ; & tout ce que M. Corneille a bâti ſur ce fondement, ne me ſemble pas judicieux, ni convenable à la vrai-ſemblance du Théatre. Il falloit donner une forte & vive couleur à cette avanture pour la rendre ſupportable ; il falloit retenir Théſée dans cette Cour empeſtée, par des prétextes ſi néceſſaires en apparence, qu'il n'eût pas pû faire autrement. Je ſai bien que M. Corneille dira qu'il le fait paſſionnément amoureux, qu'il n'eſt point d'extravangance dont cette paſſion ne rende capable le plus ſage de tous les hommes, mais on ne le ſavoit pas ; cet amour étant ſécret, on l'ignoroit dans Athénes, il

n'étoit pas même connu dans la Cour de Thébes, de sorte qu'il falloit établir la nécessité d'un si long séjour dans un si mauvais lieu, sur d'autres considérations pour lui donner quelque apparence.

Il me semble aussi que l'on expose bien légérement à la mort la jeune Dircé, qui ne pouvoit pas être suspecte d'avoir tué son pére, puisqu'elle n'avoit encore que cinq ans, au temps de cet accident; & de lui faire dire qu'elle en étoit la cause, parce que c'étoit en sa considération qu'il fit le voyage de la Phocide où il fut tué, cela n'est pas assez fort pour appuyer le sacrifice sanglant d'une jeune innocente, d'une Princesse, d'une fille qui devoit être encore chére à son pére.

Et quand on soupçonne Thésée d'être fils de Laïus, & de lui avoir ôté la vie, cela n'est pas encore mieux inventé, car il y avoit déja seize ans que Laïus étoit mort, & celui qui l'avoit tué, étoit un homme tout à fait capable d'avoir battu trois braves l'un après l'autre, & à ce compte, il falloit que ce coupable eût près de quarante ans, de sorte que si Thésée, est supposé assez jeune, pour être si passionnément amoureux de Dircé, qu'il renonce à son Royaume, il ne peut pas être soupçonné d'avoir tué Laïus; ou s'il est assez âgé pour cela, il n'est guéres vraisemblable qu'il fasse une si grande folie par amourette. Ce n'est pas que les années dispen-

ſent toujours les hommes de ces agréables extravagances, mais parce qu'elles ne ſont pas dans la régle, il leur faut donner des couleurs apparentes quand on les met ſur le Théatre, autrement elles paroîtroient ridicules ; On ne croit pas qu'elles ſoient arrivées, parce qu'elles ne devoient pas arriver.

Mais entrons plus avant dans l'examen de cette ſeconde hiſtoire que M. Corneille prétend avoir jointe à celle d'Oedipe comme un Epiſode.

Selon les prémiéres inventions de l'Art Dramatique, aux termes même d'Ariſtote, qui nous en a donné les plus belles inſtructions, les Epiſodes ne ſont pas ce que l'on a penſé dans le temps de notre ignorance. La Tragédie dans ſon origine ne fut qu'un Hymne de réligion chantée & danſée à l'honneur de Bacchus dans les Temples & ſur les Théatres durant pluſieurs centaines d'années, juſqu'au ſiécle de Theſpis, qui y introduiſit un Acteur ou Recitateur, pour donner quelque repos au Chœur des Muſiciens & des Danſeurs ; Eſchyle en mit deux & Sophocles trois, & les entrétiens de ces Acteurs étant une choſe étrangére à l'Hymne de Bacchus, furent nommés Epiſodes, ſelon le ſens de la Langue Grecque, dont même les Prêtres de ce faux Dieu firent pluſieurs plaintes, comme d'un mélange qui corrompoit la religion. Mais cela n'empêcha pas le progrès de la Tragédie ;

& quand Aristote nous donne les préceptes d'y bien mettre les Episodes, c'est nous instruire aux moyens de bien faire les discours qui doivent orner la fable ou sujet de ces entrétiens, qui doivent être entre deux chants du chœur, c'est-à-dire, selon nous entre deux concerts de musique. Et quand les interprétes d'Aristote, & les Modernes ont parlé des Episodes autrement, ils ont péché grossiérement contre les principes & contre la connoissance de l'antiquité, & se sont embarrassés en des difficultés presque inexplicables : je l'ai traité si au long dans la Pratique du Théatre, par des autorités si claires & des raisons si convaincantes, qu'il ne peut rester aucun scrupule à qui s'est donné la peine de la lire. En ce sens donc, les Episodes de la fable d'Oedipe, sont la description de la peste, les discours qui se font sur la réponse des Oracles, & de la puissance que les Astres ont sur nous, les plaintes d'Oedipe & de Jocaste, quand leurs malheurs sont connus, & les autres incidens qui donnent ouverture aux grandes passions, aux entrétiens & aux divers ornemens du sujet.

Je veux néanmoins donner quelque chose à l'erreur publique, & nommer Episode une seconde fable insérée dans une autre, comme j'en ai même parlé dans ma Pratique selon le sens des Modernes. Mais je ne sais pas ce que M. Corneille avoit fait de son jugement, quand

il veut que la fable de Théſée ſoit un Epiſode à celle d'Oedipe ; car celle de Théſée eſt ſon véritable ſujet, & les avantures d'Oedipe n'y ſont jettées que comme une choſe étrangére, ou Epiſode. On diſtingue l'Epiſode du principal ſujet ſelon cette nouvelle doctrine par pluſieurs circonſtances.

La premiére eſt, que l'Epiſode ne doit pas régner dans toute la piéce comme le ſujet principal.

La ſeconde, qu'il doit être comme un trouble imprévû qui s'y mêle.

La troiſiéme, qu'il en doit recevoir ſon dénouëment & non pas le donner, ſi ce n'eſt par quelque incident extraordinaire.

Et la quatriéme, qu'il ne doit pas en être la fin & en former la cataſtrophe.

Or dans l'Oedipe de M. Corneille, ces quatre fautes ſont manifeſtes.

Le Théatre s'ouvre par les amours de Théſée & de Dircé, & dans tous les Actes, voir même dans toutes les Scénes, l'intérêt de ces deux Amants agit ou fait agir.

Les affaires de ces deux Amans reçoivent leur grand trouble par celles d'Oedipe ; car en conſultant les Oracles ſur la peſte de Thébes, ils font tomber ſur Dircé & ſur Théſée des ſoupçons qui les mettent en danger de leur vie.

Davantage, le nœud de l'hiſtoire de Théſée, c'eſt à-dire, la difficulté qui s'oppoſe à ſon

mariage, c'est l'opposition de Jocaste & d'Oedipe qui vouloient marier Dircé avec un Prince de leur famille, & lorsqu'Oedipe est sur le point de venger la mort de Laïus, & que Jocaste est prête de se tuer, ils consentent l'un & l'autre au mariage de Thésée, & le misérable état de leurs affaires dénouë toutes les intrigues de cet amour Episodique.

Et enfin la catastrophe de cette piéce, le terme où toute chose aboutit, c'est le mariage de Thésée avec Dircé; cet heureux événement ferme le Théatre, & répare tous les malheurs de cette Cour. Je ne sai pas si l'on trouvera fort raisonnable de conclure ce mariage dans l'état déplorable où sont toutes les affaires de cette Cour, ni si l'on doit terminer ces grands & funestes malheurs par le succès favorable de ces petites amourettes; mais je me contente maintenant d'observer que l'action véritable de cette Tragédie est le mariage de Thésée comme le principal sujet, & que l'histoire d'Oedipe n'en est qu'un Episode, c'est-à-dire, un mélange d'avantures qui le soutiennent, qui le rempliſſent, qui servent à le troubler & à le dénouer.

Il sera donc bien à-propos qu'à la premiére impression de cette Tragédie, M. Corneille en change le titre selon qu'elle est formée, pour nous donner à entendre ce qu'il a fait, & non pas ce qu'il a voulu faire.

Encore est-il vrai que la confusion de ces

deux fables eſt ſi mal ordonnée, que l'unité de l'action ne s'y peut rencontrer, quoique M. Corneille demeure d'accord de cette régle qu'il faut obſerver.

Tous les ſavans écrivent que l'on ne pourroit pas faire une Tragédie de la vie de Théſée, mais qu'il en faudroit prendre ſeulement une avanture, ſans y mêler les autres, & que qui voudroit joindre enſemble la défaite du Minotaure, le raviſſement d'Heléne, ſa deſcente aux enfers, ou quelque autre événement, feroit une grande faute, car il lui ſeroit bien difficile d'y garder l'unité de l'action.

Que diroient donc ces ſages Auteurs, s'ils voyoient, non pas deux actions de Théſée jointes enſemble par quelque adreſſe qui raprocheroit les temps; mais ces amours confondues avec l'épouvantable hiſtoire d'Oedipe, tant d'avantures étrangéres broüillées avec les amours de ce Prince, ſon mariage parmi le ſang repandu d'Oedipe & de Jocaſte, qui pouvoient ſouffrir ces malheurs ſans marier Dircé, comme les Poëtes Grecs & Latins avoient fait? Je m'aſſure qu'ils auroient peine d'approuver un déſordre ſi contraire à leurs maximes, à la raiſon & à la bienſéance.

Quant aux perſonnages, les caractéres n'en ſont pas meilleurs que dans les autres piéces de M. Corneille, c'eſt le jugement que vous en fiſtes, Madame, quand vous les vîtes ſur

le Théatre, & que la lecture ne vous a pas fait changer. Dans le temps qu'Oedipe est dépeint comme vaillant & savant, vainqueur de trois braves, & heureux interprète des Enigmes, il est sévere à la jeune Dircé, & s'oppose violemment à ses affections fort raisonnables ; il fait le Tyran dans une affaire peu considérable, qu'il eut été bon de traiter autrement, & même de ne point introduire sur le Théatre ; & quand il se reconnoît parricide & incestueux, il devient honnête homme, débonnaire & indulgent aux douces passions de cette Princesse.

Dircé se fait héritiére du Royaume de Thébes, & prétend qu'Oedipe l'avoit usurpé contre ses droits, & sur cette imagination, elle s'emporte extravagamment en injures contre son Beau-pére & même contre Jocaste sa mere ; elle débite incessamment ses belles prétentions, & parle comme feroit une fille d'Espagne injustement dépossedée. Je ne crois pas néanmoins que dans ces vieux temps qui sont nommés Héroïques, les Royaumes tombassent si facilement en quenoüille, & M. Corneille auroit peut être bien de la peine à nous en donner des exemples. Aussi fait il lui-même dire à Oedipe ce méchant vers :

Le sang a peu de droits dans ce sexe imbécille.

Ce qui seroit faux en parlant d'un Etat qui ne seroit point affecté aux mâles & où les fil-

les n'auroient pas peu de droit à la Couronne, puiſqu'elles l'auroient tout entier. En ce cas ce ſeroit une faute contre l'hiſtoire générale du temps, qui ne pourroit pas être excuſée ſur la liberté d'inventer, dont les Poëtes croient ſe prévaloir; mais toujours eſt-il vrai qu'une jeune Princeſſe devoit être plus modérée, ſur tout en la faiſant aſſez généreuſe pour mourir en faveur du peuple. Il ne falloit pas qu'elle ſortît des termes de la piété, au moins à l'égard de ſa mere, puiſqu'elle eſt ſi reſpectueuſe aux ordres du Ciel; Elle abandonne la vie & ſon Amant pour obéir aux Dieux, & ne veut pas ſe relâcher d'un petit point d'honneur imaginaire, qui n'étoit pas moins de la dépendance des deſtinées.

Il ne faut pas au Théatre former des perſonnages d'un eſprit ſi mobile, & qui tourne ſi promptement des vices aux vertus. Le Poëte ſe doit ſouvenir que l'action du Théatre ne dure que dix ou douze heures, & qu'en ſi peu de temps l'ame de l'homme ne change pas de diſpoſition naturelle ſans de grands motifs qui nous impriment d'autres ſentimens; & c'eſt par cette raiſon que les Maîtres de l'art enſeignent, que le Poëte doit bien conſerver le caractére qu'il donne à chacun de ſes perſonnages. Enfin Dircé ne devoit point être ſi reſpectueuſe aux obſcurités des Oracles, ou bien elle ne devoit pas dire

tant d'injures à sa mere, ni au mari de sa mere ; elle est trop emportée, ou bien elle est trop religieuse, au moins devoit-elle expier sa faute en assistant sa mere dans les derniers momens de sa vie, & non pas s'amuser à coqueter avec Théfée ; c'étoit mal prendre son temps pour écouter des pointes & en dire ; la connoissance de tant d'épouvantables infortunes ne demandoit que des larmes, des gémissemens & des sanglots.

Je sai bien que M. Corneille l'excuse en sa préface, disant qu'il falloit avoir quelque personne à qui on pût faire les narrations, mais il les falloit plûtôt faire aux Cieux, aux murs du Palais, au moindre de tous les Courtisans, que d'oublier cette Princesse à faire une faute contre son devoir & contre les bonnes mœurs. En vérité, c'est être bien stérile en inventions que de ne pas trouver à qui conter une avanture, & je m'en étonne de M. Corneille, qui tant de fois l'a fait par les entrétiens des Suivans & des Suivantes.

Je ne vous répéte point ici, Madame, que Théfée est un jeune fou de quarante ans, qui s'imagine qu'en s'éloignant de Dircé, il seroit dans un mal plus dangereux que la peste, & que ses Sujets laissent dans le péril comme il les laisse sans conduite. Peut-être que M. Corneille se voudra tirer de ce méchant endroit par ce vers.

L'Amant & le Héros s'accordent mal ensemble.

Mais l'excuſe eſt pire que la faute ; car cela n'eſt pas véritable ; c'eſt une fauſſe pointe qui ne peut avoir dupé que les Idiots, autrement il faudroit qu'un Amant ne fût jamais qu'un coquin, & qu'un Héros ne pût jamais aimer, & chacun ſait que les Poëmes Epiques & les Romans ne ſont ordinairement fondés que ſur l'amour des Héros, parce que cette paſſion eſt plus généreuſe & plus illuſtre en leurs perſonnes que dans des Ames communes, & cela eſt ſi vrai, qu'il ſe contredit deux vers après, en diſant :

Le Héros ne peut vivre où l'Amant doit mourir.

Car on ne peut être mieux d'accord qu'en ne pouvant vivre l'un ſans l'autre.

Et pour Jocaſte, elle eſt preſque en toute la piéce comme patiente & ſans agir, & il me ſemble qu'elle avoit trop fait quand elle donna ſon Royaume & ſa perſonne à un interpréte d'Enigme, pour faire ſi peu de choſe dans le fort de cette hiſtoire. Il eſt vrai qu'elle va en carroſſe trouver Phorbas & qu'elle ſe tuë, mais le premier n'étoit pas néceſſaire à ſavoir, & le ſecond eſt une copie de Sénéque dont on ſe pouvoit paſſer auſſi bien que Sophocle.

Mais ce que je trouve d'impertinent, & qui néanmoins eſt ordinaire à M. Corneille, eſt, que ces perſonnages qui ſont d'aſſez grande qualité, s'interrompent à tout propos, ſe

ferment la bouche l'un à l'autre en plusieurs occasions qui mériteroient bien que l'on sût tous leurs sentimens ; ils commencent à dire plusieurs choses qu'ils n'achevent pas, tant celui qui les écoute précipite sa réponse ; ce n'est pas ainsi que les grands Seigneurs ont de coûtume d'agir, comme je l'ai déja dit en passant sur le Sertorius. La Comédie peut bien souffrir ces interruptions secrettes plus fréquemment que la Tragédie, parce que ses personnages sont du plus bas étage de la société civile, qui font ordinairement toutes choses précipitamment & sans respect. Je sais bien encore que dans la Tragédie, ce sont quelquefois des jeux agréables, pourvû qu'on les y emploie rarement, & toujours pour un bon effet, mais de faire jusqu'à vingt-quatre interruptions, si je les ai bien comptées, dans une même piéce, comme en celle-ci, il n'est point d'homme raisonnable qui ne les condamne, & qui ne les juge insupportables en lisant.

A l'ouverture de la piéce, Thésée & Dircé continuënt un discours qu'ils avoient commencé ailleurs, il eût donc été bien à propos de nous faire entendre pourquoi ils ne l'avoient pas continué où ils étoient, & quel est le lieu de la Scéne où ils le viennent continuer, autrement tout cela se fait sans raison.

Et M. Corneille se plaît tant à tenir les Spectateurs dans l'obscurité, que Thésée & Dircé

Dircé récitent plus de cinquante vers à l'entrée de la premiere Scéne, ſans que l'on connoiſſe leurs noms, ni que l'on puiſſe deviner à qui ils parlent. Quel moyen de comprendre les pointes qu'ils ſe diſent quand on ne ſait pas à qui les appliquer?

M. Corneille fait encore ici l'un des perſonnages de ſa piéce, puiſqu'il met à la marge, que Megare parle à l'oreille de Dircé, comme dans le cinquiéme Acte, qu'Oedipe fait un ſigne de tête. Le Poëte ne parle point dans le Drame, les Acteurs doivent tout dire, ou ils doivent tout faire, & M. Corneille ne continuë ſes fautes que pour les autoriſer, car il eſt aſſez bien inſtruit que cela ne vaut rien.

En la ſeconde Scéne du ſecond Acte, comme par tout ailleurs, Dircé parle ſi clairement de ſa paſſion, que la pudeur de ſon ſexe en eſt offenſée: ce qui n'eſt qu'un peu libre dans la Comédie, paſſe pour effronté dans la Tragédie, où les perſonnages ſont plus ſérieux & plus honnêtes; outre que cet entrétien de Dircé avec Mégare ſa Suivante, c'eſt ainſi que M. Corneille la nomme, fait une Scéne peu néceſſaire, Mégare n'agiſſant point dans la piéce; ce ſont des vers inutiles, & du temps mal employé, durant lequel le Théatre languit.

La narration qui ſe fait en la Scéne troiſiéme par Nerine, Suivante de Jocaſte, ſur

l'apparition de Laïus, devoit être mise en la bouche de quelque personne plus considérable, afin de la mieux appuyer, & que Dircé y pût déférer avec raison : C'est trop légérement résoudre sa propre mort sur la parole d'une fille que M. Corneille nomme Suivante.

Dircé ferme le second Acte & outre le troisiéme ; ce n'est pas conduire adroitement ses personnages, sur tout en la Tragédie, où ce retour du même Acteur sans aucun autre qui en fasse perdre l'idée, est toujours précipité. Il falloit jetter adroitement quelque Scéne à la fin du second, ou au commencement du troisiéme Acte, afin d'amuser un peu l'imagination des Spectateurs, auxquels il faut rendre les choses vrai-semblables par de douces & ingénieuses illusions ; ce qui devoit être observé principalement en cette occasion, où Dircé vient réciter des stances de vers lyriques, c'est-à-dire, une chanson, & il falloit donner quelque apparence à croire qu'elle avoit eu le temps suffisant pour les composer. Autrefois M. Corneille faisoit faire ses stances, c'est-à-dire, des vers lyriques ou chansons à ses Héros au milieu d'une ruë, sur le champ & sans aucune couleur, qui nous pût persuader un si prompt événement, mais il a mieux ajusté celles de Dircé, en lui laissant un intervalle d'Acte, avant que de chanter ses vers. Et c'est une des fautes dont il s'est corrigé depuis qu'il a vû la pratique

du Théatre, comme j'espére le montrer plus au long dans l'examen des changemens qu'il a faits en la derniére impression de ses Oeuvres. Ce qu'il y a donc de raisonnable en ces stances, c'est qu'elles ne sont pas faites sur le champ; mais ce qui choque l'imagination des Spectateurs, c'est que Dircé revient trop vîte pour les dire, sans que l'art ait soulagé cette précipitation.

Quand Jocaste veut aller sur le mont Cithéron pour parler à Phorbas, elle s'écrie, *Qu'on me prépare un char;* En vérité cela n'étoit pas fort nécessaire à nous dire, & M. Corneille a eu grande peur que les Spectateurs ne crussent que cette Reine iroit à pied de la ville de Thébes sur cette montagne.

A quoi bon se charger de ces superfluités inutiles, sans grace, & vitieuses, & qui pour cela font rire tout le Théatre, comme il est arrivé en cet endroit, autant de fois que l'on a joüé la piéce?

A la fin du troisiéme Acte, Thésée va chercher Dircé, & au quatriéme il revient avec elle sur la Scéne, c'est-à-dire, seulement pour réciter leurs vers: Il falloit donner quelque couleur à la nécessité de paroître en ce même lieu d'où il étoit parti, autrement, il n'est pas vrai-semblable qu'ils ayent quitté celui où ils s'étoient rencontrés, & où apparemment ils devoient s'entretenir de ce que Thésée avoit à lui dire, sur tout étant une

chose importante & fort pressée.

En parlant de l'amour de Dircé, il dit,

Elle se défend mieux de ce trouble intestin,

Cela fait une mauvaise idée en mettant un trouble amoureux dans les intestins d'une fille, & M. Corneille est trop nonchalant aux expressions dangereuses & malhonnêtes. Je ne veux pas remarquer les autres qui sont dans cette pièce, de crainte de me rendre son complice.

En cet Acte, Oedipe est reconnu le meurtrier de Laïus, & pour son fils, d'où certainement il s'ensuivoit, qu'il étoit tombé dans l'inceste qu'il avoit appréhendé, ayant épousé Jocaste femme de Laïus; de sorte que la reconnoissance étoit faite dès ce moment, & tout ce qui pouvoit rester, étoit la punition qu'il devoit exiger de lui-même pour satisfaire aux ordres des Dieux, & ainsi la pièce étoit presque finie; & tout le reste est languissant & ne donne aucun plaisir, parce qu'on n'attend plus rien avec inquiétude, avec impatience, & avec quelque désir d'apprendre un événement douteux, vû même qu'il consent au mariage de Thésée & de Dircé, qui acheve toute chose.

Ce que je trouve encore d'assez peu judicieux, est, qu'Oedipe se reconnoissant chargé de toute la malédiction de ses destinées, Dir-

cé se vient excuser de ses emportemens, & il raisonne fort paisiblement avec elle ; il n'étoit pas lors en état d'oüir des complimens ni d'en faire, il ne devoit sentir que les traits d'un desespoir furieux, ou demeurer dans l'insensibilité d'une extrême consternation ; Il écoute néanmoins des pointes & il en fait d'autres, & tout leur entretien se passe en discours figurés & fort ajustés. Vraiement ce n'est pas là suivre les préceptes des Savans ni la raison ; ceux qui sont bien affligés ne s'amusent pas à ces bagatelles, & quand ils ont l'esprit assez libre pour s'y appliquer, il n'est guéres pressé de la douleur : Il ne faut pas nous donner des images si peu conformes à la vérité des choses, & les copies ne sont pas fort bonnes, qui ressemblent si mal aux Originaux. Cela pourtant n'est que trop ordinaire à M. Corneille, & je doute fort que le nom de grand homme puisse changer la nature des fautes, & les faire passer pour des perfections de la Poësie.

Pourquoi faut-il que Phorbas se tuë pour avoir sauvé la vie à Oedipe en son enfance ? Ce n'est point un Héros qui doive être regardé comme un malheureux innocent, & qui puisse exciter la compassion des Spectateurs ; aussi n'en a-t'on pas le moindre sentiment, & l'on compte le récit de sa mort pour rien, & il n'y a ni beauté, ni nécessité de la savoir.

Dans les premiéres répréſentations M. Cor-

neille s'étoit chargé de deux narrations longues, ennuyeuses & mal placées, & je les avois condamnées, mais je ne suis pas si mal content de celles qu'il a mises dans l'impression. Je souhaiterois qu'il eût corrigé tout le reste, il m'épargneroit bien du temps & de la peine.

Je ne veux pas dénier que cette piéce n'ait quelques traits assez beaux & dignes de M. Corneille, sur tout quand il touche des matiéres de politiques; mais permettez-moi, Madame, de les réserver au traité particulier que j'ai commencé sur les beaux endroits que l'on estime en chacun de ses Poëmes, où je distinguerai ce qu'ils ont de bon & ce qu'ils ont de mauvais; & n'y retranchant rien de ce que tout le monde y trouve de loüable, vous verrez que l'Auteur n'a pas laissé d'y pécher par tout contre le sens commun.

Mais il m'a donné tant de besogne à l'examen des obscurités & des mauvaises métaphores de cette piéce, qu'il me seroit impossible de les remarquer toutes sans lasser mes Lecteurs, & sans me lasser moi-même.

ACT. I. SC. I.

Théſée parlant de la peſte de Thébes à Dircé, lui dit :

Mon bras ſur moi du moins enfoncera les coups
Qu'aura ſon inſolence élevés juſqu'à vous.

Je ne remarque point la rudeſſe des M. M. qui ſont aux monoſyllabes du premier Hemiſtiche, ni la mauvaiſe conſtruction de ces paroles ; je ne remarque point encore que ces termes *enfoncera ſur moi*, diſent le contraire de ce que l'Auteur entend, car vrai-ſemblablement il entend que le bras enfoncera les coups dans le corps, & non pas ſur le corps : on n'enfonce point ſur une ſuperficie, on ne fait que la toucher & on enfonce dans la profondeur. Mais qui peut comprendre le ſens de ces deux vers par les paroles ? Que l'inſolence de la peſte éléve des coups juſqu'à une perſonne que le bras d'un autre enfonce ſur ſoi-même ? On s'imagine attraper le ſens quand les paroles frappent l'oreille, mais à la premiére reflexion on n'en trouve plus, ou bien il faut avoir tant d'eſprit que l'on puiſſe entendre, non pas ce que les paroles ſignifient, mais ce que le Poëte a voulu dire ; Il faut deviner ce qu'il devoit penſer ; ceux-là

sont bienheureux qui peuvent aller si loin. Pour moi je confesse ma foiblesse, & je ne puis entendre un homme quand ses paroles ne disent pas ce qu'il a pensé.

Contre une ombre chérie avec tant de fureur.

Voilà bien aimer à la mode des Précieuses, *furieusement*. Est-il possible que M. Corneille renonce maintenant aux expressions nobles, & qu'il s'abandonne par négligence ou par déréglement à celles que les honnêtes gens & la Scéne du Palais Royal ont traitées de ridicules.

S'il est vertu pour nous que le Ciel n'a formée,
Que pour le doux emploi d'aimer & d'être aimée.

C'est véritablement donner un bel emploi aux femmes, & M. Corneille a raison de le nommer doux, mais sans y faire d'autre réflexion, je ne regarde que le premier Hemistiche qui n'est pas François, *s'il est vertu pour nous*. Cela n'a point de sens ni propre, ni figuré. Il faut dire, s'il y a des vertus, ou s'il est des vertus, c'est trop se gêner l'esprit & contraindre son stile pour mal exprimer ce que l'on pense.

Le sang a peu de droits dans le sexe imbécile.

Ces paroles nous font concevoir que les filles ne peuvent prétendre une Couronne

par les droits du sang, mais elles ne le signifient pas, & pour le connoître, il ne faut que former la proposition contraire, *Le sang a beaucoup de droits dans le sexe fort ;* Cela seroit-il supportable en un autre Poëte dont le grand nom n'auroit pas encore formé l'estime ? Et pourquoi dire peu de droits, quand il s'agit d'une Couronne ? si elle tombe en quenouille, une fille y peut avoir tout le droit, & si elle n'y tombe pas, une fille n'y peut rien avoir ; de sorte que ce n'est point peu de droits, mais tout ou rien. Enfin le galimathias est court, mais il est joli, *que le sang a peu de droits dans un sexe.*

ACTE II.

La fermeté de l'un par l'autre est épuisée.

Je ne cherche point quel est cet un ou cet autre, parce que cela se trouveroit ridicule en la personne d'un Héros qui aime ; il n'y a point deux fermetés, c'est une imagination bien nouvelle que de mettre une fermeté d'Amant & une fermeté de Héros, il faudroit un autre galimathias pour expliquer celui-ci. Je remarque seulement que l'on n'a jamais dit une fermeté épuisée, sans mal parler, car ce qui s'épuise doit être liquide afin de s'écouler & de sortir du vaisseau qui le retient, &

ce qui est ferme n'a pas de besoin d'être retenu dans aucun vaisseau, demeurant de lui-même en sa consistance naturelle. M. Corneille se devoit souvenir de cette Philosophie la plus commune, que les choses liquides ne se peuvent contenir dans leurs propres termes, & que les seiches qui sont les fermés, s'y contiennent d'elles-mêmes naturellement, & que partant elles ne peuvent être épuisées; c'est assembler dans le discours deux termes qui sont deux idées incompatibles.

Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.

Il parle de la peste en cet endroit, & par une vicieuse répétition du mot de trancher, qui ne porte aucune grace, il dit que du sang tranchera le cours de la peste. Combien faut-il former d'idées métaphoriques dans l'esprit pour avoir l'idée de ces paroles? Il faut que la peste courre, il faut que quelque chose vienne trancher ce cours, & il faut que du sang soit cette chose qui tranche. Je m'assure que Messieurs de l'Académie ne seront pas les admirateurs de cette beauté.

D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

En vérité c'est une étrange façon de parler, qu'une personne prête un crime pour

faire la mort d'un autre : C'eſt un prêt bien nouveau, & c'eſt une mort faite d'une nouvelle façon ; mais c'eſt un de ces vers dont il faut deviner le ſens, pour entendre les paroles.

ACTE III.

Impitoyable ſoif de gloire
Dont l'aveugle & noble tranſport,
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma memoire.

Voilà certes de beaux mots, & je ne trouve pas étrange que ceux qui les écoutent ſans y faire réflexion, en ſoient ravis : Mais a-t'on jamais oüi dire que le tranſport aveugle d'une ſoif impitoyable, faſſe précipiter une mort & faſſe vivre une mémoire ? Les métaphores de Nerveze qui paſſent pour les dernieres extravagances d'une mauvaiſe imagination, n'ont jamais été plus vicieuſes & plus ridicules. Eſt-il poſſible que M. Corneille ait été maître de ſon eſprit en compoſant ces vers ? Quelle convenance a-t'il pû s'imaginer entre l'aveuglement & la ſoif ? Comment la fait-il tranſportée, comment la concevra-t'il ſans pitié ? Comment pourra-t'elle précipiter une mort ? Comment donnera-t'elle la vie à une mémoire ? Voilà de grandes qualités & de

nouveaux effets attribués à la soif. Je ne crois pas que l'on puisse faire un mélange moins compréhensible.

Ne crains pas qu'une ardeur si belle
Ose te disputer un cœur,
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidèle.

Mais nous avons en ces vers bien d'autres merveilles que celles que je viens d'expliquer ; car voici cette même soif, qu'il nomme une illustre rigueur, qui a un cœur esclave à qui la belle ardeur ne l'ose disputer. Tout cela n'est pas fort raisonnable à qui veut entendre ce qu'un Poëte dit, & qui veut se former des idées justes & claires sur ses paroles : Il n'étoit point nécessaire de suivre cette premiere métaphore, & d'y joindre toutes les autres qui n'y portent que de la confusion, & continuent un galimathias éclatant, mais incapable de tromper ceux qui ne sauroient voir clair, s'il n'est jour.

Je passe le reste de ces stances qui par-tout sont pitoyables, & les productions d'un transport aveugle ; & néanmoins parce qu'elles finissent presque toutes par quelque apparence de pointe, elles piquent l'imagination des Spectateurs, qui sans y faire d'autres réflexion, se persuadent que le commencement est fort beau, puisque la fin leur chatoüille l'oreille.

Vous qui l'êtes encore, vous savez ce que c'est ;
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérêt,
Si je n'en ai le rang j'en garde la teinture.

O la belle teinture ! Si nous pouvions savoir de quelle couleur elle est, & à quoi elle convient ; il s'agit de la qualité de Reine, & Dircé dit à Jocaste qui l'est encore, qu'elle connoît bien jusqu'où ce haut intérêt peut emporter son esprit. Et elle ajoute, que si elle n'en a pas le rang, elle en garde la teinture. Mais je demande est-ce la teinture de cet intérêt qu'elle a, ou de cet être de Reine ; & comment les peut-on mettre ni l'un ni l'autre en couleur ? Qui peut teindre un intérêt, qui peut teindre un être de Reine ? A-t'on jamais lû dans aucun Poëte une métaphore plus éloignée de la raison qui veut y trouver de la convenance avec la chose, ni plus contraire à l'art qui veut que cette figure puisse former quelque idée de la chose & du nouveau terme qu'il lui applique ? On donne bien à l'ame la teinture des vices & des vertus, parce qu'on les regarde comme des qualités agréables ou fâcheuses ; mais d'attribuer la teinture à l'être de Reine, ou à l'intérêt, j'avouë la foiblesse de mon imagination, je ne le puis faire, parce que je n'y trouve point de rapport, & je ne crois pas qu'il y ait aucun esprit assez bon teinturier pour les met-

tre ni l'un ni l'autre en couleur.

La colére des Dieux & l'amas de leurs haines.

Cette métaphore n'eſt pas meilleure que celle dont nous venons de parler, mais je commence à m'en rebuter, & je me contente de m'écrier, ô témerité de nos Poëtes! O ſtupidité de notre ſiécle! C'eſt la même faute quand il dit à Théſée, que les ſoûpirs d'un mourant ont peu de lumiére pour lui, & à Oedipe qu'il a fait la conquête d'un bandeau.

Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que ſuivant que d'en haut leur bras la précipite.

Où vit-on jamais de plus méchants & de plus rudes vers? Et quelle eſt cette métaphore? On dit bien que les Dieux inclinent, conduiſent, & pouſſent notre volonté, mais non pas qu'ils la précipitent, car ce ſeroit la contraindre. Et j'ai bien envie de rire quand je me repréſente la volonté humaine faire un ſi beau ſaut.

Mais j'oſerai vous dire à bien juger des choſes,
Que pour avoir reçu la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſuccé fort peu de votre ſang;
Celui du grand Laïus dont je me ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer & d'être aimée.

En cet endroit Dircé parle à Joçaſte ſa

mere avec tant d'insolence & même avec tant d'extravagance, qu'il n'est personne de bon sens qui le puisse supporter, vû même que sa mère ne travailloit qu'à lui conserver la vie. Je n'en veux pourtant faire observer que ces vers, qui montrent une grande impertinence d'une fille envers sa mere, & bien contraire à vérité. Je ne puis comprendre comment M. Corneille lui fait dire qu'un enfant succe fort peu du sang de sa mere tandis qu'il est dans son sein, & qu'il est plus redevable à celui du pere. Je ne veux point expliquer cette différence pour ne rien dire de fâcheux ; mais un enfant qui ne vit durant neuf mois que du sang de sa mere, & qui n'en reçoit pas une goutte de celui de son pere, ne peut faire ce discours que très-mal à propos. Et où jamais a-t'on oüi dire que l'enfant se forme lui-même du sang de son pere dans le sein de sa mere, comme ce vers le porte bien clairement :

Celui du grand Laïus dont je me suis formée.

C'est la mere ou la nature qui forme l'enfant, & pour cela il étoit bien aisé de mettre, *dont vous m'avez formée*, ou bien, *dont les Dieux m'ont formée*.

Encore est-il, à mon avis, contre la pudeur, qu'une fille autorise sa passion amoureuse des inclinations que le sang de son pere

lui donne, & qu'elle se vante d'y trouver de la douceur, en disant,

Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'estre aimée.

Le reste de cette Scéne seroit trop long à examiner & peut-être ennuyeux.

ACTE IV.

Et laissoit doucement corrompre sa fierté,
A l'espoir renaissant de ma perplexité.

O la belle chose que l'espoir d'une perplexite qui corrompt la fierté d'une douceur! Qui la peut entendre, qui l'a pû dire, qui l'a seulement osé imaginer? Mais comment l'imaginer quand tous ces mots ensemble ne sauroient former aucune image? C'est à peu près comme il parle ailleurs, quand il veut que l'on détache l'amertume du sort le plus doux. Et ailleurs encore, que la flamme ne voit plus d'apparence dans les périls. Mais j'y renonce, & je vous supplie, Madame, de me pardonner si je ne continuë point à marcher dans ces obscurités vicieuses & ces embarras importuns. Il faudroit copier cette Tragédie toute entiére pour vous en faire observer tous les défauts; car où les figures ne gâtent pas l'ouvrage, les mauvais vers le

défigurent, j'en cotterai seulement quelques uns qui vous feront juger des autres.

Je doute fort que nos Poëtes rigoureux approuvent que M. Corneille ait rimé *assiége* à *privilége*, mais il est certain que la prononciation n'a rien de conforme au moins à Paris, je ne sai pas comment on prononce ces mots en Normandie. Les Modernes ont condamné ces rimes d'écriture dans Ronsard & dans ceux de son temps, mais le nom de M. Corneille est en possession de faire passer pour bonnes, les choses qui ne le sont pas.

Appeller une misere *vaste*, est, à mon avis, un terme nouveau & bien hardi, j'aimerois mieux, grande, apre, rude, dure & vingt autres mots semblables que nous avons. Vaste porte l'idée d'une grande étenduë de lieu & même d'un lieu vuide; & misere est d'une grandeur de qualité par la peine, & la douleur qui remplit l'ame & occupe tous les sentimens, de sorte que ces deux termes confondent leurs images & ne font point de beauté.

J'ai perdu temps, il faut dire, *J'ai perdu mon temps*, ou *le temps*, je m'en rapporte à Messieurs de l'Académie dont il observe mal les régularités, bien qu'il en soit.

Si je laisse plein calme & pleine joie ici.

Il falloit dire un plein calme & une pleine

joie, & pour faire le vers on pouvoit mettre,

Si je laisse un plein calme & le repos ici.

Ou bien,

Si je laisse la joie & le repos ici.

Il ne faut pas si légérement pécher contre la langue, quand même le vers auroit été plus difficile à faire.

De l'air donc jusqu'ici ce peuple m'a traitée.

Ce n'est pas là une phrase propre pour exprimer comment un peuple se gouverne envers une Reine : On ne dit point que les Sujets traitent leur Souverain *d'un air* : cette parole est trop mince pour expliquer un mépris, une rébellion populaire ; elle n'est bonne que dans les petits intérêts ou dans les galanteries, on en doit employer de plus nobles & de plus fortes en ces grandes matiéres.

Il éteindra ma vie avant que mon amour.

Je pense que cette façon de parler est du pays de Caux, car elle n'est ni de Paris, ni de la Cour ; on dit avant mon amour, & non pas avant que, ou bien, plûtôt que mon amour, ou bien ajouter quelque chose comme, avant que mon amour s'éteigne, ou bien pour faire le vers,

Il éteindra ma vie & non pas mon amour.
Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.

M. Corneille aime bien cette façon de parler, que j'ai déja remarquée dans le Sertorius, où il dit,

Vous ravaleriez-vous jusqu'à cette bassesse.

Il ne faut pas tant aimer les mauvaises choses.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?

Cette seconde métaphore, *rompre un devoir*, n'a point de rapport à la premiere, *violer un devoir*, cela broüille trop les idées, & n'a point de nouvelle grace, & cette façon de parler n'est pas trop bien Françoise. On voit bien que M. Corneille veut dire, pour avoir violé leur devoir, ils ne doivent pas m'obliger à manquer au mien, ou à violer le mien; mais les termes ne le portent pas, & ce n'est point parler proprement, que de dire qu'un devoir violé en rompt un autre; on pouvoit mettre,

S'ils ne font leur devoir, dois-je manquer au mien?

On prépare à demain, il falloit mettre; *pour demain*. Nous disons, remettre à demain, parce que l'action est differée jusqu'au

jour suivant, mais on dit préparer pour demain, parce que l'action de préparer est présente, & ce que l'on dispose se fait dès le jour présent ; & ce que l'on différe au lendemain c'est l'exécution & non pas la préparation.

Et le Roi même encore que vous l'ayez bravé.

Il falloit employer un mot plus noble, & il n'écheoit pas en ce lieu de donner de la bravoure à une fille de vingt ans contre un Roi de quarante ans son beau-pere, il falloit dire fâché, mépriſé, outragé, offensé, & autres semblables.

Vous offre sur ce point liberté toute entiére.

Notre langue veut qu'on ajoute l'article prépositif, & que l'on dise la liberté ; mais M. Corneille affecte si souvent ces fautes contre la Grammaire Françoise, qu'il repéte celle-ci deux fois dans la même Scéne.

Et ailleurs.

Dites que vos vertus sont crimes déguisez.

Il falloit mettre sont *des crimes*, autrement ce n'est pas parler François.

Je sai sur ces grands cœurs ce qu'il se fait d'empire.

Voilà une étrange façon de parler, pour

dire je sai bien quel empire l'amour acquiert, ou se donne sur un grand cœur, mais ce qu'il se fait d'empire est une phrase inoüie & dont je ne crois pas que les petits Grimauts du Parnasse se vouluſſent servir après M. Corneille, bien qu'il soit leur idole.

Je ne doute point, Madame, que cette critique des vers & des paroles ne vous soit ennuyeuse, & je me repens de l'avoir portée si loin ; je n'en ferai pas de même sur le Pertharite ; car comme il a été mal reçu de tout le monde, & qu'il a même été condamné par M. Corneille, je ne l'examinerai pas en détail ; je me contenterai d'y traiter des considérations plus curieuses & plus agréables. Joüiſſez cependant, Madame, de ces dernieres occupations de mon loiſir, & me faites l'honneur de croire que j'aurai fait tout ce que je désire, si mes Diſſertations vous peuvent donner quelque divertiſſement.

DISSERTATION SUR LA TRAGEDIE DE RACINE INTITULE'E ALEXANDRE.

A Madame Bourneau.

Par M. de SAINT EVREMOND.*

DEpuis que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieilleſſe de Corneille me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragedie. Mais je voudrois qu'avant ſa mort il adoptât l'Auteur de cette piéce, pour former avec la tendreſſe d'un pere ſon vrai ſucceſſeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité, qu'il poſſéde ſi avantageuſement, qu'il le fît entrer dans le genie de ces nations mortes, & connoître ſainement le caractére des Héros qui ne ſont plus. C'eſt, à mon

* Cette Diſſertation donna lieu à Corneille de remercier l'Auteur. On peut voir dans les *Oeuvres diverſes* de ce Grand Poëte ſa lettre avec la réponſe de Saint Evremond.

avis, la seule chose qui manque à un si bel esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions, qui égalent la force de ses pensées : mais vous me permettrez de vous dire après cela qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réüssir: car l'Histoire d'Alexandre toute vraye qu'elle est, a bien l'air du Roman ; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son Ouvrage, non-seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce Maître de l'univers, où nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas : ne faisons pas Scipion plus grand, quoiqu'on n'ait jamais vû chez les Romains une ame si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'alléguent en sa faveur, ni la passion de la gloire, ni la grandeur de l'ame, ni la fermeté de courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus ; mais qu'ils fassent le Romain plus sage en ses entrepriſes, plus

habile dans les affaires, plus entendu dans ses intérêts, plus maître de lui dans ses passions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes s'est contenté de faire ressembler à Alexandre celui dont il vouloit donner la plus haute idée : il n'osoit pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtoit les mauvaises : *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus.* *

Peut être que notre Auteur est entré dans ces considérations en quelque sorte : peut-être que pour faire Porus plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si ça été son dessein, il ne pouvoit pas mieux réussir ; car il en fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourroient emporter sur lui comme Porus. Ce n'est pas qu'Ephestion n'en donne une belle idée, que Taxile, que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur : mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que par modestie il veuille paroître un simple homme chez les Indiens dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour Dieu chez les Perses. A parler sérieusement, je ne connois ici d'Alexandre que le seul nom : son génie, son, humeur, ses qualités ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des

* Velleius Paterculus (hist. Lib. II. c. 41.) parlant de César

mouvemens

mouvemens extraordinaires qui me passionnent, & je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'ame qui nous fût plus étrangére ; le Héros des Indes devoit avoir un caractére différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux & d'autres fruits : les hommes y paroissent tout autres par la différence des visages, & plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison : une morale, une sagesse singuliére à la région y semble régler & conduire d'autres esprits dans un autre Monde. Porus cependant que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs & aux Perses, est ici purement François : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'a mené en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux siécles, doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, & particulierement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'Asie autrement qu'un Consul Romain. L'un parlera comme un Monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves, l'autre comme un Magistrat qui anime seulement

les loix, & fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, & agité d'une liberté farouche, qu'un flatteur du temps de Tibére, qui ne connoissoit plus que l'intérêt, qui s'abandonnoit à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition & du même temps. Quand l'Histoire nous en donne de différens caractéres. Il seroit ridicule de faire le même portrait de Caton & de César, de Catilina & de Cicéron, de Brutus & de Marc-Antoine, sous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même-temps. Le spectateur qui voit représenter ces Anciens sur nos théatres, suit les mêmes régles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre; & pour y réüssir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son temps, renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des personnes qu'on représente : car les morts ne sauroient entrer en ce que nous sommes; mais la raison, qui est de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de notre nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses maniéres. De-là vient qu'on nous reproche justement de

ne ſavoir eſtimer les choſes que par le rapport qu'elles ont avec nous ; dont Corneille a fait une injuſte & fâcheuſe expérience dans ſa Sophonisbe. Mairet, qui avoit dépeint la ſienne infidéle au vieux Syphax, & amoureuſe du jeune & victorieux Maſſiniſſe, plut quaſi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai eſprit des gens de la Cour. Mais Corneille, qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes ; Corneille qui preſque ſeul a le bon goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre ſiécle, pour être entré dans le génie de ces nations, & avoir conſervé à la fille d'Aſdrubal, ſon véritable caractére. Ainſi, à la honte de nos jugemens, celui qui a ſurpaſſé tous nos Auteurs, & qui s'eſt peut-être ſurpaſſé lui-même, à rendre à ces grands noms tout ce qu'il leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, aſſervis par la coûtume aux choſes que nous voyons en uſage, & peu diſpoſés par la raiſon à eſtimer des qualités & des ſentimens qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une conſidération aſſez étendue, qu'Alexandre & Porus devoient conſerver leur caractére tout entier ; que c'étoit à nous à les regarder ſur les bords de l'Hydaſpe, tels qu'ils étoient, non pas à eux de

venir sur les bords de la Seine étudier notre naturel & prendre nos sentimens. Le discours de Porus devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si Quinte-Curse s'est fait admirer dans la harangue des Scythes par des pensées & des expressions naturelles à leur nation ; l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux, en nous faisant voir, pour ainsi parler, la rareté du génie d'un autre Monde.

La condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne ; leur vertu diversement exercée dans la diversité de leur fortune, attire la considération des Historiens, & les oblige à nous en laisser la peinture : le Poëte qui pouvoit ajoûter, à la vérité, des choses, ou les parer du moins de tous les ornemens de la poësie, au lieu d'employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté, & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez, soit par secheresse & stérilité, il demeure beaucoup au-dessous du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur, & tirer du fond de ces grandes ames, comme fait Corneille, leurs plus secrets mouvemens : mais il regarde à peine les simples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paroît, moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurois souhaité que le fort de la Piéce eût été à nous représenter ces grands hommes, &

que dans une Scéne digne de la magnificence du sujet ; m'eût fait aller la grandeur de leurs ames jusqu'où elle pouvoit aller. Si la conversation de Sertorius & de Pompée * a tellement rempli nos esprits ; que ne devoit-on pas espérer de celle de Porus & d'Alexandre sur un sujet si peu commun ? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce passage de l'Hydaspe, si étrange, qu'il se laisse à peine concevoir ; une grande armée de l'autre côté avec des chariots terribles, & des éléphans alors effroyables ; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion par-tout, quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux ; cent choses étonnantes qui épouvanterent les Macédoniens, & qui firent faire dire à Alexandre, qu'enfin *il avoit trouvé un péril digne de lui :* tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le récit de la bataille.

Cependant on parle à peine des camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie, pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes, la défense d'un pays, la conservation d'un

* Voyez le SERTORIUS de Corneille, Act. III. Sc. I.

Royaume n'excite point Porus au combat, il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane, & l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers Errans, quand ils entreprennent une avanture ; & le plus bel esprit, à mon avis, de toute l'Espagne, ne fait jamais entrer Dom Quichote dans le combat, qu'il ne se recommande à Dulcinée.

Un faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur, dont la réputation n'est pas venue jusqu'à nous : mais ces grands personnages de l'Antiquité, si célébres dans leur siécle, & plus connus parmi nous que les vivans mêmes, les Alexandres, les Scipions, les Césars ne doivent jamais perdre leur caractére entre nos mains ; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une imimpression agréable. Leurs vertus établies une fois chez nous, intéressent l'amour propre comme notre vrai mérite : on ne sauroit y apporter la moindre altération ; sans nous faire sentir ce changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas les défigurer dans la Guerre, pour les rendre plus illustres dans l'Amour. Nous pouvons leur donner des Maîtresses de notre invention, nous pouvons mê-

ler de la passion avec leur gloire ; mais gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre, & ne ruinons pas le Héros établi par tant de siécles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

Rejetter l'amour de nos Tragedies comme indigne des Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport ; par je ne sai quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres : mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au-dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au-dessus des hommes. Avec cette retenue, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une passion générale que la nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine & sans violence. D'ailleurs, comme les femmes sont aussi nécessaires pour la Représentation que les hommes, il est à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des sentimens amoureux, & aux autres l'entretien secret où les fait entrer la confidence, vous les réduisez ordinairement à des conversations fort ennuyeuses. Presque tous leurs mouvemens, comme leurs discours, doivent être des effets de leur passion : leurs joies, leurs tristesses, leurs craintes, leurs desirs doivent sentir un peu d'amour pour nous plaire.

Introduisez une mere qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre fille, sa satisfaction ou sapeine fera peu d'impression sur l'ame des spectateurs. Peut-être pour être touchés des larmes & des plaintes de ce sexe, voyons une amante qui pleure la mort d'un amant, non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des Maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée & qui toute sincere qu'elle est quelquefois, nous donne toûjours une idée noire des enterremens & de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le Théatre, je n'aime à voir que la seule CORNELIE: parce qu'au lieu de me faire imaginer des Enfans sans Pere, & une Femme sans Epoux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos Théatres : mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intéressée, & que ses plus grands partisans ne croyent pas que le premier but de la Tragedie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement héroïques, la grandeur d'ame doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & tendre dans la Maîtresse

d'un homme ordinaire, eſt ſouvent foible & honteux dans l'amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle eſt ſeule, des combats interieurs qu'elle ſent en elle-même ; elle peut ſoupirer en ſecret de ſon tourment, confier à une chere & ſûre confidente ſes craintes & ſes douleurs : mais ſoutenue de ſa gloire, & fortifiée par ſa raiſon, elle doit toûjours demeurer maîtreſſe de ſes ſentimens paſſionnés, & animer ſon amant aux grandes choſes par ſa réſolution, au lieu de l'en détourner par ſa foibleſſe.

En effet, c'eſt un ſpectacle indigne de voir le courage d'un Héros amoli par des ſoupirs & des larmes : & s'il mépriſe fiérement les pleurs d'une belle perſonne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de ſon cœur que la dureté de ſon ame.

Pour éviter cet inconvenient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractére des Femmes Illuſtres, qu'à celui de ſes Héros. Emilie anime Cinna, (*a*) & va dans ſon cœur ruiner tous les mouvemens qui s'oppoſent à la mort d'Auguſte. Cléopatre a de la paſſion pour Céſar, & met tout en uſage pour ſauver Pompée : (*b*) elle ſeroit indigne de Céſar, ſi elle ne s'oppoſe à la lâcheté de ſon frere ; & Céſar indigne d'elle, s'il eſt capable d'approuver cette infamie. Dircé dans l'Oedipe

(*a*) Voyez Cinna, Act. I. Sc. III.

(*b*) Dans la Tragedie de Pompée.

conteste de grandeur de courage avec Thesée tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il doit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer Sophonisbe, dont le caractére eût pû être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune Massiniſſe au vieux Syphax, pour le bien de la Patrie : il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir en quittant Syphax, qu'elle avoit fait les sentimens de son amour, en se détachant de Massiniſſe : il faut la voir qui soumet toutes sortes d'attachemens, ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son amour pour Carthage, & à sa haine pour Rome : il faut la voir enfin quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son pays, tirer du sien un dernier secours pour sauver sa gloire & sa liberté.

Corneille fait parler ses Héros avec tant de bienséance, que jamais il ne nous eût donné la conversation de César avec Cléopatre, si César eût cru avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie, quelque belle qu'elle puiſſe être, jusqu'à rendre l'entretien d'un amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent : il s'en fût passé assurément, à moins que de voir la bataille de Pharsale pleinement ga-

gnée, Pompée mort, & le reſte de ſes partiſans en fuite. Comme Céſar ſe croyoit alors le maître de tout, on a pû lui faire offrir une gloire acquiſe, & une puiſſance apparemment aſſûrée : mais quand il a découvert la conſpiration de Ptolomée ; quand il voit ſes affaires en mauvais état, & ſa propre vie en danger ; ce n'eſt plus un Amant qui entretient ſa Maîtreſſe de ſa paſſion ; c'eſt le Général des Romains qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empreſſement, pour aller pourvoir à leur ſûreté commune.

Il eſt donc ridicule d'occuper Porus de ſon ſeul amour, ſur le point d'un grand combat qui alloit décider pour lui de toutes choſes : il ne l'eſt pas moins d'en faire ſortir Alexandre, quand les ennemis ſe rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empreſſement pour empêcher Porus, non pour l'en tirer avec précipitation pour aller revoir Cléophile ; bien qu'il n'eut jamais ces impatiences amoureuſes, & à qui la victoire ne paroît aſſez pleine, que lorſqu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'eſt qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, ſans lui faire rien gagner de l'autre. Il eſt auſſi peu Héros d'Amour que de Guerre : l'Hiſtoire ſe trouve défigurée, ſans que le Roman ſoit embelli : Guerrier dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur ; Amant dont la paſſion ne produit rien qui touche notre tendreſſe.

Voilà ce que j'avois à dire sur Alexandre & sur Porus. Si je ne me suis pas attaché régulièrement à une critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la Piéce en détail, que m'étendre sur la bienséance qu'on doit garder à faire parler les Héros; sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs caractéres; sur le bon & le mauvais usage des tendresses de l'amour dans la Tragedie, rejettées trop austérement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de la *Crainte* & de la *Pitié*, & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentiment.

LA FOLLE QUERELLE
OU LA CRITIQUE D'ANDROMAQUE
COMEDIE

DE M. DE SUBLIGNY,

Repréſentée par la Troupe du Roi.

Tome II.

A MADAME
LA
MARESCHALE
DE
L'HOSPITAL.

MADAME;

Ma critique s'eſt imaginée qu'après vous avoir fait rire deux ou trois fois, elle vous feroit rire toûjours. Sa préſomption eſt tout-à-fait grande, mais MADAME, *je ne laiſſe pas de vous la préſenter, parce que c'eſt une occaſion de vous donner de nouvelles aſſûrances de mes reſpects, & que je ne veux en laiſſer échapper aucune. Peut-être me ſoupçonnerez-vous d'agir par quelque autre intérêt, & de ne vous l'offrir que pour mettre adroitement mon coup d'eſſai ſous votre protection ? Je ne m'oppoſerai*

point à ce soupçon qui ne me sauroit être qu'avantageux, & l'honneur d'être protegé d'une personne, comme vous, est assez considérable, pour ne me défendre pas d'avoir eu dessein de me le procurer. Peut-être aussi craignez-vous que je ne me veüille servir de la même occasion pour vous donner des loüanges ; mais, MADAME, *je sai trop qu'aux charmes inévitables de la beauté, & qu'aux lumiéres & à la délicatesse de l'esprit, vous joignez une modestie qui ne souffriroit qu'avec peine tout ce qu'on seroit obligé de vous dire. Qu'un autre que moi fasse tant qu'il lui plaira votre éloge. Qu'il publie que vous donnez lieu à la fortune de se plaindre de vous, de ce que la fidélité inviolable que vous voulez garder aux cendres d'un illustre Epoux, l'empêche d'élever votre vertu aux grandeurs qu'elle mérite : c'est une vérité qui n'a pas besoin de mon témoignage pour être connuë de toute la Terre, & je me contente de demeurer aux termes que la raison me prescrit, de vous assurer que personne n'est avec plus de respect que moi,*

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur.
DE SUBLIGNY.

PREFACE.

CEtte Comédie a diverti assez de monde, dans le grand nombre de ses représentations, & elle a même assez plû à ses ennemis, pour borner la vengeance qu'ils en ont prise, à publier que le plus habile homme que la France ait encore eu en ce genre d'écrire, en étoit l'Auteur, je veux dire, Monsieur de Moliere, & qu'il n'y avoit rien de moi que mon nom. Je sai combien cette erreur m'a été avantageuse; mais je n'ai pas le front d'en profiter plus long-temps; & dût-on ne trouver plus ma Comédie si belle, je fais conscience d'exposer davantage cet homme illustre, aux reproches que méritent, à ce qu'on dit, les faiseurs de Critiques. C'est donc moi qui ai fait le crime. J'ai tâché seulement à le commettre de l'air dont Monsieur de Moliere s'y seroit pris; parce que sa maniére d'écrire me plaît fort: que je voudrois toujours l'imiter si j'avois à travailler pour la Scéne, & que même si l'envie m'en prend quelque jour, je le prierai hardiment de me donner de ses leçons; mais tant s'en faut que j'aie prêté mon nom à personne, qu'au contraire si j'en avois été cru, on n'auroit pas sû qui je suis. Ce n'est

pas qu'en critiquant l'Andromaque, je me fois imaginé faire une chose qui dût m'obliger à me cacher ; c'est une petite guerre d'esprit qui, bien loin d'ôter la réputation à quelqu'un, peut servir un jour à la lui rendre plus solide, & il seroit à souhaiter que la mode en vint, pour défendre les Auteurs, de la fureur des applaudissemens, qui, souvent, à force de leur persuader malgré eux, qu'ils ont atteint la perfection dans un ouvrage, les empêchent d'y parvenir par un autre qu'ils s'efforceroient de faire avec plus de soin. Je fus charmé à la premiere représentation de l'Andromaque, ses beautés firent sur mon esprit ce qu'elles firent sur ceux de tous les autres, & si je l'ose dire, j'adorai le beau génie de son Auteur sans connoître son visage. Le tour de son esprit, la vigueur de ses pensées & la noblesse de ses sentimens m'enleverent en beaucoup d'endroits, & tant de belles choses firent que je lui pardonnai volontiers, les actions peu vrai-semblables ou peu regulieres que j'y avois remarquées. Mais lorsque j'appris, par la suite du temps, qu'on vouloit borner sa gloire à avoir fait l'Andromaque, & qu'on disoit qu'il l'avoit écrite avec tant de régularité & de justesse, qu'il falloit qu'il travaillât toujours de même pour être le premier homme du monde ; il est vrai que je ne fus pas de ce sentiment. Je dis qu'on lui faisoit tort, & qu'il seroit ca-

pable d'en faire de meilleures. Je ne m'en dédis point ; & quelque chagrin que puissent avoir contre moi les partisans de cette belle piéce, de ce que je leur veux persuader qu'elle les a trompés quand ils l'ont cru si achevée ; je soutiens qu'il faut que leur Auteur attrape encore le secret de ne les pas tromper, pour mériter la loüange qu'ils lui ont donnée d'écrire plus parfaitement que les autres. Je ne prétens pas faire croire qu'ils soient moins spirituels pour avoir été ébloüis, au contraire je le prens pour une marque de leur vivacité & d'une délicatesse d'esprit peu commune, qui sur la moindre idée qu'elle reçoit d'une belle chose, la conçoit d'abord dans sa pureté & dans toute sa force, sans songer si les termes qui l'expriment signifient bien ce que l'Auteur a voulu dire. Il faut bien que cela soit, puisque si l'on se veut donner la peine de lire l'Andromaque avec quelque soin, on trouvera que les plus beaux endroits où l'on s'est écrié & qui ont rempli l'imagination de plus belles pensées, sont toutes expressions fausses ou sens tronqués qui signifient tout le contraire ou la moitié de ce que l'Auteur a conçu lui-même, & que parce qu'un mot ou deux suffisent à faire souvent deviner ce qu'il veut dire, & que ce qu'il veut dire est beau, l'on y applaudit, sans y penser, tout autant que s'il étoit purement écrit & entiérement exprimé. La France a intérêt de ne point ar-

rêter au milieu de ſa carriere, un homme qui promet viſiblement de lui faire beaucoup d'honneur. Elle devroit le laiſſer arriver à ce point de pureté de langue & de conduite de Théatre qu'il ſait bien lui-même qu'il n'a pas encore atteint; car, autrement, il ſe trouveroit qu'au lieu d'avoir déja ſurpaſſé le vieux Corneille, il demeureroit toute ſa vie au deſſous. Le Théatre ne m'a point permis de m'étendre ſur les fautes de la diction dans le troiſiéme acte de ma critique, de crainte que l'action n'en fût trop réfroidie; mais après tout, je n'ai point remarqué, en liſant l'Andromaque, qu'elle fût ſi bien écrite, que l'Auteur ſe dût régler entiérement ſur elle, à l'avenir. Par exemple quand il dit:

Pour quoi dans vos chagrins ſans raiſon affermi,
Vous croîrez-vous toûjours, Seigneur, mon ennemi?

Je ne trouve point que *vous croirez-vous mon ennemi*, pour dire *me croirez vous votre ennemie*, ſoit une choſe bien écrite, & quand il dit encore,

Mais les Grecs ſur le fils perſécutent le pere,
Il a par trop de ſang acheté leur colére.

Cet *acheté leur colere par trop de ſang* ne me plaît pas & ne vaut rien du tout: *attiré* ſeroit ce qu'il faudroit dire. J'avouë pourtant

qu'acheté a quelque chose de plus nouveau & même de plus brillant qu'*attiré*; mais cela fait voir que tout ce qui reluit n'est pas or. En effet si ce *par trop de sang* est entendu du sang des Grecs, il faut nécessairement dire *attiré* & non pas *acheté*, parce que ce n'est pas la mode de payer celui dont on achette de sa propre monnoie; & s'il est entendu du sang d'Hector, il n'y a pas d'apparence qu'Hector ait acheté la colére de ses ennemis par la perte du sang des siens, ou du sien propre qui devoit plûtôt servir à les apaiser. Je n'aime guéres davantage les vers où il dit,

Déteſtant ſes rigueurs, rabaiſſant ſes attraits.

Pârce que l'on dit bien rabaiſſer le vol, rabaiſſer l'orgueil, le prix, &c. mais point du tout *rabaiſſer des attraits.* Je n'aime pas encore.

.... Que feriez-vous d'un cœur infortuné,
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamné?

Car les pleurs ſont l'office des yeux, comme les ſoupirs celui du cœur; mais le cœur ne pleure pas. Je ne dirois pas non plus.

..... Ne penſez pas qu'Hermione diſpoſe,
D'un ſang ſur qui la Gréce aujourd'hui ſe repoſe.

Car il me ſemble que ſe repoſer ſur un ſang, eſt une étrange figure, & je n'écrirois pas auſſi,

..... Est-ce ainsi que vous exécutez,
Les vœux de tant d'Etats que vous représentez?

Parce qu'exécuter les ordres n'est pas la même chose qu'*exécuter les vœux*, qui ne se dit que quand on a voüé quelque chose ; mais ce n'étoit point un pelerinage que les Grecs avoient voüé en Epire. Il y a dans *l'Andromaque* un nombre infini de ces petits pechés veniels que je ne voudrois pas reprocher à un moins bel esprit que cet Auteur illustre ; mais il faut qu'il les évite soigneusement aussi bien que les équivoques continuelles de ses relatifs, s'il veut être cru plus habile que les autres ; car ce sont des monstres devant le Tribunal de la pureté de notre langue, & tant qu'il écrira,

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que je me flatte en secret de leur choix.

On lui demandera à quoi il faudra qu'on rapporte ce choix des Grecs, & même ce que voudra dire cet *en secret*, qui est un beau galimathias. Tant qu'il écrira :

Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie,
De voir le fils d'Achille & le vainqueur de Troie,
Oüi comme ses exploits nous admirons vos coups.

On lui demandera à quoi se rapporte ce *lui comme ses exploits*, puisqu'il n'a parlé que du fils d'Achille & du vainqueur de Troye qui ne sont qu'une même personne. Tant qu'il écrira,

Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous,
Et vous avez montré par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pû remplir sa place.

On lui dira qu'il auroit mieux valu écrire *Troye tomba sous vous* & *Hector expira sous lui*, qu'*Hector tomba* & *Troye expira*. On lui demandera encore si c'est la place de Troye *que le fils d'Achille a pû remplir*, ou bien celle de son pere, & l'on trouvera dans cette harangue d'Oreste à Pirrhus quantité de fautes qui éloignent fort un Auteur de la netteté qu'on attribuë a celui de l'Andromaque. Tant qu'il écrira même,

Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris,
Voulut en l'oubliant venger tous ses mépris.

On dira toujours qu'il exprime ses pensées à contre sens, parce qu'on voit bien qu'il a prétendu dire qu'il voulut *punir ses mépris*, & non pas les *venger*. Tant qu'il écrira encore,

Et croit que trop heureux d'apaiser sa rigueur.

On lui répondra qu'on *n'apaise* point une

rigueur, mais qu'on *l'adoucit*; & s'il replique que bien d'autres l'ont écrit avant lui, on lui dira qu'il doit mieux faire que les autres.

On lui dira encore qu'il se trompe dans les vers suivans, & même qu'il s'y méprend.

Mes vœux ont par trop loin pouſſé leur violence,
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.

Parce que les vœux, qui sont l'action même de celui qui les fait, n'ont point d'action & ne peuvent pousser leur violence, & d'ailleurs qu'en mettant *pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence*, il donne à entendre qu'ils s'y arrêtoient auparavant, ce qui n'étoit pourtant pas, puisqu'ils étoient si violens. Mais je ne prétens pas faire voir ici toutes les fautes que j'ai remarquées dans ce chef-d'œuvre du Théatre. Son Auteur qui a plus d'esprit que moi, les découvrira bien lui-même s'il les veut reconnoître, & il s'en servira ensuite comme il lui plaira. Il suffit que j'en ai compté jusqu'à près de trois cens, & que l'on voit bien que je n'ai pas eu dessein de les exagérer, puisque je n'ai pas seulement gardé l'ordre des Scénes; ni marqué les endroits où sont celles que je viens de dire. Je me suis contenté d'en rapporter confusément quelques-unes, à mesure qu'elles me sont revenuës dans la mémoire, pour prouver un peu ce que j'avois avancé. A cela

près, l'Auteur d'Andromaque n'en eſt pas moins en paſſe d'aller un jour plus loin que tous ceux qui l'ont précédé, & s'il avoit obſervé dans la conduite de ſon ſujet de certaines bien-ſéances qui n'y ſont pas : s'il n'avoit pas fait toutes les fautes qui y ſont contre le bon ſens : je l'aurois déja égalé ſans marchander à notre grand Corneille. Mais il faut avoüer que ſi Monſieur Corneille avoit eu à traiter un ſujet qui étoit de lui-même ſi heureux, il n'auroit pas fait venir Oreſte en Epire comme un ſimple Ambaſſadeur ; mais comme un Roi, qui eût ſoûtenu ſa dignité. Il auroit fait traiter Pylade en Roi à la Cour de Pyrrhus, comme Pollux eſt traité à la Cour de Creon, dans la Médée ; où s'il eût manqué à le traiter en Roi, il n'eût pas cherché à s'en excuſer, en diſant qu'il ne l'eſt que dans un Dictionnaire hiſtorique, & qu'il ne l'eſt pas dans Euripide, car Pylade eſt Roi dans Euripide-même. Il auroit introduit Oreſte le traitant d'égal, ſans nous vouloir faire accroire, qu'autrefois le plus grand Prince tutayoit le plus petit ; parce que cela n'a pû être entre gens qui portoient la qualité de Rois, & que quand cela auroit été, ce n'eſt pas les cérémonies des anciens qu'il faut retenir dans la Tragédie, mais leur génie & leurs ſentimens, dans leſquels M. Corneille a ſi bien entré, qu'il en a mérité une loüange immortelle ; & qu'au contraire ce

ſont ces cérémonies là, qu'il faut accommoder à notre temps pour ne pas tomber dans le ridicule. Monſieur Corneille, dis-je, auroit rendu Andromaque moins étourdie, & pour faire un bel endroit de ce qui eſt une faute de jugement, dans la réſolution qu'elle prend de ſe tuer, avant que le mariage ſoit conſommé il auroit tiré Aſtianax des mains de Pyrrhus, afin qu'elle ne fût pas en danger de perdre le fruit de ſa mort, & qu'on ne l'accuſât point d'être trop crédule. Il auroit conſervé le caractére violent & farouche de Pyrrhus, ſans qu'il ceſſât d'être honnête homme, parce qu'on peut être honnête homme dans toutes ſortes de tempéramens : & donnant moins d'horreur qu'il ne donne des foibleſſes de ce Prince qui ſont de pures lâchetés, il auroit empêché le Spectateur de déſirer qu'Hermione en fût vengée, au lieu de le craindre pour lui. Il auroit menagé autrement la paſſion d'Hermione ; il auroit mêlé un point d'honneur à ſon amour, afin que ce fût lui qui demandât vengeance plûtôt qu'une paſſion brutale ; & pour donner lieu à cette Princeſſe de reprocher à Oreſte la mort de Pyrrhus, avec quelque vrai-ſemblance, après l'avoir obligé à le tuer ; il auroit fait que Pyrrhus lui auroit témoigné du regret d'être infidéle, au lieu de lui inſulter : qu'Oreſte l'auroit priſe au mot pour ſe défaire de ſon rival, au lieu que c'eſt elle qui le preſſe

à

à toute heure de l'assassiner ; & pour prétexter la conspiration d'Oreste, il n'auroit pas manqué à se servir, utilement, de ce qui fut autrefois la cause de la mort de Pyrrhus, en joignant l'intérêt des Dieux à celui de sa jalousie. Enfin il auroit modéré l'emportement d'Hermione, ou du moins il l'auroit rendu sensible pour quelque temps au plaisir d'être vengée. Car il n'est pas possible qu'après avoir été outragée jusqu'au bout, qu'après n'avoir pû obtenir seulement que Pyrrhus dissimulât à ses yeux le mépris qu'il faisoit d'elle : qu'après *qu'il l'a congédiée, sans pitié, sans douleur du moins étudiée*, & qu'elle a perdu toute espérance de le voir revenir à elle, puisqu'il a épousé sa rivale ; il n'est, dis-je, pas possible qu'en cet état elle ne goûte un peu sa vengeance. Pour conclusion, Monsieur Corneille auroit tellement préparé toutes choses pour l'action où Pyrrhus se défait de sa garde, qu'elle eût été une marque d'intrépidité, au lieu qu'il n'y a personne qui ne la prenne pour une bévûë insupportable. Voilà ce que je croi que Monsieur Corneille auroit fait, & peut-être qu'il auroit encore fait mieux. Le temps amène toutes choses, & comme l'Auteur d'Andromaque est jeune aussi bien que moi, j'espére qu'un jour je n'admirerai pas moins la conduite de ses ouvrages, que j'admire aujourd'hui la noble impétuosité de son génie.

LES ACTEURS.

ERASTE, accordé avec Hortence.

HORTENCE, fille de Sylviane.

ALCIPE, cousin d'Eraste.

LA VICOMTESSE, jeune veuve.

LYSANDRE, amant d'Hortence.

SYLVIANE, veuve, mere d'Hortence.

LISE, femme de chambre d'Hortence.

LANGOUMOIS, valet de chambre d'Eraste.

CESAR, un des laquais de la Vicomtesse.

La Scéne est à Paris, dans la cour d'une grande maison à trois corps de logis, dont le premier est occupé par la mere d'Hortense, le second par la Vicomtesse, & le troisiéme par Eraste.

LA FOLLE QUERELLE OU LA CRITIQUE D'ANDROMAQUE.

COMEDIE

DE M. DE SUBLIGNY,

*Représentée par la Troupe du Roi.**

ACTE PREMIER,

SCENE PREMIERE.

LANGOUMOIS, LISE.

LISE.

JE te prie de ne me point suivre & de me laisser-là. Ma maîtresse m'a défendu d'avoir jamais aucun commerce avec toi ni avec ton maître.

* Imprimée à Paris en 1668.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

LANGOUMOIS.

Eh, parbleu, que ta maîtresse & mon maître rompent ensemble tant qu'il leur plaira ; mais nous, demeurons bons amis je te prie.

LISE.

Il avoit bien affaire de la fâcher comme il fit hier au soir, & il est bien étourdi. Il devoit du moins attendre qu'elle fût mariée avec lui, puisqu'il n'avoit plus qu'un jour à se contraindre.

LANGOUMOIS.

Hé quoi ? Pour lui avoir soutenu que *l'Andromaque* est une très-belle comédie, elle a eu sujet de se piquer contre lui ? Je suis fort trompé, si ce n'est un prétexte pour ne pas encore épouser mon maître demain. Elle a déja fait remettre deux fois la chose, pour des raisons bien impertinentes ; mais qu'elle n'en fasse pas tant, mon maître que tout cela rebutte, pourroit bien la planter-là, & épouser la Vicomtesse.

LISE.

La Vicomtesse ?

LANGOUMOIS.

Oui, la Vicomtesse.

LISE.

Il épouseroit la Vicomtesse qui a presque laissé perdre quarante mille livres de rente, depuis son veuvage, pour ne vouloir songer qu'à des avantures de Roman ? Qui quand

elle va chez ſes Avocats ou ſes Procureurs, ſouhaite qu'ils ne ſoient pas chez eux, de peur de parler d'affaires ; & qui croit avoir gagné un Empire, quand elle ne les a pas trouvés, ſans ſonger que c'eſt ſa ruine ? O que ton maître ſeroit bien loti !

LANGOUMOIS.

Hé là, là ! Tout doucement. Elle a encore aſſez de bien pour contenter un honnête homme.

LISE.

On la vint exécuter ces jours paſſés pour ſes dettes, & pendant qu'on détendoit ſa tapiſſerie, Madame étoit encore dans ſon lit, qui diſoit aux Sergens : *Faites tout doucement, & ne m'éveillez pas.* La plaiſante femme qu'il auroit là !

LANGOUMOIS.

Crois-tu qu'il ſoit plus heureux avec ta maîtreſſe dont il n'a eſſuyé juſqu'ici que des caprices ?

LISE.

Et pourquoi ſe les attire-t-il ?

LANGOUMOIS.

Mon Dieu ! Si tu voulois, tu dirois bien le nom de celui qu'on aime peut-être en ſecret, & qui eſt cauſe que mon maître eſt mal-traité.

LISE.

Oh ! point. Ma maîtreſſe n'aime perſonne.

LANGOUMOIS.

Si cela étoit, tu aurois intérêt de nous en

avertir ; car si mon maître n'épouse pas Hortence tu perdras les cent pistoles qu'il t'a promises.

LISE.

Je le sai bien, & je serois fort fâchée de les perdre ; mais assûre-toi que la querelle qu'on lui a faite, ne vient pas de ce qu'on aime ailleurs, ou Madame seroit bien fine de me l'avoir caché ; c'est que ton maître qui est l'homme du monde le plus contredisant, s'avise de faire le bel esprit chez nous, depuis qu'il se mêle d'aller à la comédie ; & que quand Madame en dit son avis, il prend le parti contraire à tort & à travers ; quoi qu'on sache bien que ce soit la chose dont il puisse le moins parler, & qu'il s'y connoisse moins qu'à de l'Hebreu. Mais quand il auroit raison, notre sexe veut qu'on ait pour lui de la complaisance.

LANGOUMOIS.

Ah ! La complaisance n'est pas le vice de mon maître.

LISE.

Tu vois, aussi, où il en est. Peut-être que de quinze jours, il ne se reverra à la veille de ses nôces.

LANGOUMOIS.

De quinze jours ! Ah ! J'en serois enragé, & j'envoirois mille fois *l'Andromaque* à tous les diables.

LISE.

Je voudrois que celui qui l'a faite, fût bien à son aise. J'en ai tellement la tête étourdie depuis hier, que je crois que je n'entendrai parler d'autre chose. Cuisinier, cocher, palfrenier, laquais, & jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veüille discourir. Je pense même que le chien & le chat s'en mêleront, si cela ne finit bien-tôt. Et le tout, à cause de la folie de ton maître.

LANGOUMOIS.

La folie! La folie! Ta maîtresse dira tout ce qu'il lui plaira; mais mon maître a de l'esprit.

LISE.

Il pouvoit dire qu'il trouvoit la piéce belle, sans lui faire ce sot compliment : *Vous ne savez ce que vous dites, Madame, vous ne savez ce que vous dites, l'Andromaque est la plus belle chose du monde.* Et sur-tout dans une grande compagnie qui n'étoit pas de cet avis; car tu sais ce que tous ces Messieurs en diront, à la réserve de ton maître.

LANGOUMOIS.

Il est vrai, dès que ta maîtresse se fut déclarée, tout le monde blâma jusqu'au dernier personnage. Je me souviens, mot pour mot, de tout ce qu'on en dit. On demanda quel métier *Pylade* faisoit à la Cour de *Pyrrhus*. On dit qu'*Oreste* étoit un plaisant Roi. *Pyrrhus*, un sot. *Andromaque*, une grande bête,

& *Hermione* une guenippe. Mais je voudrois bien avoir entendu prouver tout cela moi; car je crois que mon maître s'y connoît mieux que tous ces gens là.

LISE.

Pour moi, je ne m'y connois point; mais j'ai entendu parler pour & contre, & j'avouë que ce qu'on a dit contre, m'a plus touchée, que ce qu'on a dit pour.

LANGOUMOIS.

J'y remarquai bien aussi quelque chose qui ne me plût pas, quand je la vis joüer ces jours passés; mais ce n'étoit rien moins que ce qu'on dit hier.

LISE.

Adieu. Je pense que voici ma maîtresse, & je crois entendre le carrosse qui entre dans l'autre cour.

LANGOUMOIS.

Eh! Ma pauvre fille, encore un moment.

LISE.

Non, je serois grondée si elle savoit que je t'eusse parlé. Rentre chez toi, & moi chez moi.

LANGOUMOIS.

Attens, je m'en vais voir plûtôt si c'est elle. Oui c'est ta maîtresse, & je pense, même, que mon maître est dans le carrosse, car j'ai vû de nos laquais. Peut être Lise que leur paix est déja faite. Plût à Dieu!

LISE.

Bien, va-t'en.

I. ANGOUMOIS.

Souviens-toi, en tout cas, de conſerver les cent piſtoles.

LISE.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire. Adieu.

SCENE II.

HORTENCE, ERASTE, LISE.

HORTENCE.

Liſe.

LISE.

Plaît-il, Madame ?

HORTENCE.

Que fait ma mere ?

LISE.

Elle eſt dans ſa chambre avec Madame la Vicomteſſe.

HORTENCE *à part.*

O ciel ! Quelle compagnie ! & lequel éviterai-je de ce fâcheux ou d'elle ? *Haut.* Portez-lui ces emplettes, & dites-lui que je vais, pour un moment dans ma chambre. *Liſe ſort.*

ERASTE.

Quoi, Madame, vous ne voulez pas que nous entrions chez Madame votre mere ?

HORTENCE.

Nous nous remettrions peut-être à disputer si *Pyrrhus* est honnête homme ou non, & nous nous querellerions encore ; si bien qu'au lieu de trois jours de délai que je vous demande, pour me résoudre à épouser un obstiné comme vous, je vous demanderois, peut-être, le temps d'y songer toute ma vie.

ERASTE.

Ah ! Madame, vous êtes trop bonne, pour me punir, avec tant de rigueur, d'un crime si léger.

HORTENCE.

Vous appellez un crime léger de m'avoir forcée, jusqu'à cette heure, à avoir de la complaisance pour tous vos sentimens ? Au lieu que j'en devois attendre de vous ? Ah ! J'en suis lasse, & c'est bien la raison que j'éprouve, si, une fois en votre vie, vous serez capable de me céder quelque chose.

ERASTE.

Eprouvez-le, Madame ; mais en toute autre rencontre que celle-ci. Ces trois jours seroient trois siécles pour mon amour, & je ne crois pas qu'étant belle, raisonnable & spirituelle, comme vous êtes, vous vouluſſiez me faire mourir avec tant d'inhumanité,

trois jours durant.

HORTENCE.

Il fait bon vous quereller, Eraſte. Vous ne m'aviez pas encore cajollée ſur mon eſprit, avec tant de galanterie, & je ſuis fâchée de n'avoir pas pris un plus long terme que trois jours, afin de joüir plus long-temps de ces douceurs. Je vous cautionne, cependant, que vous ne mourrez pas de ce retardement.

ERASTE.

Ah! Madame, vous ne m'aimez pas; car ſi vous m'aimiez.... Ah! Voilà votre braſſelet qui vient de tomber; qu'il eſt jolli!

HORTENCE.

Rendez-le moi, je vous prie.

ERASTE.

Oh! Je le veux garder, comme un gage de votre amitié.

HORTENCE.

Et moi, je veux que vous me le rendiez.

ERASTE.

Moi, Madame! Je n'ai pas encore eu de vos faveurs, je le garderai chérement.

HORTENCE.

Eraſte, vous voulez que nous rompions enſemble pour jamais.

ERASTE.

Mais....

HORTENCE.

Je ne me ſoucie pas du braſſelet; mais voyons ſi vous aurez de la complaiſance.

ERASTE.

Il faut donc, Madame, que cette obéïssance me vaille quelque chose ; jurez-moi....

HORTENCE.

Quoi ?

ERASTE.

Que notre mariage sera pour la nuit prochaine, comme il a été résolu.

HORTENCE.

Oh !

ERASTE.

Point de brasselet, à moins que de me promettre cela.

HORTENCE.

Hé bien, nous verrons. Donnez.

ERASTE.

Jurez-le moi, devant.

HORTENCE.

Ah ! Je serois aussi bête qu'*Andromaque*, qui épouse *Pyrrhus* sur sa parole, avant que d'avoir vû son fils en sûreté.

ERASTE.

Eh, juste ciel ! Madame, cette piéce vous servira-t-elle toujours de régle & de matiére, à me persécuter ?

HORTENCE.

Je ne puis me régler sur aucune chose, que vous estimiez davantage. Mais sans tant d'amusemens, rendez-moi mon brasselet.

ERASTE.

Vous me promettez donc....

HORTENCE.

Hé, vîtement.

ERASTE.

Nous épouserons cette nuit ?

HORTENCE.

Donnez.

ERASTE *lui baise la main dont elle lui arrache le brasselet.*

J'aurai toujours ce baiser.

HORTENCE.

Vous êtes bien extravagant, Eraste, & bien hardi.

ERASTE.

Il est vrai, Madame, que puisque vous m'avez promis de ne point différer notre mariage, je devois attendre ces heureux momens ; mais je vous tiendrai bon compte de ce baiser-là.

HORTENCE.

Je ne vous ai rien promis.

ERASTE.

Quoi, Madame ?

HORTENCE.

J'ai dit que vous me rendissiez mon brasselet, & que je verrois ce que j'aurois à faire ; mais je ne trouve point à propos de vous rien promettre.

ERASTE.

Ah ! Parbleu, Madame, cela feroit fort vilain. Je trouverois à mon tour de quoi vous condamner par vos propres sentimens, si a-

près avoir tenu *Pyrrhus* pour un si mal honnête homme, à cause qu'il manquoit de parole, vous veniez à en manquer vous-même.

HORTENCE.

Qui n'a rien promis, ne sauroit manquer de parole. Mais quand j'en manquerois, il ne s'agit point ici d'affaires d'Etat, comme dans *l'Andromaque*; & d'ailleurs, vous me trouveriez bien une excuse, puisque vous en avez trouvé pour *Pyrrhus*.

ERASTE.

Sérieusement, Madame, tout le monde espére que ce sera pour la nuit prochaine, & Madame votre mere ne sera pas contente, si vous différez encore une chose, qui devroit être faite il y a quinze jours.

HORTENCE.

Sérieusement, Eraste, & tout résolument, il n'en sera rien. Ma mere est bonne, & voudra ce que je voudrai, pourvû que vous ne vous y opposiez pas, & soit caprice ou raison qui me fasse vous demander un délai de trois jours, je veux voir par-là si vous m'aimez.

ERASTE.

Ah! Madame, cela est insupportable. Doutez-vous que je ne vous aime infiniment? Mais je vois bien que c'est pour vous venger du peu de complaisance, dont vous m'accusez, que vous feignez de vouloir ce retardement.

HORTENCE.

Je ne feins point de le vouloir, je le veux en effet.

ERASTE.

Hé, comment ? Madame...

HORTENCE.

Oui.

ERASTE.

Eh ! Je vous conjure...

HORTENCE.

Point de nouvelles.

ERASTE.

Ho ! Vous m'épouserez pourtant, c'est trop vous moquer de moi. J'ai Madame votre mere & la raison de mon côté. L'heure de notre mariage a été résoluë, & puisque vous ne le voulez point d'amitié, vous le voudrez de force, songez-y bien.

HORTENCE.

Ah, ah ! Voilà le songez-y bien de *Pyrrhus*. Après qu'il a bien fait le doucereux auprès d'*Andromaque*, il la traite de la même façon. Je ne m'étonne plus, Monsieur, que vous défendiez si fort son caractére. C'est une politique d'excuser les défauts de nos semblables, & nous faisons pour nous-même en agissant de la sorte.

ERASTE.

Eh ! Madame, quand on est au déseſpoir, quand on a de l'amour...

HORTENCE.

Quand on a de l'amour, & qu'on est accoûtumé à vivre parmi les honnêtes gens, on est respectueux. Je suis ravie vraiement de vous avoir si bien connu. Hé bien bien, j'en profiterai. Vous vous servirez de tout votre pouvoir, & moi du mien. Adieu. Vous pouvez vous aller plaindre à ma mere; mais souvenez-vous, que j'épouserai plûtôt le dernier de tous les hommes, que vous; & que je vous tiens pour un aussi mal honnête homme, que le Héros que vous estimez tant.

ERASTE.

Ah cruelle! Fais, fais-moi mourir, acheve....

HORTENCE.

Acheve? D'où vient encore ce tutayement? Est-ce que le titre d'amant disgracié vous a mis fort au-dessus de moi, comme celui d'Ambassadeur, met *Oreste* au-dessus de *Pylade?*

ERASTE.

Tigresse!

HORTENCE.

Adieu, Pyrrhus, adieu..

SCENE III.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

ON te maltraite fort, cher cousin. Quoi ? La querelle d'hier au soir dure toujours ? Et on en est encore sur le chapitre d'*Andromaque ?*

ERASTE.

Tu vois.

ALCIPE.

De quoi est-ce aussi que tu t'es allé aviser de rompre en visiére à ta maîtresse pour cela ? Quel diable d'intérêt prens-tu tant à *l'Andromaque ?* Quand tu n'aurois point de fortune à espérer par ton mariage avec Hortence, ne sais-tu pas qu'il faut avoir de la complaisance parmi les femmes, & que le vrai moyen de se ruiner dans leur esprit, c'est de les contredire ? Quand tu aurois dit, que *l'Andromaque* n'est pas une des meilleures piéces du monde, il y en a bien d'autres que toi qui le disent, qui n'ont pas de maîtresses à ménager.

ERASTE.

Pourquoi veux-tu que je parle contre ma pensée ? Tous ceux avec qui j'étois sur le

Théatre, ont dit qu'elle étoit belle. Je n'examine rien davantage ; elle est belle, & le sera malgré tout le monde & malgré toi-même.

ALCIPE.

Tu vois comme cela a accommodé tes affaires. Voilà ton mariage différé, & peut-être rompu.

ERASTE.

Rompu ? Tu te moques, j'ai parole de la mere qu'on n'en signera pas moins ce soir notre contrat pour être mariés la même nuit, & pour preuve de cela, je vais envoyer tout présentement mon valet faire préparer un petit regal, pour le bal que je veux donner.

SCENE IV.

ERASTE, ALCIPE, LANGOUMOIS.

ERASTE.

Langoumois.

LANGOUMOIS.

Plaît-il, Monsieur ?

ERASTE.

Ecoutez. Allez-vous-en au petit Paris, dire qu'on me tienne prêt pour ce soir ce qu'ils savent bien & de la maniére que je le dis hier au maître.

LANGOUMOIS.

Tout eſt donc raccommodé, Monſieur, & votre paix eſt donc faite ?

ERASTE.

Faites ce que je vous dis, ſans vous informer d'autre choſe.

LANGOUMOIS.

Bon, bon, bon ! Monſieur, j'y vais tout à l'heure.

SCENE V.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

JE doute fort qu'Hortence ſoit de l'avis de ſa mere.

ERASTE.

Oh ! Tu peux t'en aſſurer, la petite friponne qu'elle eſt, en a autant d'envie que moi, & ce n'eſt que pour me faire impatienter qu'elle fait tout ce qu'elle fait. Elle a même du plaiſir à éprouver ainſi la violence de mon amour.

ALCIPE.

Tu te flattes. Elle t'a fait un compliment en te quittant qui paſſoit la raillerie, & la belle prononçoit cela avec vigueur.

ERASTE.

C'est qu'elle est un peu piquée de ce que j'ai dit qu'elle m'épouseroit malgré elle, & que je ferai agir sa mere ; mais un moment effacera tout cela.

ALCIPE.

Tu lui as donc fait le compliment que *Pyrrhus* fait à *Andromaque* ?

ERASTE.

Par ma foi, mon cher, je ne lui ai point parlé tout à fait comme *Pyrrhus* ; mais quand je l'aurois fait, je juge par moi-même, que Pyrrhus a raison.

ALCIPE.

Il a si fort raison, que ceux qui loüent le reste de la piéce, ont tous condamné sa brutalité, & je m'imagine voir un de nos braves du marais, dans une maison d'honneur, où il menace de jetter les meubles par les fenêtres, si on ne le satisfait promptement. Mais elle t'a encore donné une attaque touchant *Oreste* qui tutoye *Pylade* ?

ERASTE.

Oui. Je suis bien aise que tu l'ayes entendu. Dit-on jamais rien de plus ridicule ?

ALCIPE.

C'est avec justice qu'elle condamne encore cet endroit, le voudrois-tu soutenir, toi ?

ERASTE.

Si je le voudrois soutenir ? Quoi tu trouves mauvais que deux amis se tutoyent ? Ah !

Je te trouve plaisant aussi bien qu'elle, & cela vaut de l'argent.

ALCIPE.

Je te dis....

ERASTE.

Tu me dis la plus haute impertinence du monde ; cher cousin, tai-toi, tu feras mieux de ne dire mot.

ALCIPE.

Tu parles....

ERASTE.

Pauvre Auteur *d'Andromaque* tu as fait une lourde faute, de faire tutoyer deux amis.

ALCIPE.

Mais....

ERASTE.

Ah ! Puisque tu condamnes cette façon d'agir, je t'appellerai désormais Monsieur.

ALCIPE.

Tu es un étourdi. Je n'aurois rien à dire, si *Oreste* & *Pylade* se tutoyoient tous deux ; mais de voir seulement *Oreste* tutoyer *Pylade*....

ERASTE.

Et à qui tient-il que *Pylade* ne le tutoye aussi ; s'il veut l'appeller Seigneur, *Oreste* n'en peut mais.

ALCIPE.

Le fou ! A qui tient-il ? Il tient à l'Auteur, qui a dû savoir que *Pylade* étant Roi aussi bien *qu'Oreste*....

ERASTE.

Pylade Roi ? Ah ! Je te le nie.

ALCIPE.

Vraiment ! Il étoit Roi de la *Phocide*, je te marque son Royaume ; & son pere, à qui il avoit succedé, s'appelloit *Strophius* ; si tu ne le sais pas, c'est que tu n'as pas lû l'histoire.

ERASTE.

L'histoire ? Ah ! Il est là bon l'histoire ! c'est bien des gens comme moi, va, qui se soucient de l'histoire. C'est assez que j'ai lû *Clélie* avec la Vicomtesse, & que je sai *l'Andromaque* sur le bout du doigt.

ALCIPE.

Voilà de nos Messieurs, qui veulent qu'une chose ne soit pas parce qu'ils n'en ont pas la connoissance. Oui *Pylade* étoit fils du Roi de la *Phocide*, qui étoit beau-frere *d'Agamemnon* pere *d'Oreste*, de sorte *qu'Oreste* & *Pylade* étoient même cousins germains.

ERASTE.

Et que m'importe ?

ALCIPE.

Que t'importe ? C'est une impertinence extrême d'introduire deux personnes tellement égales, & de faire que l'un parle à l'autre comme s'il étoit son écuyer, ou son valet de chambre, & que cet autre le souffre.

ERASTE.

Bon, bon, bon ! Voilà une belle critique !

ALCIPE.

Je trouve la chose encore plus ridicule en ce qu'on fait faire cela à *Oreste*, lorsqu'il est devenu ce que nous appellons d'Evêque Meunier. Est-ce à cause que du plus grand Roi de *Grece* qu'il étoit, il n'est plus qu'un simple *Ambassadeur* de petits *Principiums*, qu'on veut qu'il tranche tant du grand avec *Pylade ?*

ERASTE.

Il est bien Ambassadeur extraordinaire pour toi.

ALCIPE.

Ah ! Je te l'avouë, il n'est rien de plus extraordinaire qu'un Roi Ambassadeur.

ERASTE.

Tu es fou, mon cher, tu es fou.

ALCIPE.

Je suis fou, parce que tu ne sais que répondre. Mais je vois, ce me semble, la Vicomtesse qui fait son compliment de sortie à la mere d'Hortence, pour repasser chez elle. Je gage, quelque entêtement qu'elle ait pour *l'Andromaque*, qu'elle dira que j'ai raison.

ERASTE.

C'est justement le secret de bien faire ta cour auprès d'elle, que de condamner *l'Andromaque*, oui, oui, va, tu y seras bien reçu.

ALCIPE.

Peut-être. Mais la voici, la bonne figure avec sa langueur affectée.

ERASTE.

Cette langueur n'est pas déplaisante, & si je n'avois mes raisons pour épouser Hortence, je m'accommoderois mieux de son esprit, que de celui de mon écervelée.

ALCIPE.

Oh! Toi, tu n'as garde de dire autrement.

SCENE VI.

ALCIPE, ERASTE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE *faisant des révérences à la porte de Silviane.*

HE! Madame, vous faites des cérémonies, comme si nous ne logions pas tous dans une même maison.

ERASTE *tandis que la Vicomtesse fait ses révérences.*

Tu la conduiras chez elle, car tandis que la mere d'Hortence est seule je la vais presser.... *il parle bas à Alcipe.*

LA VICOMTESSE *se retournant encore vers la porte.*

Hé, Madame, je suis votre très-humble servante.

ALCIPE.

Tu as raison, ne souffres pas qu'on différe: ce

ce qui s'eſt caché un mois pourroit être découvert en trois jours.

LA VICOMTESSE.

De quoi s'entretiennent les deux couſins ?

ALCIPE.

Nous en ſommes ſur la Tragédie *d'Andromaque*, Madame, & je lui reproche....

LA VICOMTESSE.

Ah ! Vraiement je ne ſuis point pour Hortence. Elle eut hier le plus grand tort du monde. *A Eraſte.* Silviane m'a pourtant dit que cela ne reculeroit pas long-temps votre bonheur.

ALCIPE *à Eraſte.*

Tu t'es un peu preſſé d'envoyer au petit Paris.

ERASTE.

Quoi, je ſuis remis encore ?

LA VICOMTESSE.

Je ſais bien au moins que ce ne ſera pas pour la nuit prochaine.

ERASTE.

Ah ! Je vais faire ſouvenir Silviane de me tenir la parole qu'elle m'en a donnée. Cependant, Madame, je vous laiſſe entre les mains un ennemi juré *d'Andromaque*, qui veut que ce ſoit une piéce où il n'y ait pas de ſens commun. Je vous prie de le mettre à la raiſon, Madame.

SCENE VII.

ALCIPE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Est-il possible, Alcipe, que vous puissiez dire cela ?

ALCIPE.

Ah ! Madame....

LA VICOMTESSE.

Je ne vous crois pas si peu raisonnable. Vous voulez bien que je sache s'il y a chez moi quelqu'un de mes gens ?

ALCIPE.

Hé, Madame ! Je le vais savoir.

LA VICOMTESSE *le retenant.*

O Dieu ! Monsieur, n'en prenez pas la peine. Virgine ! Plotine !

ALCIPE.

Mon Dieu ! Madame, que ces noms là sont beaux.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Je suis fort pour ces sortes de noms-là. Tous mes laquais s'appellent Césars & Alexandres, & il n'y a pas jusqu'à mon cocher que j'appelle Phaëton.

ALCIPE.

C'est avec raison, Madame, il conduit aussi le char d'un soleil quand il mène votre carrosse.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Cette comparaiſon eſt un peu forte pour moi. Laquais ! Hola ! Quelqu'un.

ALCIPE *allant & revenant.*

Hola ! Laquais de Madame la Vicomteſſe ! Il n'y a perſonne ſans doute.

LA VICOMTESSE.

Je ſuis malheureuſe, je ne puis faire un pas hors de chez moi, que tout mon monde ne ſe diſperſe auſſi-tôt de côté & d'autre.

ALCIPE.

Puiſqu'ils vous ont vû entrer chez la mere d'Hortence, ils ne doivent pas être loin.

LA VICOMTESSE.

C'eſt que le bon deſtin *d'Andromaque* veut que je demeure un moment avec vous, pour la défendre de vos ſentimens.

ALCIPE.

Ah ! Madame, j'aurois bien pris la liberté d'aller m'en juſtifier juſque chez vous.

LA VICOMTESSE.

Qu'y a-t'il donc dans cette pauvre *Andromaque*, qui la rende une ſi méchante piéce ?

ALCIPE.

Je ne dis pas, Madame, que ce ſoit une très-méchante piéce. Non, au contraire cela ne va pas tant mal pour un commencement, & l'Auteur a aſſez bien imité les ſavans en quelques endroits. Mais de vouloir qu'il ſoit vrai qu'il ait ſurpaſſé tous ceux qui ont jamais écrit ; hé ! Madame, le bon ſens peut-il ſouf-

frir qu'on se trompe de la sorte ? C'est gâter un homme à force d'encens, & sans cela peut-être que nous aurions vû quelque jour une bonne piéce de lui.

LA VICOMTESSE.

Ôtez ce nous aurions vû, Alcipe ; car on l'a vû, ou on ne le verra jamais, & tout est admirable dans *l'Andromaque*.

ALCIPE *souriant*.

Il y a je ne sais quoi, Madame, qui à mon gré ne seroit guére un exemple à suivre.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Juste Dieu ! Que dites-vous là ? C'est peut-être la Tragédie où toutes choses sont de meilleur exemple, & j'y songeois encore hier en rendant visite à une petite Provinciale fort au-dessous de ma qualité, qui eut l'insolence de m'attendre dans sa chambre & sur son siége, au lieu de venir au-devant de moi. Hélas ! dis-je, cela est bien éloigné de l'honnêteté de *Pyrrhus*, qui loin de souffrir qu'on améne *Oreste* à son audience, le va chercher où il est, pour savoir le sujet de son Ambassade.

ALCIPE *riant*.

Avec tout le respect que je vous dois, Madame, je croyois que les Rois dûssent être un peu plus jaloux de leur rang. Cette grandeur qui est attachée à leurs personnes, fait que ce qui s'appelleroit honnêteté en d'autres, est une grande faute en leur conduite,

& je n'ai point encore vû de gens qui n'aient ri à cette piéce, lorſque *Pyrrhus* y vient dire à *Oreſte, je vous cherchois par tout, Seigneur.* Au lieu de le mander dans ſon cabinet.

LA VICOMTESSE.

Hé! mon Dieu, tous les Rois ne ſont pas ſi façonniers qu'on diroit bien.

ALCIPE.

Ah! Madame, la Majeſté ne doit pas courir ainſi de chambre en chambre, dans les occaſions de cérémonies.

LA VICOMTESSE.

Voulez-vous encore rien de meilleur exemple que cette *Andromaque*, qui pleure ſon époux, après plus d'un an, comme le premier jour?

ALCIPE *riant.*

D'accord, Madame, cela eſt tout-à-fait rare. Mais on l'accuſe de peu de jugement cette *Andromaque*, d'avoir découvert à ſon cruel ennemi, qu'elle avoit ſauvé ſon fils. Elle devoit bien le faire élever dans un lieu qui ne fût pas venu à la connoiſſance de *Pyrrhus*; car qui avoit eu le temps & l'adreſſe de ſuppoſer un autre enfant à *Uliſſe* le plus fin de tous les hommes, en pouvoit avoir eu auſſi pour faire ce que je dis.

LA VICOMTESSE.

Oh! c'eſt ce que j'y trouve de plus beau que cette confiance. C'eſt une marque qu'elle étoit très-bonne.

SCENE VIII.

CIPE, LA VICOMTESSE, CESAR.

LA VICOMTESSE *à César.*

Esar! Hé bien, Monsieur le coquin, où étoient donc tous mes gens quand j'ai u rentrer chez moi ?

CESAR.

Peut-être que je dormois, Madame.

LA VICOMTESSE.

Je vous apprendrai petit sot....

CESAR.

Hé, Madame, vous avez une femme de chambre qui s'amuse il y a une heure, à faire *l'Harmione* contre votre cocher dont elle est coiffée ; au lieu de cela que n'écoutoit-elle à la porte ?

ALCIPE *riant.*

Ce César a la mine d'être un bon petit fripon.

LA VICOMTESSE.

Tout parle *d'Andromaque.* Mais vous plaît-il d'entrer, Alcipe ? Venez, venez, nous continuerons notre conversation au logis.

ALCIPE.

C'est trop d'honneur, Madame, que vous me faites.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

JE ne vois perſonne. Favoriſe ô ciel! le deſſein que j'ai de voir ma chere Hortence. Mais quelqu'un deſcend. N'importe, ſervons nous du prétexte que nous avons réſolu de prendre, en cas que nous ſoyons découverts.

SCENE II.

LYSANDRE, LISE.

LISE.

QUe demandez-vous, Monſieur ? Que cherchez vous ?

LYSANDRE.

Je voudrois dire un mot à Sylviane ; ma chere fille, fais que je lui parle. A-t-on dîné ?

LISE.

Oui ; mais que lui voulez-vous dire ? Elle eſt empêchée.

LYSANDRE.

Je venois pour affaire. Hortence y est-elle ; & ne pourrois-je lui confier ce que c'est au défaut de Madame sa mere ?

LISE.

Vraiment ! Monsieur, ma maîtresse a bien aujourd'hui à songer à autre chose ; elle est à la veille de ses nôces.

LYSANDRE *à part.*

O Dieu ! L'avis n'est point faux. *A Lise.* Je ne lui dirois qu'un mot.

LISE.

Je m'en vais plûtôt avertir Madame sa mere, prenez la peine d'entrer dans la salle.

SCENE III.

LYSANDRE, HORTENCE, LISE.

HORTENCE *sortant brusquement.*

NOn, non, Lise, ne vas point avertir ma mere, & tiens-toi plûtôt ici pour me rendre un service, pendant que je dirai un mot à Monsieur.

LISE *à part.*

Hon ! Hon ! Nous y voici.

HORTENCE *à Lise.*

Eraste est dans le jardin qui se promène avec elle, fais le guet, & avertis-nous quand ils

feront prêts d'en sortir. *A Lysandre.* Vous voyez la fille la plus fidéle qui soit en France, Monsieur. *A Lise.* Il faut que tu nous aides, Lise. *Ici Hortence parle à l'oreille à Lysandre.*

LISE *à part.*

Justement, parce qu'on ne peut plus se cacher de moi.

HORTENCE *à Lysandre à part.*

C'est une nécessité de nous en servir; mais elle est bonne, j'en ferai ce que je voudrai.

LYSANDRE *à Lise.*

Il y a cinquante pistoles pour toi, si nous venons à bout de notre dessein, & que tu ne parles pas.

Ils se parlent bas encore.

LISE.

Helas! Monsieur, je suis toute au service de Madame. *A part.* Voyez-vous pourtant la rusée?

LYSANDRE *après qu'Hortence lui a parlé bas.*

Ah! Vous avez de l'esprit, & je crois que cela fait désespérer mon rival.

HORTENCE.

Je le fais enrager. *A Lise.* Ma pauvre Lise, fais bien le guet.

LISE.

Eh! Ne craignez rien, ils sont en profonde conférence, & ne songent guéres à ce que vous faites.

Elle s'écarte un peu.

LYSANDRE.

Cependant, Madame, la présence de ce rival m'a empêché, ce matin, au Palais, de vous entretenir plus à loisir.

HORTENCE.

Ce n'est pas ma faute J'avois pris des mesures pour y pouvoir aller seule ; mais j'ai été toute étonnée que je l'ai vu à la même boutique où j'étois.

LYSANDRE.

Ah, Dieu ! J'avois reçu, hier au soir, une sensible joie, en apprenant, par votre cocher, que vous aviez encore rompu le coup de mon malheur, & j'avois mis *l'Andromaque* au-dessus de toutes les piéces de Théatre, à cause qu'elle avoit produit ce bon effet.

LISE *à part.*

C'est donc le cocher.

LYSANDRE.

Mais votre cruelle mere veut que, la nuit qui vient, vous n'en épousiez pas moins mon rival.

HORTENCE.

J'ai gagné temps jusqu'à demain ; mais....

LYSANDRE.

Demain ou cette nuit, Madame, c'est tout un pour moi ; & s'il n'y a point d'autre remède, il faut que vous consentiez que je vous enleve cette même nuit.

HORTENCE.

Mais vous disiez que quand votre pere auroit vuidé l'affaire qu'il a contre nous, qui est prête à s'accommoder, vous le feriez résoudre à me demander, pour vous, à ma mere. Vous ne vouliez que deux jours pour cela, & pour rompre mon mariage avec Eraste.

LYSANDRE.

Non, Madame; mais mon pere est tellement obstiné à ne rien relâcher de ses demandes, que l'affaire n'a pû être terminée, & comme je le connois, je n'ose lui parler de vous auparavant, de peur de tout gâter. J'avois même prié un de mes amis, qui m'avoit promis de me servir utilement, de pressentir votre mere sur ce dessein; mais je n'en ai point eu de nouvelles, & cependant je vous pers.

HORTENCE.

J'aurai bien peu d'adresse, si je ne differe encore quelques jours.

LYSANDRE.

Non, non, Madame, on pourroit vous contraindre à plus que vous ne voudriez. Choisissons le plus court, prêtez la main à votre enlevement. Vous me l'avez promis à l'extrémité, & nous y sommes. Ce coup rompra celui que j'appréhende, il fera que mon pere accordera tout ce qu'on voudra pour étouffer l'affaire, & pressera lui-même notre mariage. Nous sommes deux partis égaux,

Eraste n'est qu'un inconnu qui trompe votre mere, & qui n'a peut-être pas tout le bien qu'il dit ; & je suis sûr qu'avec le temps elle m'aimera mieux que lui pour son gendre. Enfin, Madame, je ne vous demande rien, que vous ne m'ayez promis.

HORTENCE.

Il est vrai ; mais n'y a-t'il pas d'autres moyens ?

LYSANDRE.

Non, Madame ; mais, de grace, resolvez promptement, ce lieu est mal propre à contester.

HORTENCE.

Je suis bien embarrassée !

LYSANDRE *montrant Lise.*

Il faut que cette fille nous facilite cette entrepriſe.

HORTENCE.

Lise...

LISE.

Eh ! Dépêchez sans barguigner.

HORTENCE.

He bien, elle vous tiendra la petite porte du jardin ouverte, & je m'y rendrai à minuit ; mais aussi promettez-moi....

LYSANDRE.

Je vous enleverai sans vous enlever ; ce ne sera que pour vous conduire chez votre parente, où nous nous sommes déja vûs.

HORTENCE.

Liſe, garde-toi bien de nous trahir. Tu vois quelle confiance j'ai en toi, & où j'en ſerois ſi Eraſte ſavoit notre deſſein. *En l'embraſſant.* Je te ferai tant de bien, tant de bien, après ce temps-ci, que.... tu verras. Mais je crois qu'Eraſte & ma mere ſont rentrez dans la ſalle. Va voir, Liſe, je t'en prie.

LISE *y allant.*

Hé, allez; ne vous mettez pas en peine, je vous avertirai.

HORTENCE *à Liſandre.*

Adieu, retirez-vous. Comme notre Vicomteſſe ne manque pas, depuis peu, à s'aller promener toutes les nuits dans le jardin pour y entretenir ſes viſions Romaneſques, & pour voir ſi quelque adorateur ne ſortira point de derriere une paliſſade, pour mourir à ſes pieds; il me ſera bien aiſé de m'y rendre ſans qu'on ſoupçonne que ce ſoit moi.

LISE.

Ah! Madame, Eraſte vous a vûs à travers des vitres de la ſalle, & je me trompe fort s'il n'accourt ici.

HORTENCE *à Lyſandre.*

Sortez vîte. *Il ſort.*

SCENE IV.

ERASTE, SYLVIANE, HORTENCE.

ERASTE.

VOus rougissez en me voyant, Madame ? Je suis fâché d'avoir interrompu votre entretien avec ce galant homme. *A Sylviane.* Madame, il ne faut plus demander pourquoi votre fille cherche tous les jours des remises. Sans doute qu'elle a des inclinations secrettes, & qu'elle espere que vous choisirez, à la fin, un autre gendre que moi.

SYLVIANE.

Est-il vrai, ma fille ? Parliez-vous à quelqu'un ?

HORTENCE.

Oui, Madame.

ERASTE.

Oui ! Ah, juste ciel ! Quelle effronterie.

HORTENCE.

L'extravagant !

SYLVIANE.

Et qui est celui, ma fille, à qui vous parliez ?

HORTENCE.

C'est Lysandre, ma mere, qui est venu savoir si vous étiez au logis, parce qu'un

homme doit venir vous parler des affaires de son pere ; & comme je l'ai aperçu de la salle, je suis descendue dans la cour, pour lui dire que vous étiez à la maison, & que cet homme pouvoit venir quand il lui plairoit.

ERASTE.

Bonne excuse ! Ma foi, bonne excuse ! La menterie est bien trouvée.

SYLVIANE.

Ecoutez, Eraste....

ERASTE.

Eh ! Madame, il faudroit que Lysandre fût bien plein de loisir, pour venir lui-même faire un semblable message. Un laquais suffisoit pour cela, aussi bien que pour en faire la réponse.

HORTENCE.

Vous vous moquez, Monsieur, un simple résident suffisoit bien pour faire l'Ambassade *d'Oreste* ; & cependant il n'a pas laissé de venir lui-même demander un chetif petit enfant à *Pyrrhus*. Pourquoi condamnez-vous en Lysandre, ce que vous approuvez en lui ?

ERASTE *à Sylviane.*

Vous voyez, morbleu, comme l'on me traite ?

SYLVIANE.

Rentrez, petite sotte, & ne parlez point davantage. *Hortence rentre & le menace du doigt en passant devant lui.*

SCENE V.

ERASTE, SYLVIANE.

ERASTE.

ENfin, Madame, la source de mon malheur m'est connuë. Je condamnois, tous les jours, les soupçons que j'avois, qu'elle n'en aimât un autre ; mais la présence de Lysandre m'a éclairci de toutes choses.

SYLVIANE.

Il ne faut pas que Lysandre vous donne de l'ombrage. J'ai en effet des affaires d'importance avec son pere, qui sont en termes d'accommodement, & il se peut qu'il soit venu ici pour ce que ma fille vous en a dit.

ERASTE.

Ah ! Madame, mon malheur est certain. Je me suis flatté jusqu'ici de l'espérance qu'elle pouvoit changer, & je prenois pour des effets de jeunesse l'affectation qu'elle a à me maltraiter. Mais depuis qu'à travers de ces vitres, je les ai vûs se parler avec toute l'action des amans, je ne doute plus que ce Lysandre n'ait son cœur, Madame, non je n'en doute plus.

SYLVIANE.

Point du tout, vous dis-je.

ERASTE.

Madame, j'ai de bons yeux, j'ai de la raison, & vous ne m'ôterez point cela de la tête.

SYLVIANE.

Comment ne fâcheriez-vous point une jeune fille, avec vos obſtinations, puiſque je m'en fâcherois moi-même, ſi je n'étois plus raiſonnable que vous ? Si je vous fais épouſer ma fille, demain ſans remiſe, comme je vous l'ai promis, qu'aurez-vous à dire ?

ERASTE.

Il faudroit, Madame, que ce fût dès cette nuit, comme il avoit été réſolu.

SYLVIANE.

Il n'y a pas de temps juſqu'à demain, & cela ne doit point vous chagriner.

SCENE VI.

SYLVIANE, ERASTE, LISE.

LISE.

Madame.

SYLVIANE.

Qu'y a-t'il ?

LISE.

Un honnête homme eſt dans la ſalle qui demande à vous parler.

SYLVIANE *à Lise.*

Je vais tout à l'heure à lui. *A Eraste.* Je vous quitte un moment. C'est sans doute l'homme du pere de Lysandre, dont ma fille nous vient de parler, & cela vous doit mettre hors de jalousie. Adieu, soyez en repos, je lui ferai bien perdre tous ses petits caprices, & je vous la promets, demain, fort complaisante, pourvû qu'il ne se parle plus *d'Andromaque.*

SCENE VII.

ERASTE *seul.*

EH, demain, demain! C'est encore bien du temps, pour un homme qui a sujet de craindre à toute heure, un revers de fortune. Mais il faut que je renvoie au petit Paris; car j'ai envoyé dire à mon valet de ne rien faire sans revenir prendre mon ordre. Eh! *Andromaque*! Maudite *Andromaque*! Mais j'admire ma jeune étourdie, d'y trouver à tous momens de quoi me railler? Si une autre qu'elle se mêloit de me faire de ces applications.... Mais voici mon valet

SCENE VIII.

ERASTE, LANGOUMOIS.

ERASTE.

Langoumois.

LANGOUMOIS.

Monsieur, je venois à vous.

ERASTE.

Il faut que tu retournes au petit Paris, dire que ce sera pour demain assurément.

LANGOUMOIS *riant.*

Monsieur j'ai fait comme *Oreste*, qui ne laissa pas de tuer *Pyrrhus*, quoique *Cléone* lui eût été dire qu'il n'en fît rien sans revoir *Hermione.*

ERASTE *le battant.*

Comment, coquin ? Vous vous mêlez donc aussi de me parler de *l'Andromaque* ?

LANGOUMOIS.

Hé ! Monsieur. Je voulois vous dire que quoi qu'on m'eût averti de ne rien faire sans nouvel ordre, je n'ai pas laissé de commander votre régal pour demain.

ERASTE.

Et l'as-tu deviné, traître ?

LANGOUMOIS.

Non, Monsieur. Il y a cette différence entre

Oreste & moi, que s'il a deviné, lui, que celle-là n'en vouloit pas moins tuer l'autre; moi, j'ai sû votre volonté d'un des laquais de Sylviane, qui m'a rencontré au cabaret.

SCENE IX.

ERASTE, LA VICOMTESSE, LANGOUMOIS.

LA VICOMTESSE *sortant de chez elle.*

JE suis bien aise de vous voir, Eraste.

ERASTE.

Je vous en suis obligé, Madame.

LANGOUMOIS *à Eraste.*

Monsieur, j'ai autre chose à vous dire.

LA VICOMTESSE.

O que votre cousin est un étrange homme! On vous accuse d'être obstiné; mais j'aimerois mieux avoir affaire à cinquante Erastes, qu'à un seul Alcipe.

LANGOUMOIS *à Eraste.*

Monsieur, cela est d'importance.

ERASTE.

Attens un moment. *A la Vicomtesse.* Il a bien frondé *l'Andromaque*, n'est-il pas vrai, Madame?

LA VICOMTESSE.

Je l'ai prié de dîner avec moi, pour en parler plus long-temps, il a condamné les endroits que j'aime le mieux.

ERASTE.

Hai, hai! C'eſt un fou, Madame, je le lui ai tantôt dit à ſon nez.

LA VICOMTESSE.

Oh! Il eſt tout à fait ridicule.

LANGOUMOIS *à Eraſte.*

Monſieur, ce que j'ai à vous dire eſt plus néceſſaire que ce que vous dites.

ERASTE.

Tu veux parler, traître? & moi je ne veux pas écouter. *A la Vicomteſſe.* Il veut avoir plus d'eſprit que vingt perſonnes de la premiere qualité, qui l'ont trouvée incomparable.

LA VICOMTESSE.

Il m'a donné un joli détour, quand je lui ai parlé de cela. Il veut que ces Meſſieurs n'en ayent pas moins reconnu les défauts, & que ce ſoit ſeulement pour donner courage à un jeune Auteur, qui a du génie, qu'ils loüent ſi hautement ſa piéce.

ERASTE.

En dépit de lui, pourtant, c'eſt la plus belle piéce qui ſoit ſur la terre.

LA VICOMTESSE.

J'aime tant la bonne foi de cette pauvre *veuve*, quand elle fait ſon teſtament, & qu'elle confie *Aſtianax* à ſa Suivante, avant que de ſe tuer.

ERASTE.

Hé bien, Madame, il y a eu des impertinens qui ont blâmé cela.

LA VICOMTESSE.

Je le sais. Il y eut une petite créature qui trouva, hier, l'endroit délicat. Si j'avois, dit-elle, été à la place *d'Andromaque*, j'aurois voulu coucher deux ou trois nuits avec *Pyrrhus*, afin qu'il permît à *Céphise* de disposer de mon fils après ma mort : L'impertinente !

ERASTE.

Bon ! Madame. Si elle eût fait cela, l'envie de se tuer ne lui seroit peut-être pas demeurée, & cela auroit gâté sa vertu.

LA VICOMTESSE.

Vous avez raison, & en dépit de cette spirituelle, c'est un chef-d'œuvre surprenant que cette Tragédie.

ERASTE.

Surprenant ? autant qu'il puisse l'être. Vous y voyez une *Hermione* qui court un *Pyrrhus*, & tous deux avoir une telle sympathie l'un avec l'autre, que quand celle-là a fait une Scéne avec sa *Cléone*, celui-ci la double aussitôt avec *Phenix son Précepteur*. Elle & lui n'ont qu'une même pensée. Ils s'expriment avec les mêmes mots, & cependant ce *Pyrrhus* n'en aime pas plus cette *Hermione*. Est-il rien de si admirable & de si surprenant ? Après, Madame, j'ai oui dire qu'*Astianax* fut précipité du haut d'une tour par *Ulisse* ;

mais dans cette Comédie sa mere le sauve fort subtilement, & trompe cet *Ulisse*, qui étoit le plus fin diable qui fût en France.

LA VICOMTESSE.

Vous voulez dire en Gréce?

ERASTE.

En Gréce, en France, qu'importe; mais est-il rien de si surprenant?

LANGOUMOIS *à Eraste.*

Je vous apprendrai quelque chose de plus surprenant. Ecoutez-moi.

ERASTE.

Pendard...

LA VICOMTESSE.

Cela n'est pas encore au goût d'Alcipe. Il dit que c'est une faute, d'avoir changé un évenement aussi connu que la mort *d'Astianax*; que ce sont de ces histoires qu'on fait mieux que celles de notre temps même, & qu'on ne doit point déguiser. Mais il ne sait pas que c'est ce qui fait la beauté de nos Romans.

ERASTE.

Peut-on ne pas trouver cela beau? Le benest! L'insensé! Le misérable!

LA VICOMTESSE.

Ou bien, dit-il, quand on veut déguiser l'histoire, il faut que cela serve à quelque chose de grand & d'ingénieux, comme quand *Ronsard* sauve cet *Enfant*, pour en tirer l'origine de plusieurs grands Rois. Mais dans

l'Andromaque, on le sauve sans dire pour quoi, ni ce qu'il devient.

ERASTE.

Quoi, il parle de Ronsard ? De ce vieux Ronsard ? Le fou, le fou ! Y en a-t'il de pareils aux petites maisons ? Je vous suis obligé, Madame, de m'en avoir tantôt débarrassé ; il me parloit sans cesse *d'Oreste*, & sans vous, il s'alloit encore jetter sur la friperie de *Pyrrhus*.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Pour *Pyrrhus*, Alcipe dit qu'il n'avoit pas lû les Romans.

ERASTE.

Il ne les avoit pas lûs ! Et que fait-il ? Qui est-ce qui le lui a dit ? Je lui soûtiens, moi, que *Pyrrhus* avoit lû la *Clélie*.

LA VICOMTESSE *riant*.

Ah ! Pour la *Clélie*, il ne se peut ; mais du moins il avoit lû les Romans de son temps ; car *l'amour* est l'ame de toutes ses actions, aussi bien que de la piéce, en dépit de ceux qui tiennent cela indigne des grands caractéres. Enfin on a raison de renvoyer *Corneille* à l'école. Il n'a jamais rien fait d'approchant.

ERASTE.

Corneille ? On m'a fait voir ce matin chez un Libraire, que Corneille lui a volé une Scéne presque entiére, & vingt autres endroits, par-ci, par-là, pour mettre dans une de ses piéces.

LA

LA VICOMTESSE.

Comment ? *Corneille* a-t-il fait quelque piéce, depuis *l'Andromaque ?*

ERASTE.

Parbleu ! Madame, c'eſt la Scéne où *Hermione* veut qu'*Oreſte* aille tuer *Pyrrhus*. Je l'ai conférée avec celle de *Corneille*. Il y a une *Emilie* qui dit toute la même choſe à un certain *Cinna*.

LA VICOMTESSE.

Vous me raillez, Eraſte.

ERASTE.

Non, Madame ; je vous le ferai voir quand il vous plaira, & tous les autres endroits que je vous dis.

LA VICOMTESSE.

Vous voulez me dire que *l'Auteur de l'Andromaque* a pris cette Scéne dans le *Cinna*, qui eſt fait il y a trente ans ?

ERASTE.

Tout de bon ? *bas.* Se ſeroit-on moqué de moi ?

LA VICOMTESSE.

Adieu. Je ne veux plus demeurer avec un homme qui commence à tourner caſaque à mon parti, & je vais voir ſi l'on joüe chez Sylviane.

SCENE X.

ERASTE, LANGOUMOIS.

LANGOUMOIS.

OH! Grace au ciel, la babillarde nous laisse en repos. Vous plaît-il que je parle, Monsieur ?

ERASTE.

Oui : Mais s'il t'arrive jamais de me venir interrompre, comme tu as fait, quand je serai avec quelqu'un, je t'estropierai.

LANGOUMOIS.

Vous voulez estropier les gens, quand on vient vous donner des avis de la dernière conséquence.

ERASTE.

Quels sont ces avis ? Parle vîte.

LANGOUMOIS.

En rentrant céans par le jardin, j'ai trouvé Lise, qui m'a dit que vous avez un rival.

ERASTE.

Un rival ! Et qui pourroit-ce être, bon Dieu! Si ce n'est ce Lysandre que j'ai vu ?

LANGOUMOIS.

Il est aimé d'Hortence, depuis long-temps.

ERASTE.

Il est aimé ? Ah ! Fiez-vous aux filles après cela.

LANGOUMOIS.

Le cocher de Sylviane, est le porte-poulet.

ERASTE.

Fiez-vous encore à des marauds de cochers, meres, fiez-vous-y.

LANGOUMOIS.

Une cousine d Hortence prête sa maison pour les rendez-vous.

ERASTE.

Fiez-vous même à de maudites cousines, morbleu !

LANGOUMOIS.

Et cet honnête homme là, doit l'enlever à minuit par la petite porte du jardin.

ERASTE.

Il la doit enlever ! Et le nom de ce raviſſeur, le sais-tu ?

LANGOUMOIS.

Il s'appelle Lysandre.

ERASTE.

Quoi, c'est Lysandre ? Ah ! L'on ne peut guére tromper des yeux interessés, & je l'ai bien dit à les voir parler d'action, comme ils faisoient. La petite infidelle ! Il n'étoit venu que pour savoir si sa mere étoit à la maison ?

LANGOUMOIS.

C'est sans doute, Monsieur, que le porte-poulet ayant été obligé d'aller à Saint Cloud, avec son chariot, ils n'avoient plus personne par qui se faire savoir leurs sentimens.

ERASTE.

Et comment Lise a-t-elle sû tout cela ?

LANGOUMOIS.

Elle a été du secret par nécessité. On lui a même promis cinquante pistoles pour se taire, & par parenthese, Monsieur, vous êtes bienheureux de lui en avoir promis cent, cela est cause de votre salut ; mais la voici.

SCENE XI.

ERASTE, LANGOUMOIS, LISE.

ERASTE *allant au-devant.*

JE dois la vie à ton avis, ma chére Lise ; & il faut que je recompense ta fidélité ; tens la main.

LISE.

Monsieur, j'attendrai bien les cent pistoles tout à la fois.

ERASTE.

Prens toujours ; ceci ne sera pas compté sur la somme. Hé bien, Lise, il nous faut rompre le coup de cet enlévement.

LISE.

Oui, Monsieur, & épouser dès demain sans faute ; au moins quand Hortence sera votre femme, vous n'aurez plus rien à craindre.

ERASTE *à Lise.*

Aurois-tu cru cela d'Hortence ?

LANGOUMOIS.

Hon : J'ai eu bon nez, moi, quand je l'en ai soupçonnée.

LISE.

Les filles qu'on veut marier malgré elles, sont capables de beaucoup de choses.

ERASTE.

Et fut-ce malgré elle, que la double friponne donna son consentement quand on parla de nous marier ?

LISE.

Il faut bien que ce n'ait été que par le commandement absolu de sa mere, puisqu'elle aimoit cet autre. Mais, comme je vous dis, il ne faut que rompre leur dessein, & Lysandre sera bien attrapé, aussi bien que son Cléonte, qui vient de parler, peut être, à Madame, afin de l'amuser.

ERASTE.

Quoi, l'homme qui est venu s'appelle Cléonte ?

LISE.

Oui. Qui vous rend étonné ? Qu'avez-vous.

ERASTE *à part.*

Ah, je suis ruiné ! *Haut.* Lise, il faut tout découvrir à Sylviane.

LISE.

Gardez-vous-en bien. Ma maîtresse se douteroit aussi-tôt que je vous en aurois averti.

Il vaut mieux vous promener dans le jardin jusqu'après minuit. Comme vous loüez une partie de la maison, vous y avez votre part comme un autre, & l'on n'y pourra trouver à redire. Adieu. J'ai peur seulement qu'on ne me voie avec vous.

SCENE XII.

ERASTE, LANGOUMOIS.

ERASTE.

FAlloit-il que ce Cléonte se rencontrât ici pour me traverser, peut-être encore? Mais il ne faut pas balancer, prenons la place de Lysandre; enlevons mon infidéle à la faveur de leur rendez-vous, & puis selon que nous aurons sujet de craindre ou d'espérer, nous nous servirons de cet enlévement. Cours chez Alcipe, & dis-lui que j'ai quelque chose d'importance à lui communiquer & qu'il m'attende chez lui.

LANGOUMOIS.

Le voici, Monsieur, comme s'il l'avoit deviné.

SCENE XIII.

ERASTE, ALCIPE, LANGOUMOIS.

LANGOUMOIS.

MOn maître a bien affaire de vous, Monsieur.

ERASTE.

Par quel bonheur te rencontres-tu ici, cher cousin ?

ALCIPE.

Ce n'est pas sans savoir pourquoi, ni comment, comme ton *Pylade* se trouve en *Epire* tout prêt à servir *Oreste* au besoin.

ERASTE.

Eh ! Mon Dieu, laissons cela, là !

ALCIPE.

C'est parce que j'ai promis à la Vicomtesse, de revenir jouer chez Sylviane.

ERASTE.

Apprens quel est mon malheur.

ALCIPE.

Quel malheur ?

ERASTE.

Ce que je craignois est, que je crois, arrivé.

ALCIPE.

Comment ?

ERASTE.

Je te le dirai ; mais Hortence est perduë pour moi si je ne l'enleve.

ALCIPE *souriant.*

Tu n'as que des desseins héroïques ! Le moyen de l'enlever, si elle n'y consent pas ? Je ne trouve point la chose fort aisée.

ERASTE.

Et moi, je te dis que j'aurai fait cela en un tour de main.

ALCIPE *souriant encore.*

Mais....

ERASTE.

Je n'ai pas le temps de raisonner. Il faut que je l'enleve, & quand ? Dès cette nuit.

ALCIPE.

A part. Le fou ! *Haut.* Tu aurois besoin d'un homme pour cela.

ERASTE.

Et de qui ?

ALCIPE.

De l'Auteur d'*Andromaque.*

ERASTE.

Hé ! Laisse en paix *l'Andromaque* maudit parent ! As-tu envie de me faire enrager ?

ALCIPE.

Tout de bon : C'est qu'il trouveroit moyen de te rendre cela le plus aisé du monde, & quand Hortence seroit aussi bien suivie qu'*Hermione*, & sa maison aussi bien gardée qu'étoit le *Palais de Pyrrhus* ; tiens, ce ne

ſeroit qu'une bagatelle : Il t'apprendroit, comme à *Pylade*, tous les détours obſcurs de ſon apartement ; il te feroit porter Hortence ſur le bout du poing, ſans que la belle en dît un ſeul mot, ſans que ſes gardes en viſſent rien ;

Et cette nuit, ſans peine, une ſecrette voie,
Juſques dans nos vaiſſeaux conduiroit notre proie.

ERASTE *en colere.*

Tu parles comme un perroquet, & tu trouves l'enlévement d'Hortence impoſſible, faute de ſavoir les moyens que j'en ai. Me veux-tu ſervir ? Je ne te demande que cela.

ALCIPE.

Oui dà, & de tout mon pouvoir.

ERASTE.

Entrons chez moi, je te dirai toutes choſes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LANGOUMOIS, LISE.

LANGOUMOIS.

VOilà donc mon maître bien chaudement, Lise, d'avoir enlevé la Vicomtesse en croyant enlever Hortence? Ah! j'en enrage. Qu'en dit-on chez-toi?

LISE.

Ma maîtresse rit & danse, & croit que cela fera conclure son mariage avec Lysandre; mais Madame ne dit ce qu'elle a dans l'esprit à personne. Je tiens pourtant mes cent pistoles bien avanturées.

LANGOUMOIS.

Je perdrai plus que toi, si l'affaire ne va pas bien; car mon maître me devoit faire Perruquier dès qu'il auroit épousé ta maîtresse. Mais pourquoi ne vins-tu pas l'avertir qu'elle ne descendroit point au jardin? Il n'auroit pas fait cette bévuë.

LISE.

Pourquoi lui aurois-je été dire cela? Ma maîtresse n'a pas manqué d'y descendre non plus que moi, & nous y entrions justement com-

me ton maître faisoit cette belle affaire, qui nous a fait retourner sur nos pas plus vîte que nous n'étions venuës.

LANGOUMOIS.

C'est toujours ta faute ; si tu l'eusses fait descendre plûtôt, il n'en eût pas pris une autre pour elle.

LISE.

Tu es fou. Si j'eusse pû l'empêcher absolument d'y aller, je l'eusse fait, & j'eusse cru bien servir ton maître. M'avoit-il dit qu'il vouloit l'enlever ? Et puis, qui se seroit imaginé que cette l'endort de Vicomtesse se trouveroit là si à propos pour être cause de tout ce malheur ?

LANGOUMOIS.

Maudites soient ses visions & ses promenades nocturnes ! Cette malheureuse-là n'est faite, que pour faire damner tout le monde. Voilà une avanture de Roman telle qu'il la lui falloit.

LISE.

Adieu. La voici que ton maître raméne chez elle.

LANGOUMOIS.

Peste ! Il attendoit que je retournasse, pour lui porter quelques nouvelles ; je veux l'éviter aussi bien que toi, il ne feroit peut-être pas bon auprès de lui dans la mauvaise humeur où il doit être.

SCENE II.

ERASTE, ALCIPE, LA VICOMTESSE.

ERASTE *à Alcipe tandis que la Vicomtesse s'avance sur le bord du Théatre le mouchoir sur les yeux.*

ENtre chez Sylviane avant que je la revoie, dis-lui que je croyois enlever Hortence, pour rompre la partie faite entre elle & Lysandre ; sache ce que l'arrivée de Cléonte aura pû produire ; songe enfin à tout ; car j'enrage. *S'avançant ensuite vers la Vicomtesse.* Vous voilà chez vous, Madame, il n'y a rien de gâté.

LA VICOMTESSE.

Va, lâche, ton action a étouffé dans mon ame tout ce que j'y avois d'estime pour ta personne.

ERASTE.

Il ne faut pas pleurer.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Je pleurerai plus long-temps cet affront qu'*Andromaque* n'a pleuré son Hector. Va je t'aimois, puis qu'il faut que je le dise, & tu me tenois lieu quelquefois d'un objet assez doux dans mes rêveries innocentes ; mais....

ERASTE.

Je vous ai dit ...

LA VICOMTESSE.

Non, je te regarde comme un infame ravisseur.

ERASTE.

Que diable ?...

LA VICOMTESSE.

Comme un monstre de brutalité, & le ciel permettra que je sois vengée du plus perfide de tous les amans.

ERASTE.

Mais, Madame, à qui parlez-vous, & de quoi vous plaignez-vous ? Je me suis mépris ; hé bien ? Je vous en demande pardon, & je vous raméne chez vous toute aussi entiére, que je vous en ai enlevée.

LA VICOMTESSE.

Imagine-toi que je suis Clélie, & que tu es Horace, & que malgré ton amour je te haïrai désormais comme la mort.

ERASTE.

Au diable soit la folle ! Morbleu, Madame, regardez-moi bien, je m'appelle Eraste, cherchez votre Horace où il vous plaira, je ne vous demande rien, je vous rens à tous vos gens, & je l'aurois fait dès cette nuit, quand j'ai connu que je vous avois prise pour une autre, si vous eussiez voulu m'écouter ; mais vous avez couru vous enfermer dans le cabinet d'Alcipe, d'où l'on n'a pû vous tirer,

quelque chose que l'on vous ait pû dire ; c'est votre faute ; car pour moi je ne vous demandois rien.

LA VICOMTESSE.

Va, lâche, m'avoir mis la main sur la bouche, & m'avoir causé une pamoison dont j'ai pensé mourir ; est-ce là l'action d'un amant ?

ERASTE.

Encore ? Je suis fort votre serviteur, Madame ; mais votre amant....

LA VICOMTESSE.

Dissimule, dissimule, & dis que tu ne m'aimes pas, pour cacher ton dépit.

SCENE III.

ERASTE, LA VICOMTESSE, HORTENCE.

LA VICOMTESSE.

AH, Madame ! Madame votre mere est-elle dans sa chambre ?

HORTENCE.

Oui, Madame.

LA VICOMTESSE.

Il faut que je lui demande protection contre un infidele ravisseur *A Eraste.* Va, perfide, va chercher qui puisse t'aimer après le crime

que tu as commis.

Elle entre chez Sylviane.

SCENE IV.

ERASTE, HORTENCE.

HORTENCE.

VOus ne m'attendiez pas, Monsieur, & je vois bien,
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens pas armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas,
Et je soûtiendrois mal ce que je ne crois pas.

ERASTE.

Qu'est ce que cela veut dire, Madame ? Ce que vous ne croyez pas.

HORTENCE.

Cela est un peu galimathias ; mais il ne doit pas l'être pour vous ? Hé quoi, méconnoîtriez-vous des vers que vous estimez tant ? Il faut vous parler en prose. Je viens donc vous dire, Monsieur, que j'épouse Lysandre.

ERASTE.

Vous épousez Lysandre ?

HORTENCE.

Oui, Monsieur, & j'avoue que l'on vous avoit voüé la foi que je lui voüe. Une autre que

moi vous diroit que sa mere auroit fait cela sans consulter son cœur, & que sans amour elle auroit été engagée à vous ; mais je ne veux pas m'excuser. Si vous voulez ; j'épouse Lysandre, parce que je veux être traîtresse. Eclatez contre moi. Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures. Je ne crains pas vos injures,

Et bien loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera, peut-être, autant que vous.

ERASTE.

Ah! Que cela est beau, de venir ainsi chercher les gens pour leur faire insulte ! Vous devriez avoir honte de vous vanter, à mon nez, de votre lâcheté, au lieu de vous cacher & de m'éviter avec soin. Une autre que vous trouveroit quelque excuse pour colorer sa trahison.

HORTENCE.

Hé quoi, Monsieur ? Votre intérêt vous fait si tôt changer de sentimens ? Quand je disois du compliment de *Pyrrhus*, ce que vous venez de dire du mien, vous m'accusiez de ne me pas connoître aux belles choses ? Je vous parle avec franchise, comme il fait à *Hermione* ; je me suis servie de ses propres termes, & même, j'ai employé de ses vers ; pour vous faire avaler cela plus doux.

ERASTE.

Ah! Ne faites pas la rieuse.

HORTENCE.

Quoi ?

ERASTE.

Mais j'ai tort de m'emporter ; riez, ma petite mignonne, riez ; on eſt allé inſtruire votre mere, de tout ce qu'il faut, pour rabattre votre caquet, & nous verrons ſi vous épouſerez ce Lyſandre. Voici l'homme qui nous en dira des nouvelles.

SCENE V.

HORTENCE, ERASTE, ALCIPE.

ERASTE.

HE bien, couſin ? L'enlevement de la Vicomteſſe tourne-t'il à ma confuſion, ou à celle de Madame ? Madame vient de me dire qu'elle va épouſer Lyſandre.

ALCIPE.

Ne vois-tu pas que Madame ſe venge galamment de tes bruſqueries, par ces petites alarmes qu'elle te donne ? Lyſandre, vient en effet d'entrer là dedans avec Cléonte ; mais c'eſt pour parler des affaires de ſon pere, & Sylviane n'a point changé d'intention pour toi.

HORTENCE.

Voilà qui va bien. *Elle va au devant de Ly-*

sandre & de la Vicomtesse qui sortent de chez Sylviane comme pour entrer dans le jardin.

SCENE VI.

ÉRASTE, ALCIPE, HORTENCE, LA VICOMTESSE, LYSANDRE.

ALCIPE *bas à Eraste.*

AU contraire, elle m'a assuré qu'elle feroit les nôces aujourd'hui, & elle a témoigné beaucoup d'aigreur à ce Lysandre d'avoir voulu enlever sa fille.

HORTENCE *à la Vicomtesse & à Lysandre.*

Où allez-vous donc ?

LYSANDRE.

Nous croyons que vous étiez au jardin, & nous allions vous y chercher, pour nous promener avec vous, pendant que Sylviane est en affaires.

LA VICOMTESSE *appercevant Eraste.*

Ah! Voilà mon raviſſeur.

HORTENCE *la retenant.*

Ne craignez rien. Vous êtes en sûreté avec nous, Madame.

ERASTE *à Hortence.*

C'est donc Monsieur, que vous épouserez, Madame ?

HORTENCE.

Je ne sais pas assurement si ce sera Monsieur ; mais je sais bien que ce ne sera pas vous.

ERASTE *à Alcipe.*

Ce ne sera pas moi, Alcipe! Ce ne sera pas moi!

ALCIPE.

Mon Dieu! Tai-toi.

HORTENCE.

Non, sur ma foi! J'en jure.

LYSANDRE *à Eraste.*

Pour moi, je ne prendrois pas plaisir à me faire aimer par force, & je ne voudrois obtenir une personne que d'elle-même. *A la Vicomtesse.* N'est-ce pas le mieux, Madame?

LA VICOMTESSE.

Et dans Cyrus, & dans Clélie & dans tous nos Romans, nous voyons que tous ceux qui en usent autrement sont toujours malheureux.

ERASTE.

Je me moque de Clélie & de Cyrus. Ayant la parole de la mere, il m'importe peu que la fille y consente, ou non.

HORTENCE.

C'est bien dit.

ERASTE.

Oui, c'est bien dit.

LYSANDRE.

Hé quoi! Il faut que les choses prennent ce train pour l'intérêt d'une Comédie?

ERASTE.

Oui, & c'est maintenant que je prétens la soutenir malgré elle & malgré tout le monde, puisque j'ai commencé à la louer.

ALCIPE.

Quoi, tu vas recommencer tes folies ?

HORTENCE.

Mon Dieu ! Laissez le faire, Alcipe. Il vaut mieux qu'il parle de cela que d'autre chose.

LYSANDRE *bas à Hortence.*

Je veux avoir le plaisir de l'obstiner à mon tour. *A Eraste.* Pour moi, Monsieur, je me laisse entraîner, comme beaucoup d'autres, au plaisir que donnent ces spectacles, sans m'amuser à les critiquer ; mais il est vrai que ce que Madame a dit de *l'Andromaque*, m'y a fait trouver des défauts, auxquels je n'avois pas pris garde.

ERASTE *à Alcipe.*

L'entens-tu ?

ALCIPE *à Eraste.*

Ne te fais pas une seconde affaire, & cédeleur quelque chose.

ERASTE.

Moi ? Je n'en ferai rien ; je soutiendrai jusqu'au bout mon opinion.

HORTENCE *à Alcipe.*

Vous ne le ferez pas changer.

LYSANDRE *à Eraste.*

Quand il n'y auroit que l'imprudence avec laquelle *Pyrrhus* se défait de sa garde, trou-

vez-vous que cela soit bien ?

ALCIPE.

Il n'est pas seulement vrai-semblable, après que *Phenix* l'a averti du danger, & qu'*Hermionne* l'en a ménacé.

ERASTE *à Alcipe.*

Mais voyez cet extravagant ! Comment, voulois tu qu'on le tuât, sans cela ?

HORTENCE *riant,*

Ah, ah, ah !

ERASTE *à Hortence en la contre-faisant.*

Ah, ah, ah !

LYSANDRE *à la Vicomtesse.*

Ah, ah ! Vous n'en riez pas aussi, Madame ?

LA VICOMTESSE.

Je suis encore affligée.

HORTENCE.

Il faut oublier tout, Madame, avec généro-sité.

LA VICOMTESSE.

J'y ferai mon possible, à cause de la compagnie ; mais quand je pourrois rire, je ne rirois point de cela ; car, en effet, *Pyrrhus* ne pouvoit faire autrement, ayant à mettre *Astianax* en sûreté.

ERASTE.

Madame en donne encore une raison à laquelle je ne songeois pas.

HORTENCE.

Et pourquoi ne le menoit-il pas au Temple

avec lui ? Ils y auroient été gardés tous deux, par la même garde.

ERASTE.

Pourquoi, Madame ? C'est qu'il ne lui plaisoit pas.

ALCIPE *à Eraste.*

C'est que c'étoit un écervelé.

ERASTE.

Et toi un autre.

LYSANDRE *à Hortence.*

Mais, Madame, la garde de *Pyrrhus* étoit-elle si petite, qu'elle ne pût suffire à le garder & un autre aussi ?

HORTENCE.

Elle étoit bien chétive pour un Prince envers qui le plus grand Roi de Gréce venoit en Ambassade.

ERASTE.

Hé bien, bien, Messieurs ! Je vous accorde qu'il y peut avoir des choses contre les régles dans cette piéce ; mais se doit-on soucier des régles ? Au moins m'avoüerez-vous qu'il n'y en eut jamais de si bien écrites.

HORTENCE.

De si bien écrites !

LA VICOMTESSE.

Oh ! C'est par-là, principalement, qu'on l'a admirée, l'on ne vit jamais un langage plus net, ni plus juste.

LYSANDRE.

Et moi, Madame, je soutiens le contraire.

HORTENCE.

Et moi auſſi.

ERASTE *à Alcipe.*

Et toi auſſi ?

ALCIPE.

Et moi auſſi.

ERASTE *foüillant dans ſa poche.*

Ah ! Par ſembleu, Meſſieurs, vous m'en convaincrez tout à l'heure. Voici *l'Andromaque* dans ma poche, &.... Toutefois je penſois l'avoir, & je ne l'ai pas.

LYSANDRE *en la tirant de la ſienne.*

Je l'ai, moi, Monſieur, & je m'en vais vous en montrer les fautes à livre ouvert.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Cela eſt téméraire.

ERASTE *à Lyſandre.*

A livre ouvert donc, à livre ouvert.

LYSANDRE.

Oui, oui.

ERASTE.

Nous allons voir comment il s'y prendra, à livre ouvert.

LYSANDRE.

Hermione dit à *Oreſte* qu'il ſe dégage des ſoins dont il eſt chargé. *Oreſte* lui répond que les refus de *Pyrrhus* l'ont aſſez dégagé, & qu'on le renvoie ſans le fils d'*Hector.*

ERASTE.

Voyons, voyons les vers. Tudieu ! Ce que

vous dites-là est de la prose.

LYSANDRE.

C'est pour vous faire prendre le sens de ce qui doit suivre. Il répond donc cela, & ajoute,

..... Ainsi donc il ne me reste rien,
Qu'à venir prendre ici la place du Troyen.
Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre;
Pyrrhus protege l'un, & je vous livre l'autre.

Entendez-vous cela, Mesdames?

HORTENCE.

Non.

LYSANDRE.

L'entendez-vous, Messieurs?

ALCIPE.

Ma foi, non.

ERASTE.

Et moi je l'entens. Recommencez un peu.

HORTENCE.

Pourquoi faire recommencer, si vous l'entendez?

ERASTE.

Pour vous faire parler.

LYSANDRE.

Ça, ça, je recommencerai.

..... Ainsi donc il ne me reste rien,
Qu'à venir prendre ici la place du Troyen.
Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre;
Pyrrhus protege l'un, & je vous livre l'autre.

ERASTE.

ERASTE.

Ah! Je l'entens à merveille ; recommencez encore, je vous prie.

HORTENCE *riant.*

Ah, ah, ah!

ALCIPE.

Ah, ah, ah!

LA VICOMTESSE.

Si l'on ne l'entend pas bien, du moins on devine quasi, la beauté qu'il a voulu faire en cet endroit.

ALCIPE.

D'accord, Madame, on devine quasi, lors qu'on a autant d'esprit que vous en avez ; mais cela n'empêche pas que ce ne soit un galimathias.

LYSANDRE.

Assurément. Sans tourner le feuillet, en voici d'autres.

J'ai mandié la mort chez des peuples cruels...

LA VICOMTESSE.

Quoi, vous trouvez à redire à cet endroit-là ?

LYSANDRE.

Oui, Madame.

ERASTE *se touchant le front avec le doigt.*

Cet homme-là en a un grain, par ma foi. Eh! Fi, fi, Monsieur, c'est un endroit que j'ai retenu par cœur à cause de sa beauté, comment le trouveriez-vous méchant ?

J'ai mandié la mort chez des peuples cruels ;
Qui n'appaisoient leurs Dieux que du sang des mortels.
Ils m'ont fermé leur Temple, & ces peuples barbares,
De mon sang prodigué sont devenus avares.

C'est une expression qui tonne : ne vous fait-elle pas peur seulement, quand vous voulez la critiquer ?

LYSANDRE.

Pour devenir avare d'un sang, il faut en avoir usé auparavant sans avarice. Comment ces peuples barbares pouvoient-ils avoir fait cela, si Oreste n'avoit jamais été en leur puissance, & si c'étoit lui-même qui offroit son sang ?

ERASTE.

Le beau raisonnement !

LYSANDRE.

Après. Il faut que la chose nous soit chére, pour en être avares, & si le sang *d'Oreste* fut indifférent aux Scythes....

ERASTE.

Il fut indifférent !

LYSANDRE.

Il faut même qu'ils ne l'ayent pas jugé digne d'être versé ; & lui fermer leur Temple, en étoit une grande marque.

ERASTE.

J'enrage d'entendre une si belle critique.

HORTENCE.

Avares de ſon ſang prodigué n'eſt pas bien dit auſſi ; car *Oreſte* vivant encore, ſon ſang n'étoit point prodigué.

LYSANDRE.

Il eſt vrai.

ERASTE.

Oui ; c'eſt aſſez que Madame l'ait dit.

ALCIPE.

Madame a raiſon ; il falloit dire de ſon ſang offert, & non pas de ſon ſang prodigué.

ERASTE.

Et crois-tu qu'il n'auroit pas dit offert auſſi bien que toi, s'il l'avoit voulu ? Car, tiens, il le pouvoit, & le voila.

Ils m'ont fermé leur temple, & ces peuples barbares,
De mon ſang offert ſont devenus avares.

Mais prodigué ſonne bien mieux.

LYSANDRE *en raillant.*

Prodigué ſonne mieux, Monſieur a raiſon.

LA VICOMTESSE.

Deux endroits mal tournés ne gâtent pas une grande piéce.

ALCIPE.

Deux endroits, Madame ? S'il n'y avoit que cela, je l'en tiendrois quitte à bon marché : mais il y en a bien d'autres.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Je n'en tombe pas d'accord.

HORTENCE.

Je veux voi-même en convaincre, Madame. Prenez la peine de m'expliquer ceci, Madame, s'il vous plaît. *Oreste* dit à *Pylade*.

Mais quand je me souvins que parmi tant d'allarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes.

Ces vers font-il venir l'idée d'une fort honnête fille, Madame ?

LA VICOMTESSE.

Ah ! Vous avez l'esprit malin, Madame.

LYSANDRE.

La remarque est juste, on ne peut donner un sens fort honnête à cette riche expression.

Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes.

Mais tout est plein de semblables fautes.

ERASTE *à Lisandre.*

Ma foi ! Vous les y avez donc mises ; car je vous soutiens que non.

LYSANDRE.

Et moi, je soutiendrai toujours que si, contre tous.

ERASTE.

Je vous ferai pourtant confesser, tout à l'heure, qu'il n'est pas vrai. Langoumois ! Hé, Langoumois.

ALCIPE.

Quel eſt ton deſſein, avec ton Langoumois ?

ERASTE.

J'aurai raiſon de ce qu'il m'a dit là. Langoumois ! Ce bourreau qui ne viendra pas ! Mais j'irai bien moi-même. *A Lyſandre.* Attendez-moi, Monſieur, attendez-moi de pied ferme.

ALCIPE.

Il faut que je le ſuive, & que je ſache ce qu'il veut faire.

SCENE VII.

LYSANDRE, HORTENCE, LA VICOMTESSE.

HORTENCE.

OU va donc ce fou-là ? Lyſandre, ne l'attendez pas, & rentrons plûtôt dans la ſalle ; car je me défie de ſon deſſein.

LYSANDRE.

Ne vous alarmez pas, ce n'eſt point ici un lieu où vous deviez rien appréhender.

LA VICOMTESSE.

Après ce qui m'eſt arrivé, il y a lieu d'en craindre toutes choſes, & ſur-tout en ce moment, où il a bien reconnu que vous parliez contre votre penſée, pour vous joüer de lui.

LYSANDRE.

Je ne parle point contre ma pensée, *l'Andromaque* n'est pas des mieux écrites.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Lysandre.

HORTENCE *à Lysandre.*

Rentrez, vous dis-je, car je tremble toujours.

LYSANDRE.

Hé ! Madame, ne craignez rien, je vous prie.

HORTENCE.

Hélas ! Si l'espérance qu'un tel brutal a toujours, de m'épouser, étoit bien fondée, que je serois malheureuse !

LYSANDRE.

Vous devez moins craindre cela que le reste. Je sais ce que je sais, & tout ira comme nous le souhaitons, Madame.

HORTENCE.

Ah ! Le voici qui revient comme un tonnerre, contentez-moi, & rentrez.

SCENE VIII.

ERASTE, HORTENCE, LYSANDRE, LA VICOMTESSE, ALCIPE.

ERASTE *frappant de la main auparavant sur sa poche, & puis y fouillant avec les deux mains.*

ALlons, morbleu ! Voici de quoi, & il faut me convaincre autrement que vous n'avez fait.

HORTENCE *pensant qu'il tire l'épée.*

Ah !

LA VICOMTESSE.

Ah !

ERASTE *tirant un livre de sa poche.*

Voici une autre *Andromaque*, que je viens de querir, & qui n'est point falsifiée, comme la vôtre. Montrez-moi un défaut dans celle-ci.

LYSANDRE.

Oui, Monsieur, à livre ouvert comme dans l'autre.

LA VICOMTESSE.

Ah ! Que j'ai eu peur, aussi bien que vous, Madame.

HORTENCE *souriant en reprenant haleine.*

Ah, ah ! J'en suis encore toute émuë ; mais je suis tompée heureusement.

ALCIPE *riant.*

Haï, hai ! Il n'est pas si emporté que vous le croyez, Mesdames.

ERASTE.

Qu'avez-vous tous à rire ? Nous allons voir un homme bien camus ; car celle-là est sans faute. *A Lisandre.* A livre ouvert donc.

LYSANDRE *à Alcipe.*

Il est vrai qu'elle est sans fautes. Lisez un peu cet endroit-là, il y a cinq fautes en six vers.

ERASTE.

Vouloir trouver cinq fautes en six vers dans *l'Andromaque* ! Cela n'est-il pas déplorable ?

ALCIPE.

Ah ! L'endroit est de ma connoissance, & il est vrai.

..... Je pensai que la guerre & la gloire.
De soins plus importans rempliroient ma mémoire,
Que mes sens reprenant leur premiére vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.
Mais admire, avec moi, le sort dont la poursuite
Me fait courir moi-même au piége que j'évite.

Est-ce bien écrire que de mettre, j'ai cru que la guerre & la gloire, de soins plus impor-

tans, *rempliroient ma mémoire*, au lieu de rempliroient mon esprit ? La mémoire ne se remplit que des choses passées, & mémoire & esprit sont deux choses bien différentes.

LYSANDRE.

Il n'est rien de plus vrai.

ERASTE.

Oh ! Vraiment oui, Monsieur, il n'est rien de plus vrai. Voilà donc une faute ? Où sont les quatre autres ?

ALCIPE.

Que mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.

Cela est encore très-mal écrit ; car plus les sens sont vigoureux, plus on a de disposition à l'amour. Au moins il me le semble ainsi, mon cher cousin ?

ERASTE *à Alcipe & puis à Hortence.*

Le misérable ! Vous le semble-t-il aussi, Madame ?

HORTENCE.

Moi ? Je ne sais pas cela.

ALCIPE *à Eraste.*

Il faut dire *ma raison*, & non pas *mes sens.*

LYSANDRE.

Dit-on encore *le sort dont la poursuite*, pour dont la persécution ? *Me fait courir moi-même.* Ce *moi-même* n'est il pas une belle cheville ?

ALCIPE.

Et de quatre mon cher cousin.

HORTENCE.

Et puis *courir au piége que j'évite*, par quel sortilége peut-on courir à ce qu'on évite ?

ALCIPE *à Eraste.*

Et cinq.

ERASTE *à Hortence.*

Je vous y ferai courir tantôt, sans sortilége ; en vous obligeant à m'épouser, ne vous en mettez pas en peine.

HORTENCE.

Si cela étoit, ce ne seroit point à ce que j'éviterois, mais à ce que je voudrois éviter.

LYSANDRE.

Madame répond juste, il faut dire au piége que je voulois éviter, & non pas que j'évite. Mais il y a vingt autres fautes de cette nature dans cette même Scéne.

LA VICOMTESSE.

Vous critiquez les endroits qu'il vous plaît.

LYSANDRE.

Je prendrai la piéce par la fin, ou le commencement, pour montrer que je ne choisis pas. Tenez

Il croit que toûjours foible & d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Ces vers ne sont-ils pas dans votre *Andromaque*, Monsieur ?

ERASTE.

Hé bien ? Qu'en voulez-vous dire ?

LYSANDRE.

Dire *de l'autre main* pour de l'autre bras.

ERASTE *en colére.*

Vous connoiſſez-vous en poëſie ? Bras a-t-il du rapport avec *incertain ?* La rime y ſeroit-elle ?

HORTENCE.

Non ; mais la raiſon y ſeroit.

LA VICOMTESSE *à Lyſandre.*

Mais commencez un peu par les premiers vers de la piéce, puiſqu'il n'y a rien de bien écrit.

ERASTE.

Fort bien, Madame, je l'allois dire.

LYSANDRE.

Comme il vous plaira. Les voici.

Oui, puiſque je rencontre un ami ſi fidéle ;
Ma fortune va prendre une face nouvelle.
Et déja ſon courroux ſemble s'être adouci.

Je ne les ai pas falſifiez au moins. Dit-on *le courroux de ma fortune ?* La fortune en général peut avoir du courroux ; mais quand fortune ſignifie la condition, la miſérable poſture de quelqu'un ; peut-on dire ma miſérable poſture a du courroux contre moi, ou bien a adouci ſon courroux ?

ERASTE.

Dieu me damne, je me trouve ici avec des gens bien savans.

LYSANDRE.

Voici un autre endroit où *Oreste* dit à *Pylade.*

Mais dis-moi de quels yeux Hermione peut voir,
Ses attraits offencez, & ses yeux sans pouvoir?...

HORTENCE.

De quels yeux une même personne *peut voir ses yeux*! Voilà une étrange justesse d'expression.

LA VICOMTESSE.

Pour moi, je trouve cela bien.

ERASTE.

Et moi aussi.

ALCIPE *riant à Lisandre.*

Lisez un peu l'endroit où *Pyrrhus* vient à l'audience *d'Oreste*, & ce qu'*Oreste* lui dit.

HORTENCE.

Ah! Ne nous embarrassez point de cela; nous n'aurions jamais fait, si l'on vouloit examiner cette belle harangue, qui est toute pleine de fautes.

ERASTE.

On vous en croira, ma belle?

LYSANDRE.

Il n'y a pas d'endroits dans la piéce où je n'en trouve, vous dis-je.

ERASTE *prenant le livre.*

Oui ? Oh ! Trouvez-m'en donc en celui-ci. Je le prendrai par tant de côtés, que je l'attraperai.

Je l'ai vû vers le Temple où son hymen s'apprête,
Méner en Conquérant sa nouvelle conquête,
Et d'un œil qui déja dévoroit son espoir,
S'enyvrer en marchant du plaisir de la voir.

LA VICOMTESSE.

S'est-il jamais rien dit de si juste & de si beau ?

ERASTE.

Pardonnez-moi, Madame, cela est plein de fautes !

HORTENCE.

Ce seroit une pitié, qu'il n'y eût rien de juste dans toute une piéce.

LYSANDRE.

Ne nous excusez pas encore, Madame ; cela n'est pas si bien, qu'il se l'imagine.

ALCIPE.

Non cela ne vaut guéres mieux que le reste.

ERASTE.

Quoi ?

D'un œil qui déja dévoroit son espoir,
S'enyvrer en marchant du plaisir de la voir.

Cela n'est pas magnifique ? Allez, maudits critiqueurs, il vient de vous enyvrer vous-

mêmes, vous ne savez plus ce que vous dites. C'est un endroit où j'ai vû tout le monde se récrier.

LA VICOMTESSE.

Oh ! Pour cela, Messieurs, vous avez le goût dépravé.

ALCIPE.

Non, Madame, on ne sauroit dire *qu'un œil dévore son espoir.*

ERASTE.

Et moi, traître, je te devore bien des yeux, quand je t'entends parler si sottement. Pourquoi ne veux-tu pas qu'un œil dévore ?

HORTENCE.

Hé ! Oui, mais un homme aussi bien nourri qu'Alcipe, seroit un meilleur morceau qu'un espoir.

LYSANDRE.

En effet, c'est une viande un peu creuse qu'un espoir. Mais en voilà assez ; Monsieur doit être désabusé par cet échantillon.

ERASTE.

Moi ? Je dis toujours que la piéce est belle.

ALCIPE.

Tu fais bien, garde toi bien de te dédire.

HORTENCE *à Eraste.*

J'ai pourtant gagné ma cause, en dépit de vous.

ERASTE.

Oui ; mais en dépit de vous aussi nous n'en épouserons pas moins aujourd'hui, & j'ai

de quoi vous braver, puisque je me vois à couvert du méchant tour que vous me vouliez joüer cette nuit.

HORTENCE.

Andromaque en dit autant aux Grecs après la mort de *Pyrrhus*. Elle ira jusques dans Sparte les braver tous, *Puisqu'elle voit son fils à couvert de leurs coups.* Mais il se trouve qu'elle dit cela, lorsque son fils est le plus en danger, étant entre les mains de *Phenix* qui conseilloit à *Pyrrhus* de le livrer. Vous pourriez aussi crier ville gagnée, que vous ne tiendriez encore rien.

ALCIPE.

Ses petites réparties sont justes.

SCENE IX.

HORTENCE, LYSANDRE, ALCIPE, ERASTE, LA VICOMTESSE, LISE.

HORTENCE.

OU vas-tu, Lise?

LISE.

Madame m'a commandé d'envoyer querir le Notaire pour faire le contract de mariage.

HORTENCE.

Quoi ? Tu me dis vrai ? C'est pour faire mon contract, avec Eraste ?

LISE.

Oui, madame a dit qu'elle vouloit vous voir mariée, sans remise, & nous faire danser aujourd'hui. Ce sont ses propres paroles. Mais adieu, j'ai ordre de faire diligence.

SCENE X.

ERASTE, HORTENCE, LA VICOMTESSE, LYSANDRE, ALCIPE.

ERASTE *faisant deux ou trois pas de danse.*

LA, la, la, la, la, nous danserons donc aujourd'hui, Madame ? Je me sens le plus dispos du monde pour cela. Mais, ce brave Monsieur qui vous vouloit enlever, commencera par le branle de sortie ? Car je crois qu'il n'a plus que faire ici.

LYSANDRE.

Mon cavalier ? Je vous apprendrai à traiter les gens avec honneur.

ERASTE *mettant la main sur la garde de son épée.*

Mon brave, voici de quoi vous répondre, & défendre le terrain.

ALCIPE *se jettant à lui.*

Cousin, es-tu raisonnable ? Ne te mocques-tu pas du monde ?

LYSANDRE *à Hortence.*

Madame, ce brutal me fera ici perdre le respect que je vous dois.

HORTENCE *arrêtant Lysandre.*

Soyez plus moderé, Lysandre, je vous en prie. Oui, insolent, je le dis encore, quelque résolution que ma mere ait prise, j'épouserai plûtôt un monstre que toi.

ERASTE.

Nous le verrons, nous le verrons.

ALCIPE.

Veux-tu encore tout perdre, quand les choses sont en si bon train ?

ERASTE.

Non, non ; voici la mere qui nous accordera.

SCENE DERNIERE.

SYLVIANE, ÉRASTE, LYSANDRE, ALCIPE, LA VICOMTESSE, HORTENCE.

ÉRASTE *à Sylviane.*

MAdame, vous venez à propos pour finir une dispute qu'on fait encore à dessein de reculer notre mariage. Je vous prie d'assurer votre fille que ce sera pour aujourd'hui, Madame; elle ne m'en veut pas croire.

SYLVIANE.

Non, Eraste, j'ai changé d'avis. Ce ne sera point aujourd'hui, ni jamais; & ma fille n'est point du tout votre fait.

ÉRASTE.

Comment, Madame? Est-ce une action de gens d'honneur, de manquer ainsi à sa parole?

HORTENCE *à Eraste.*

Pyrrhus est si honnête homme, à ce que vous dites, quoi qu'il en manque à *Hermione*, après avoir promis de l'épouser une heure auparavant.

SYLVIANE *à Hortence.*

Taisez-vous. *A Eraste.* Je me justifierai de cette action devant tout le monde, s'il en est

besoin. Cependant j'ai appris de Cléonte, que vous devez deux fois plus que votre bien ne vaut, & que vous nous vouliez tromper. Le ciel n'a pas permis que vous ayez réussi, *à Lysandre qu'elle prend par la main.* Dont je lui en rends grace. Allons, Lysandre, je vous donne ma fille, aux conditions que votre pere m'a fait proposer. J'ai envoyé querir le Notaire pour régler toutes choses.

LA VICOMTESSE.

Ah! Ne ne vous en allez pas sans moi.

HORTENCE.

Ah! Madame, nous n'avons gardé; passez devant.

ERASTE.

Morbleu!

ALCIPE.

Voilà ce que t'a valu *l'Andromaque.* L'Auteur te doit être bien obligé. Mais allons, viens, tu n'as qu'à soupirer quelque temps pour la Vicomtesse, dans les formes, &....

ERASTE.

Je ferai ce que je voudrai.

FIN.

LA CRITIQUE DE BERENICE,

Par l'Abbé DE VILLARS. *

MONSIEUR,

Nous avons été jusqu'ici les duppes de Corneille, & Corneille lui-même, est la duppe des anciens prétendus Maîtres du Théatre. Il lui sera permis de se rompre la tête à nous composer des piéces dans toutes les régles, & de s'acquérir notre admiration par les formes; mais ni lui, ni ses partisans, (car il me semble, qu'il en a beaucoup,) ne trouveront pas mauvais, s'il leur plaît, que j'aie été enchanté à la seconde représentation que j'ai vûë de la Bérénice de l'Hôtel de Bourgogne, que j'y ai pleuré copieuse-

* Imprimée à Paris en 1671.

ment à l'exemple d'une femme de qualité, & enfin que je n'ai pas été d'avis que cette piéce n'eſt pas bonne, parce que les régles du Théatre y ſont mal obſervées. Je veux grand mal à ces régles, & je ſais fort mauvais gré à Corneille de me les avoir appriſes dans ce que j'ai vû de piéces de ſa façon. J'ai été privé à la premiére fois que j'ai vû Bérénice à l'Hôtel de Bourgogne, du plaiſir que je voyois qu'y prenoient ceux qui ne les ſavoient pas : mais je me ſuis raviſé le ſecond jour ; J'ai attrappé Monſieur Corneille, j'ai laiſſé mes Demoiſelles les régles à la porte, j'ai vû la Comédie, je l'ai trouvée fort affligeante, & j'y ai pleuré comme un ignorant.

Le premier jour j'avois été choqué de voir d'abord ouvrir le Théatre par le Prince de Comagéne qui nous venoit avertir qu'il s'en alloit, parce que Tite épouſoit ce jour-là Bérénice. Je trouvois mauvais que la Scéne ne s'ouvrît pas plus près de la cataſtrophe, & qu'au lieu de nous dire que Tite vouloit quitter Bérénice on nous dit tout le contraire. Si Antiochus s'en va, comme il le dit, il ne ſera (diſois-je,) qu'un Acteur de Protaſe : & s'il demeure ; tout ce qu'il vient nous dire de ſon départ eſt ſuperflu, & ne fait rien à la Scéne. Ses adieux à Bérénice ſont de l'invention du Poëte pour gagner du temps pour tricher & pour fournir un Acte ; on ne le fait venir là que pour lui faire écouter la deſ-

cription du siége de Jerusalem, dont il est apparemment mieux informé que celui qui la fait, & à laquelle sa douleur l'empêche, sans doute, d'être attentif, d'autant plus que ce siége n'est de nulle importance à l'affaire dont il s'agit, ni d'aucun éclaircissement aux Spectateurs.

Si cet Antiochus eût ouvert le Théatre, en disant qu'il a sû que Titus veut renvoyer Bérénice, ce qu'il dit n'eût pas été si éloigné de la catastrophe. Le Confident eut pû lui inspirer de demander la Reine à l'Empereur, & là dessus s'étendre sur les hauts faits d'Antiochus à Jerusalem, qui pouvoient le mettre en droit de prétendre à cette récompense: il n'en eut pas moins fait sa déclaration d'amour à Bérénice, & tout ce qu'ils disent de tendre eût pû subsister. Il eut pû en suite faire pressentir à la Reine l'inconstance de Titus, & ainsi tout cet Acte n'eût pas été hors d'œuvre comme il est, & la protase y eut été achevée: On se fût attendu que le Roi de Comagéne eût pû contribuer au nœud & au dénouement; & l'on ne l'eût pas regardé dès-lors comme un Acteur inutile, qui n'est introduit que pour faire perdre du temps, & pour donner un rôle ennuyeux & vuide au mari de la Champmêlé. *

Cette imagination blessée de la régularité

* La meilleure Actrice.

du Théatre, me faisoit encore trouver à dire au lieu de la Scéne : il me sembla qu'Antiochus l'expliqua d'abord bizarement & peu vrai-semblablement. Il sort d'une porte qu'il dit qui est celle du cabinet de Titus, par laquelle l'Empereur se dérobe pour aller voir sa Bérénice, dont le Prince officieux nous montre l'appartement. Antiochus ne pouvoit-il aller chez Bérénice pour lui dire adieu *incognito*, que par le cabinet de Titus ? Le cabinet des Empereurs Romains étoit-il si peu respecté, qu'on se servît de sa porte secrete pour aller parler d'amour à leurs Maîtresses, & qu'on allât & vint par-là, comme par une salle du commun ? Que je fus malheureux de m'être ainsi mis en garde dès le premier vers contre la régle du vrai-semblable. Je fus plus sage le second jour, j'oubliai cette régle aussi bien que toutes les autres observations que j'avois faites. Ne regardant plus comme une chose hors d'œuvre, la joie que l'espoir de posseder Titus donnoit à Bérénice, je trouvai fort beau le portrait qu'elle fit de son Amant ; je fus ravi de la fierté dont elle reçut l'amour d'Antiochus ; & quoi que je n'eusse pas trouvé mon compte le premier jour, que Bérénice fut surprise qu'Antiochus l'aimât, puisqu'il le lui avoit dit depuis cinq ans, & qu'elle lui avoit commandé de se taire ; je ne voulus pas prendre garde à cette contradiction, & j'aimai mieux penser feu-

lement à la beauté des vers, de quoi je me trouvai assez bien. Je fis plus, ayant vû le premier Acte, je le regardai comme non avenu, & je supposé que la piéce alloit commencer au second, ce qui me la fit trouver bien plus juste. Titus y vint ouvrir la Scéne, & dit à son ami Paulin qu'il veut quitter Bérénice; Le Prince de Comagéne vient, l'Empereur lui donne la commission d'aller porter le compliment fâcheux; Antiochus demeure sur le Théatre, & n'en fait rien; son Confident refait la description du siége de Jerusalem, (un peu poëtiquement à la vérité, mais il n'est pas absolument contre le vraisemblable qu'un Confident soit Poëte) la Reine vient, le Prince fait sa commission, Bérénice s'emporte contre lui, cet Acte seroit admirable, s'il étoit le premier. Parce que je le suppose tel, il me donna beaucoup de plaisir. Je pardonnai volontiers à l'Auteur de n'avoir pas considéré qu'il n'étoit nullement vrai-semblable, qu'un grand Roi, favori de l'Empereur, eût voulu partir secretement de Rome, sans que cet Empereur qui l'aime si fort & qui le fait arrêter, veüille savoir le sujet de sa fuite, ne le lui demande que par maniére d'acquit, & n'en attende pas la réponse. Il étoit occupé de son amour, & quoi que le premier jour j'eusse trouvé à redire, que le Héros négligeât assez les loix de l'amitié, pour ne s'attacher pas à vouloir découvrir

couvrir quel sujet de plainte Antiochus pouvoit avoir ; je laissai-là les vertus & ne voulus alors songer qu'aux passions.

Il faut avoüer que jamais personne ne les a exprimées comme elles le sont ici ; cet Empereur dont l'histoire éléve la gloire jusqu'au ciel, ce Titus de qui le grand cœur & les vertus étoient les délices de l'univers, ce Titus en qui l'on voit sur le théatre tant de commencemens de sentimens héroïques ; quoi qu'il soit déja avancé en âge, puisqu'il a l'humilité de nous faire sa confession (de peur que nous ayons trop bonne opinion de lui) qu'il a laissé corrompre sa jeunesse aux mauvais exemples de la Cour de Néron, où il nous fait souvenir en effet qu'il joüoit honnêtement son rôle ; ce grand homme se laisse néanmoins si fort maîtriser à l'amour, qu'il veut bien qu'on sache que du vivant de son pere il désiroit d'être en sa place : quand il perd ce pere, il s'enferme huit jours sous prétexte de douleur solennelle ; il fait tout pour l'amour, & rien pour son honneur ; il oublie les loix de l'amitié ; sa passion le reméne à l'enfance, il a besoin d'un pédagogue qui l'encourage, & qui le redresse ; l'amour le rend sourd, & l'empêche d'entendre que Paulin dit, qu'il va appeller le Sénat à son secours, ce que les Spectateurs entendent pourtant, quoi qu'ils en soient bien plus éloignés que lui : Il n'ose parler à ce qu'il ai-

me, & quand il ose lui parler, il n'a point de bonnes raisons à lui dire; il allégue des exemples odieux à l'Amante, peu agréables aux Spectateurs, & mal propres à excuser son inconstance & ses parjures.

Le Poëte ingénieux pour faire éclater encore la force tyrannique de cette passion, feint adroitement, que cette Bérénice est la Bérénice sœur d'Agrippa; c'est dire cette infame Bérénice que le Spectateur sait bien qui étoit une incestueuse, & l'horreur de l'univers par son abominable commerce avec son frere dès le commencement du régne de Néron. Cependant l'amoureux Titus estime sa vertu, & se laisse tellement aveugler par l'amour qu'il a pour cette belle Surannée, que voyant dans le Madrigal testamentaire qu'elle lui baille à lire, le dessein qu'elle a fait de mourir, il se détermine aussi à se tuer. N'est-il pas vrai, que c'est là tout ce qui se peut faire pour exprimer l'excès de la passion, & qu'un Auteur ne peut aller plus loin.

La Reine Bérénice est aussi le modéle accompli du déréglement d'une passion emportée. L'amour qu'elle a pour Titus est si extraordinaire, qu'elle a voulu durant cinq années donner à l'amoureux Antiochus, le déplaisir de lui en faire confidence sous ombre d'amitié; elle est si insensée qu'elle ne voit pas combien ce procédé est bizarre, peu honnête, & peu nécessaire: le jour qu'elle doit

épouser Titus, elle cherche ce Roi pour lui ouvrir son cœur, & l'amour lui ôtant la mémoire elle s'étonne qu'il l'aime, s'irrite qu'il le lui dise avant que de partir, & le laisse aller sans lui faire aucune honnêteté. Cet amour, après lui avoir fait oublier ce qu'elle doit aux hommes, ne la laisse pas souvenir de sa Religion; elle devient Payenne, & la Juive ne parle que des Dieux & des immortels: ayant oublié Dieu, elle en oublie la Loi, se résout à mourir désespérée, & l'annonce à son ingrat par un poulet funébre, pitoyable dénouëment d'une pitoyable avanture! Elle fait à Titus un legs pieux de ses cendres, & pourvû qu'elles soient avec les cendres de son Amant, elle est consolée de tout ce qui peut lui arriver du côté de Dieu. Cela s'appelle exprimer les effets d'une passion emportée, & on ne peut assurément y rien ajouter.

L'amour épisodique d'Antiochus fait encore voir au naturel le déréglement de cette passion dangereuse. Il dépend de même que Titus des remontrances de son Ecuyer, qui l'empêche fort humainement de s'abandonner au désespoir quand il le voit trop pressé. Ce n'est pas que je fusse satisfait le premier jour de cet Ecuyer inutile. Puisque la violence de l'amour empêchoit son Maître de rien imaginer pour noüer agréablement l'avanture; & qu'il se contentoit de s'exclamer à tous

propos, & de maudire le ciel & la fortune; il falloit lui inspirer de faire quelque chose, ou pour empêcher que Titus n'épousât Bérénice quand il croyoit l'affaire en ces termes, ou pour l'épouser quand il croyoit, que Titus l'alloit renvoyer. Si ce Confident a eu ses raisons pour n'embarrasser pas son Maître en aucune intrigue, parce qu'il ne le jugeoit peut-être pas capable de la mener : le Poëte en a eu assurément beaucoup de nous faire voir en ce Prince, que l'amour, outre les désordres, qu'il a fait en Titus & en Bérénice, en fait encore un ici, dont tout le monde ne s'aperçoit pas; & nous apprend qu'un homme amoureux est si peu capable de rien faire pour les autres, que même en ce qui regarde son amour, il n'est pas en état de rien entreprendre pour soi-même : & de plus que l'effet de l'amour le plus ordinaire, & le plus vrai-semblable, c'est de se tuer soi-même, ou du moins de faillir à le faire, comme on le voit en Titus, Bérénice & Anticchus.

Je remarquai toutes ces beautés le second jour, parce que je ne m'attachai qu'à l'expression des passions. Je ne les avois pas remarquées à la première représentation, parce que Corneille m'avoit dépravé le goût dans ses piéces, & m'avoit accoûtumé à chercher des caractéres vertueux, ce que je n'avois garde de trouver ici. J'avois pourtant eu quel-

que eſpérance que le caractére de Titus ſeroit héroïque ; je lui voyois quelquefois des retours aſſez Romains : mais quand je vis que tout cela n'aboutiſſoit qu'à ſe tuer par maxime d'amour, je connus bien que ce n'étoit pas un Héros Romain, que le Poëte nous vouloit repréſenter, mais ſeulement un amant fidéle qui filoit le parfait amour à la Céladone. De ſorte que je vis alors l'inconvénient de cette régle, quoique fort commune ; qu'il ne faut pas que l'amour domine dans le Poëme héroïque. S'il n'eût pas dominé, dans celui-ci, il n'y eût point eu de cataſtrophe, c'eût été grand dommage, tout le monde l'a trouvée admirable. L'amour fait que Bérénice, Titus & Antiochus veulent ſe tuer eux-mêmes ; le même amour fait que Bérénice veut vivre, pour faire vivre Titus & Antiochus ; & bien en prend à Titus que Bérénice ait reſcindé ſon teſtament & ne lui ait pas envoyé ſes cendres : car il ſe ſeroit aſſurément tué, & eût apprêté à rire à la poſterité.

Il n'y a rien tel quand on va à la Comédie, que de ſe dépoüiller de l'eſprit de critique, rien ne trouble le plaiſir que l'on y prend, & rien n'empêche que les paſſions ne s'apaiſent & ne ſoient purgées (pour parler en termes de l'art.) Le premier jour mon humeur critique me rendit un très-méchant office, je m'allai mettre en tête que le Roi de Comagéne étoit plus honnête homme que Titus,

& j'en eus plus de pitié que de cet Empereur. La discrétion & la générosité de son amour me faisoit préférer ce Prince à l'amant timide qui n'osoit exécuter ce qu'il avoit promis à une Reine, & juré durant cinq années entières ; & qui n'en étoit empêché que par la crainte du Sénat, en un temps où les Empereurs étoient hors de page.

Il est vrai que le Poëte habile qui n'ignoroit pas la foiblesse du Sénat, a voulu l'accompagner des Consuls, & a fort judicieusement falsifié l'Histoire en ce point, en supposant que Vespasien l'année de sa mort, n'étoit pas Consul avec son fils Titus, & que par conséquent le jour que Bérénice est renvoyée, il y avoit à Rome d'autres Consuls. Mais comme j'étois persuadé que cela choquoit l'histoire, je ne goûtois pas l'artifice de cette invention, je n'en estimois pas l'Empereur moins absolu, & je n'en eusse pas moins eu de pitié de Bérénice, si elle ne s'en fût pas renduë indigne, par son peu de Religion, par sa fureur immodérée & par le peu de pudeur que sa passion lui laissoit ; ce qui me paroissoit mériter de plus grandes peines que celles dont elle se plaignoit. J'étois bien aise que Bérénice fût châtiée du moins par le trouble de son ame, je mépriſois le foible Titus, & je ne plaignois qu'Antiochus. J'enrageois donc, qu'Antiochus sortît après la catastrophe, plus malheureux qu'il n'étoit

venu, que Titus terminât l'affaire par une extravagance, & que Bérénice au lieu de se percer le sein s'amusât à composer un Madrigal.

Je trouvois bien que tout cela étoit imprévû, & qu'aucun des Spectateurs ne s'y attendoit. Qui eût pensé lors qu'Antiochus vint prier l'Empereur d'aller empêcher la Reine de se tuer, jurant qu'il y avoit fait ses efforts, & qu'il n'y avoit que Titus au monde qui la pût sauver? Qui eût cru que Titus ayant refusé d'y aller, sur ce qu'il avoit à parler aux Consuls imaginaires; & en ayant laissé la commission à Antiochus; & ce Roi par des raisons inconnues, ayant trouvé plus à propos de demeurer sur le théatre, & de s'évaporer en exclamations, pour donner tout loisir à sa Maîtresse de s'abandonner au désespoir? Qui se fût attendu que tout cela dût aboutir à un billet doux!

Les Comédiens ont été d'avis de supprimer ce billet funébre à la seconde représentation, je crois qu'ils ont eu tort. Du moins le Spectateur voyoit-il par-là quel étoit le texte de la froide & longue harangue que Titus fait à Bérénice, & le sujet de la chaude & prompte résolution qu'il prend de se tuer. On ne sauroit assez faire connoître la cause d'un dessein si imprévû, & si peu vrai-semblable. C'est par cet endroit seulement que la seconde représentation m'a moins plû que

la premiére, il falloit conserver le billet tendre. On ne peut faire voir assez de choses pour persuader que Titus sera capable, & aura sujet de se tuer : & quoi que Bérénice l'en croie d'abord sur sa parole à la premiere fois qu'il le lui dit ; elle qui l'a dit cent fois, & qui pourtant n'en a rien fait, quelque loisir que Titus & Antiochus lui en aient donné; les Spectateurs peu crédules, & peu persuadés qu'on se tuë ainsi de gaieté de cœur, sont bien aises de voir l'épitaphe du cœur de cette Amante, & sont par-là disposés à croire, que l'Amant héritier de ses cendres, pourroit bien se pendre de regret, ou du moins en prendre la résolution. Ainsi sauf meilleur avis, les Comédiens feront bien de rétablir le Madrigal.

S'ils s'avisent de retrancher à leur gré les Madrigaux de cette piéce, ils la reduiront à peu de vers. L'Auteur a trouvé à propos, pour s'éloigner du genre d'écrire de Corneille, de faire une piéce de théatre, qui depuis le commencement jusqu'à la fin, n'est qu'un tissu galant de Madrigaux & d'Elegies : & cela pour la commodité des Dames, de la jeunesse de la Cour, & des faiseurs de recueils de piéces galantes.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il ne s'est pas mis en peine de la liaison des Scénes, s'il a laissé plusieurs fois le théatre vuide, & si la plûpart des Scénes sont peu néces-

res. Le moyen d'ajuſter tant d'Elegies & de Madrigaux enſemble, avec la même ſuite que ſi on eût voulu faire une Comédie dans les régles. On ſe ſoucie bien dans le monde ſi une Scéne eſt néceſſaire, pourvû qu'elle exprime tendrement & naturellement quelque ſentiment délicat. Qu'importe aux Dames qu'un Auteur porte le Cothurne ou le Brodequin, pourvû qu'elles pleurent; & que de temps en temps elles puiſſent s'écrier, *cela eſt joli.*

Tout le monde eſt capable de connoître ce qui eſt joli; mais tout le monde n'eſt pas capable de connoître ce qui eſt beau. Ainſi il eſt bien plus prudemment fait à un Poëte qui cherche l'approbation du public de s'attacher au joli, que de ſe mettre en peine du beau. La Majeſté de Cothurne plaît aux Savans; mais la jeuneſſe, les Dames, & les barbons que les Dames corrompent (qui ne ſont pas en petit nombre) s'accommodent mieux de la galanterie de l'eſcarpin.

Je conſeillerois toujours à tout Auteur de bon ſens d'imiter celui-ci; de faire bonne proviſion de ſentimens élegiaques, de tendreſſes de Madrigal, de penſées brillantes: du reſte dédaigner les régles, l'invention, l'hiſtoire, les bonnes mœurs, l'uniformité des caractéres, le vrai-ſemblable; tout cela ne fait qu'arrêter l'imagination du Poëte, contraindre la nature, empêcher de pouſſer

à bout une passion, & obliger à mettre en une Scéne, ce qui quelquefois fait tout un Acte, voire toute une piéce. Car toute cette piéce, si l'on y prend garde, n'est que la matiére d'une Scéne, où Titus voudroit quitter Bérénice; l'Amante en seroit marrie, & se voudroit tuer; l'Empereur la menaceroit de se tuer lui-même si elle se tuoit: & Bérénice afin de n'avoir pas le déplaisir de voir en l'autre monde l'ombre de son ingrat, aimeroit mieux vivre, & prendroit congé pour la Palestine. N'est-il pas plus adroit, sans s'aller embarrasser d'incidens, d'avoir ménagé cette Scéne, & d'en avoir fait cinq Actes? Premiérement, on se délivre par ce stratagême, de la fatigue que donnoit à Sophocle le soin de conserver l'unité d'action dans la multiplicité des incidens: car à peine y a-t'il une action ici, bien loin d'y en avoir plusieurs: & on n'a que faire de crainde que la régle des vingt quatre heures n'y soit pas gardée; sans le Prince de Comagéne qui est naturellement prolixe en lamentations & en irrésolutions, & qui a toujours un *toutefois*, & un *hélas* de poche pour amuser le théatre; il est certain que toute cette affaire s'expédieroit en un quart-d'heure, & que jamais action n'a si peu duré. Cependant le tour de maître a été, d'empêcher le Spectateur de s'apercevoir de ce qui devoit faire tout le fin du dénoüement; de ménager la catastrophe: & d'empêcher le

monde de soupçonner que Titus pût être capable de se vouloir tuer.

Un autre Poëte, (Monsieur Corneille, par exemple,) s'il eût voulu faire qu'un premier Acteur se resolût à s'ôter du monde dans le cinquiéme Acte; auroit grossiérement préparé son caractére selon les régles, & l'eût dépeint dès le commencement, violent, emporté, aimant peu la vie, ou semblables préparations, qui eussent fait que le Spectateur, par la régle de l'uniformité des caractéres, eût dit quand il lui eût vû proteſter qu'il s'alloit tuer, qu'il falloit s'attendre à cela d'un homme sans modération, ainsi cet emportement eût perdu la grace de la nouveauté. Mais que Titus s'enferme huit jours pour déliberer ce qu'il a à faire touchant Bérénice; qu'il vienne de sens froid sur le théatre demander de ses nouvelles; qu'il écoute sa gloire & son Conseiller Paulin, en homme judicieux & reposé; qu'il promette diverses fois qu'il va donner une grande marque d'amour à la Reine: & que quand nous attendons l'effet de cette délibération de huit jours, de ces conseils de Paulin, de ces échappées héroïques, qu'il fait en lui-même, & de ces sentimens magnanimes qu'il étale & à Paulin & à Antiochus & à Bérénice: tout cela n'aboutisse qu'à se vouloir tuer! Monsieur Corneille me pardonnera, si je n'espére pas que le dénoüement de sa piéce soit si particulier.

& si peu attendu. De même que Bérénice, qui au contraire est si emportée dans le commencement & dans tous les cinq Actes, devienne tout à coup de sens rassis pour dénoüer & finir la piéce, quand elle a assez duré; & donne le bon soir à Titus & à la compagnie par un simple changement de volonté: je ne m'y attendois pas, je l'avouë; j'ai trouvé cela nouveau, & de plus de fort bon exemple.

Car enfin la Tragédie est la régle des passions. On apprend par ces trois déséspérés convertis, à se bien garder de se faire mourir, quelque résolution que l'on en ait prise. Quand on est en voie de déséspoir, & qu'on a résolu de se tuer, il est bon de faire comme le Roi de Comagéne, & de l'aller déclarer à nos amis, sur-tout aux plus puissans; ceux-là sont plus en état d'empêcher notre dessein. Dès que nous l'avons formé, il faut se hâter de l'aller découvrir, presser & vouloir entrer, fut-ce chez un Monarque, malgré les gardes, & quelques défenses qu'il y ait de laisser entrer personne. L'affaire est privilegiée, de faire savoir qu'on veut le tuer.

Véritablement Bérénice, ni Reine ni honnête femme ne donne point de bon exemple dans cette piéce, quoi qu'elle en soit l'Heroïne. Elle fait au contraire tous ses efforts pour porter son amant à se mettre au-dessus

des loix ; elle prend ce foible Empereur par tant d'endroits qu'elle le tourne enfin en ridicule, & qu'elle a toujours fait & fera toujours rire le Spectateur par ce vers qu'elle dit à propos pour sécher les larmes qu'elle avoit causées.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez.

Elle empêche par-là qu'on estime cet amour pour les loix, qui est la seule bonne qualité qui paroît en son Titus : & comme il n'y a personne qui ne rie en cet endroit des pleurs de cet Empereur, il n'y a point de Souverain qui ne trouve là une leçon de se servir à son gré de sa puissance pour éviter la risée que ce vers vient d'exciter. Mais nonobstant tout cela Titus ne se rend pas, sa vertu l'emporte sur son amour. Il est vrai qu'il en diminuë la loüange par l'énumeration des maux que son mariage lui feroit, & que son amour à son tour triomphe de sa vertu, quand il veut se tuer : mais voudroit-on qu'un Héros ne fût pas homme ? La nature s'éteint-elle par la vertu, & ne seroit-on pas cruel de vouloir empêcher de se tuer, un Amant qui voit que sa Maîtresse pleure & lui écrit un Madrigal touchant ?

Et puis quand il y auroit quelque chose à blâmer dans ce désespoir de Titus, il n'en faudroit rien craindre. Peu de gens l'imite-

ront, & c'est une grande adresse du Poëte d'avoir mis en son Héros un défaut inimitable, & une vertu facile à acquérir.

Un honnête homme remporte ce fruit de cette piéce, qu'il doit quitter ce qu'il aime quand il ne peut le conserver sans dommage. Si l'Amante s'en désespére & veut se faire mourir; il y a bon remede: il faut lui dire aussi qu'on veut se tuer, & alors l'Amante apprendra de Bérénice, premierement, à croire que l'on lui parle sincérement, & puis à dire adieu & se séparer de bonne grace.

Cette pratique est de grand usage, & je sais des intrigues qui se seroient mieux dénoüées qu'elles n'ont fait, si on eût sû cette méthode. Telle est l'utilité du théatre. C'est un grand secret de savoir ainsi mêler l'agréable & l'utile. Cela tient lieu de toutes les régles, & quand je vois que dans une piéce, la morale va bien, je ne puis souffrir que l'on accuse le Poëte de n'entendre pas le théatre, qu'on le blâme d'avoir voulu entrer en lice avec Corneille, & que Monsieur de ***** s'écrie.

Infœlix puer atque impar congressus achilli.

C'est assez, Monsieur, je suis las de rire; l'envie m'en prendra peut-être quelqu'autre fois. Cependant je vous dis fort sérieuse-

ment que je voudrois avoir fait cette piéce & que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Le 17. Novembre 1670.

La semaine prochaine on verra la seconde partie de cette Critique, qui est sur la Bérénice du Palais Royal.

LA CRITIQUE DE BERENICE.

*SECONDE PARTIE.**

Par le même.

MONSIEUR,

J'avois toujours cru la Muse du Cothurne un peu moins coquette, & je n'eusse jamais pensé qu'elle se fût oubliée en faveur d'un jeune homme, au préjudice du grand Corneille, avec qui elle avoit été si long-temps en si bon ménage. Elle avoit toujours fort honnêtement pris soin de son Domestique. Rotrou, Duryer & Scudery n'avoient jamais pû la débaucher; qui n'eût dit qu'elle auroit été fidéle jusqu'au bout? Il y avoit même quelque apparence qu'elle se piqueroit d'hon-

* Imprimée à Paris en 1671.

neur à cette fois, & qu'elle donneroit enfin toutes ſes beautés à ſon favori après les lui avoir fait eſpérer ſi long-temps. L'infidéle ! Bien loin de contenter des déſirs ſi juſtes, elle ne s'eſt preſque pas laiſſé toucher le bout du doigt ; elle lui a même refuſé ſes faveurs accoûtumées, au lieu de lui en accorder de nouvelles ; & par un caprice impitoyable, elle l'a fait entrer en lice avec un avanturier qui ne lui en contoit que depuis trois jours, elle l'a abandonné à ſa verve caduque au milieu de la courſe, & s'eſt jettée du côté du plus jeune.

Allégorie à part, Monſieur. Je ſuis fort mal édifié de la Bérénice du Palais Royal ; N'en déplaiſe à la vieille Cour ; Monſieur Corneille a oublié ſon metier, & je ne le trouve point en toute cette piéce. On lui dit pour le conſoler de tant de vers miſérables, durs, ſans penſée, ſans tour, ſans François & ſans conſtruction ; * que l'art du théatre y eſt merveilleuſement obſervé : Non pas que l'on le trouve ainſi ; mais parce que cela devroit être, & que ſi l'on n'avoit lû Ariſtote & Horace, on parieroit avec Monſieur *** deux cens Louis que cela ſeroit. Car enfin qui s'aviſeroit qu'un homme auſſi expérimenté au théatre que l'eſt M. Corneille en une occaſion où il eſt queſtion de décider de ſon

* *Si non offenderet unumquemque poëtarum lima labor*

excellence ; & en une piéce qui devroit servir de modéle à toute la tragique postérité, (*a*) & de leçon à celui qu'il ne regardoit que comme son écolier ; qui croiroit, dis-je, qu'il dût nous donner un ouvrage irrégulier de tout point ?

Un vieux Capitaine prend-il jamais mal son terrain ; & un Poëte couronné de lauriers, ne doit-il pas bien conserver tous ses avantages quand il traite un sujet ? Il n'a pas voulu faire une Tragédie simple comme M. Racine, & soûtenir jusqu'au bout un sujet simple, par la beauté de l'expression, par la délicatesse des pensées, par les emportemens des passions, & par l'harmonie des vers. (*b*) A la bonne heure ! il s'est défié de la fécondité de son esprit usé par les années & du feu de sa veine refroidie ; il a prudemment fait. Je ne le blâme point d'avoir introduit plusieurs personnages épisodiques ; mais je lui sai mauvais gré, premiérement de les avoir mal choisis, & puis de s'en être mal servi.

Puisqu'il vouloit des personnes épisodiques, il falloit prendre le temps de la fable du vivant de Vespasien pere de Titus, & se servir de l'avantage que l'histoire lui donnoit. C'est par l'ordre de Vespasien que les Historiens disent que Tite renvoya Bérénice. Voilà une épisode naturelle & dans le sujet. C'étoit

(*a*) *Si Parùm à summo discessit, vergit adimum.*
(*b*) *Cui lecta potenter erit res.*

une raiſon invincible que Titus avoit pour quitter ſa Maîtreſſe ; & en même temps un beau champ pour le Poëte d'étaller les droits de l'autorité paternelle, & la vertu héroïque & Romaine qui porte un fils à faire violence à ſes inclinations pour ſuivre les déſirs de ſon pere. C'étoit une matiére nouvelle au théatre & par-tout ailleurs ; puiſque tous les Poëtes & les Romanciers font toujours que l'amour révolte les enfans contre leur pere. M. de Corneille ayant beſoin d'une épiſode, a laiſſé celle-ci qui étoit dans ſon ſujet, & qui conſervoit admirablement l'unité de l'action ; pour en prendre deux éloignées qui la détruiſent tellement, qu'il lui ſera difficile de donner un titre juſte à ſa piéce ; * & de dire une bonne raiſon, pourquoi il l'appelle Bérénice plûtôt que Domitie. Mais ſur-tout il falloit bien ſe garder d'introduire cette Domitie : elle fait ſouvenir le Spectateur de l'accuſation que les Romains faiſoient à Titus d'avoir commis un inceſte avec elle. Il falloit éloigner cette idée & ménager mieux notre imagination en faveur du Héros.

Il n'eût pas mal fait encore d'empêcher cette Domitie de promettre à Domitien qu'elle fera cocu le Seigneur Titus. Et ſi l'eſpoir qu'elle donne de cet inceſte paroît un beau ſentiment à Monſieur Corneille, je croi qu'il

* *Ut nec pes nec caput uni reddantur formæ.*

n'étoit pas impossible que la Suivante de Domitie en fût mal édifiée, & que la Princesse étoit obligée en conscience de tenir cette affaire un peu secrette.

(*a*) Quant à Domitien frere de Tite, il étoit naturel de l'employer ; mais le Poëte a mal suivi la régle d'Horace, qui veut que quand on met en avant des gens connus, on les représente tels qu'ils ont été. Achille brutal & Jason infidéle. Il falloit donc se souvenir que Domitien avoit conspiré contre la vie de Titus ; ne se contenter pas de le dire en deux vers, mais faire une épisode de cette conspiration ; ce qui eût admirablement relevé la clemence de Titus, puisqu'elle le rend si récommandable dans l'Histoire. (*b*)

Tout cela n'eût-il pas fait un plus bel effet, un jeu plus ingénieux, & des Scénes plus riches & plus héroïques, que toutes ces longues déclarations d'amour que Domitien fait à Domitie, qui ne font rien du tout à l'affaire de Bérénice ; (*c*) que toutes ces feintes purement comiques d'aimer ailleurs ? Que tous ces essais de donner de la jalousie, peu propres au Cothurne ? Et enfin que toute cette ridicule picoterie de deux rivales qui

(*a*) *Si forte reponis Achillem. Impiger iracundus inexorabilis acer, jura neget, &c.*

(*b*) *Famam sequere.*

(*c*) *Versibus exponi tragicis res comica non vult. Effutire leves indigna tragœdia versus.*

récrée le parterre dans un Acte où il devroit être en pleurs.

L'amour de Titus pour Bérénice eût pû être le prétexte de la conspiration de Domitien contre son frere ; nous eussions vû un Héros en péril, nous eussions craint pour lui, nous l'eussions plaint ; la pitié & la crainte eussent été excitées selon les régles par le moyen d'un premier Acteur ; il eût été délivré du péril en renvoyant Bérénice par qui la conspiration eût été découverte ; & qui n'eût pas voulu conclure ce mariage, de peur d'exposer son Amant à la fureur de la vertu Romaine. Nous en eussions été ravis, nous aurions admiré l'Amante & le Héros, & nous eussions vû en Monsieur Corneille toutes ces maniéres Romaines, qui lui ont autrefois tant acquis de réputation. *

Mais que veut-il que nous disions, quand il fait quereller deux harangéres, qui se disent tout ce qu'elles ne doivent pas dire ; & qui nous ôtent toute la compassion que nous pourrions avoir pour elles, en nous apprenant mutuellement l'une de l'autre, des choses qui nous feroient horreur, si la maniére dont elles les disent ne nous faisoit rire. Etoit-il de l'art du Poëte d'exagérer ainsi ce que Bérénice a fait d'impiétés & de sacriléges

* *Ne iæmunda crepent ignominiosaque dicta. Nec si quid fricti ciceris probat & nucis emtor.*

contre la Ville & le Temple de son Dieu ? (*a*) s'il eût dû la faire foudroyer ou faire ouvrir la terre sous ses pieds, à la bonne heure! Mais c'est l'héroïne de la piéce, celle qui doit nous donner de la pitié. Le grand acte de contrition qu'elle fait, ne la remet pas assez bien dans les bonnes graces des Spectateurs, pour leur faire oublier ses actions noires ; & tant qu'ils s'en souviendront, ils ne seront point touchés de ses larmes.

Au reste est-il possible que Monsieur Corneille se soit si fort oublié dans les caractéres ? Lui qui a toujours été le maître des autres en ce point. Quelle espéce de Héros nous présente-t'il en Titus ? (*b*) Il le suppose d'entrée de jeu très-mal honnête homme. Ce Héros est Empereur depuis six mois. Depuis son avénement à l'Empire, il n'a pas encore fait la moindre honnêteté à une Reine avec laquelle il a été fort bien, & à qui il a promis mariage ; il ne s'est point mis en peine de lui faire trouver bon qu'il prît parti ailleurs ; il est sur le point d'épouser Domitie, & l'affaire étoit faite si la Reine eût été un peu moins alerte, ou pour peu qu'elle eût eu le vent contraire.

Ce qu'il y a de consolant pour Bérénice ; c'est qu'il l'avoit presque oubliée, qu'il étoit

(*a*) *Centuriæ Seniorum agitant expertia frugis.*
(*b*) *Moratagque recte fabula.*

devenu amoureux de Domitie, & que l'absence avoit guéri ce Héros de sa premiere passion : quand elle arrive, il trouve à propos de n'être qu'un moment avec elle ; & l'envoie en son ancien apartement, où il ne va la voir, qu'après que Domitie a eu tout loisir de la quereller. Le Seigneur Titus savoit mal son monde ; & puisque le lieu où il la recevoit étoit assez proche, & même dépendoit assez de l'apartement où il la faisoit conduire, pour que Bérénice y reçoive un moment après la visite de Domitie, & celle de Titus même : Il pouvoit bien sans faire tort à la Majesté de l'Empire, donner la main à une belle Reine qui l'aimoit, la conconduire lui-même, du moins jusqu'à la porte de la chambre, & faire quelque cinq ou six pas pour une Princesse que l'amour lui amenoit du fond de l'Orient. Mais un grand Monarque a-t-il jamais ordonné tout haut en présence d'une grande Reine ; qu'on la traite bien, & qu'on la serve splendidement. Je croi que cela s'en va sans dire, & que s'il y a quelque ordre particulier à donner, ce n'est pas tout haut & en présence. Il suppose que Bérénice est fatiguée, il l'envoie reposer & il donne ordre qu'on ait grand soin d'elle. J'aimerois autant qu'il commandât, qu'on prît soin de lui donner un bon lit de plume. Le compliment est campagnard, il sent le faux noble, & m'a fait souvenir que le pere de

Titus ne se piquoit pas d'être de bonne maison. *

Horace n'a rien dit de mieux, que quand il baille pour premiere régle de bien écrire, sur-tout quand on introduit des personnages; *La science du monde.* Monsieur de Corneille a-t-il vû quelque procedé pareil dans la vieille Cour? Je ne sai si Charles IX. eût fait cette incivilité, mais je sai bien que si une belle jeune Reine amoureuse arrivoit à la Cour *incognito*, elle y seroit reçue plus humainement. Je ne m'attendois pas à cette incivilité de Titus, qui s'étoit délecté à se peindre lui-même comme un Prince si galant, que les aimables loisirs *au pluriel*, ménageoient dans sa Cour l'heureux choix des jeux & des plaisirs. Mais il est fanfaron en honnêteté comme en bravoure; & puisqu'il soutient si mal les loüanges qu'il se donne en langage Epique, il me permettra de douter que quand il faisoit un pas il fit trembler le Pole Antartique. D'autant plus que la renommée ne le publie pas si épouvantable; & qu'hormis le pauvre Cécinna qu'il fit assassiner pour avoir couché avec Bérénice; je n'ai pas oui dire que depuis son avénement à l'Empire il fût autrement fort perilleux de l'empêcher de dormir. Sans cette reflexion, j'eusse cru quand il haussoit quelquefois la

* *Scribendi rectè sapere est & principium & fons; Reddere personæ scit convenientia quæque.*

parole;

parole, que les deux Poles étoient effrayés ; mais je m'imaginai qu'il étoit vrai-semblable qu'il fût un peu Matamore, ce qui me fit moins craindre pour les Poles.

Cependant comme les fanfarons ont d'ordinaire l'ame basse, je me défiai fort de celle de ce Héros, & je le soupçonnai d'être capable de faire des lâchetés Il fait paroître en effet si peu de vertu, qu'outre qu'il n'a pas la force de rien refuser à Bérénice ; il lui offre de quitter l'Empire pour la suivre en Palestine ; & il n'est détourné de son dessein, que par la remontrance que lui fait son amante, que le César qui lui succéderoit le feroit peut-être assassiner. Que craignoit-il ? Il n'avoit qu'à faire un pas & hausser la parole, & il eût effrayé son successeur. Cependant il auroit donné une preuve héroïque de son amour en quittant l'Empire pour suivre une femme. Avoüez, Monsieur, que tout ce jeu est bien peu digne de Corneille. Est-ce être Romain d'abandonner le Trône des Césars pour suivre une maîtresse ? & quand on en a fait le dessein, est-ce être Romain que de changer, parce que peut-être on seroit assassiné ? * Ce caractere n'est-il pas pitoyable ? Falloit-il pour avoir lieu d'étaler quelques vers ampoulés touchant la politique de ceux qui régnent contre ceux qui ont quelque prétention sur leurs Etats ? Falloit-il ravaler l'idée qu'on a du

* *Ambitiosa recidet ornamenta.*

Héros de la piéce, & le rendre mépriſable ?

C'eſt la maladie des jeunes Poëtes tragiques (je m'étonne que Monſieur Corneille n'en ſoit pas guéri) de coudre ſans diſcernement des ſentences & des lieux communs. (*a*) Ils prétendent en enrichir leur Poëme ; mais d'ordinaire ce ſont des contretemps. Par exemple cette joyeuſe morale que l'ami de Domitien fait ſur l'amour propre, eſt-elle en ſon lieu dans une Tragédie ? Sur-tout dans la bouche d'un Confident, qui n'y doit faire aucune figure que pour la connexion des Scénes ? Mais de plus ne bleſſe-t'elle pas la pudeur ? (*b*) & ne préſente-elle pas une idée impure ? La belle demande à faire à un jeune amoureux dans une Tragédie, s'il n'eſt pas vrai qu'il n'aime ſa maîtreſſe que pour coucher avec elle ? Cela étoit bon à demander à un jeune Satyre ? Si M. Corneille eût fait cette faute dans ſa jeuneſſe on eût peut-être excuſé la chaleur de ſa veine : mais à ſon âge donner cárriere à ſon imagination ! La muſe du Cothurne qui eſt chaſte, ou qui le veut paroître, s'en eſt irritée ; & de peur qu'on dit qu'elle s'eſt trouvée au milieu de la piéce où ces libertés ſont, elle n'a voulu avoir aucune part ni au commencement, ni à la fin.

L'accuſeroit-on en effet d'avoir inſpiré la protaſe ? Domitie ouvre le Théatre, & épuiſe

(*a*) *Sed nunc non erat his locus.*
(*b*) *Satyris paulum pudibunda protervis.*

ſes poulmons & notre patience pour nous faire ſon hiſtoire. C'étoit l'hiſtoire de Bérénice qu'il falloit conter, & paſſer celle de Domitie en quatre vers ; ou (puiſque les plus courtes protaſes ſont les meilleures,) il falloit retrancher tous ces longs diſcours, venir au ſujet, (*a*) & n'amuſer pas les Spectateurs en narrations purement épiſodiques, entierement inutiles, & même vicieuſes : en ce qu'elles font croire que cette Domitie eſt l'héroïne de la piéce, puiſqu'on s'arrête tant à préparer ſon action. Ce commencement eſt-il de Corneille ?

Vous m'allez dire, je le vois bien, qu'il a été loüé univerſellement d'avoir bien fini ; qu'on dit qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même dans le dénouëment ; (*b*) & que ſa cataſtrophe a été admirée de tout le monde, en un ſujet où elle étoit ſi difficile. Mais ſavez-vous bien, Monſieur, qu'il n'appartient pas à tout le monde de juger une cataſtrophe ; & que, quoi qu'elle ait tant de partiſans, elle eſt plus défectueuſe que bonne ?

Afin qu'une cataſtrophe ne ſoit pas vicieuſe, il faut qu'elle ſoit vrai-ſemblable, & que le Spectateur ait pû s'y attendre. (*c*) Or il n'arrive rien dans celle-ci qu'on peut raiſonnablement eſpérer. Jamais le Sénat n'a fait

(*a*) *Semper ad eventum feſtinet & in medias res.*
(*b*) *Non qui vio videt immodulata poëmata judex.*
(*c*) *Nec quodcumque volet poſcat ſibi fabula credi.*

pour personne, ce que M. Corneille lui fait faire pour Bérénice ; ainsi nous n'avions garde de deviner son imagination ; & moins encore, que si cette Ordonnance du Sénat leve tous les obstacles du mariage, l'Amante qui vient de passer tant de mers pour le faire, renonce d'abord à ses espérances, & consente au bonheur de sa rivale. Venoit-elle du bout du monde pour n'épouser Titus que malgré le Sénat ? Et est-elle si capricieuse, que si son mariage n'excite point de guerre civile, elle ne le veut pas ? Qu'avoit elle à désirer quand elle a quitté ses terres, si ce n'est que Rome consentit à ses nôces ? Pourquoi s'en retourner quand Rome y consent ? N'est-ce pas dire à Titus qu'elle ne l'aime guéres, & que son voyage n'a été qu'un caprice contre Domitie ? N'est-ce pas le quitter de gaieté de cœur ? Est-ce le sujet de la Tragédie ? * Et M. Corneille ne quitte-il pas la partie quand il ne fait pas faire séparer ces deux Amans malgré eux, puisque le sujet de la piéce étoit, *invitus invitam dimisit.*

Une autre faute dans cette catastrophe, est de faire que Titus la finisse en violant les Loix Romaines. Puisque l'amour des Loix de Rome faisoit tout le nœud de cette piéce ; il ne falloit pas la dénoüer en rompant ces Loix. On m'avoüera que cela ne pouvoit ni ne devoit être attendu. Qui s'aviseroit qu'un

* *Cur ergo si nequeo ignoroque poëta Salator ?*

Empereur Romain fit vœu de célibat? Cette cataſtrophe étoit admirable pour un Pape ; mais elle eſt burleſque pour un Empereur. Le célibat étoit odieux aux Romains ; il y avoit des loix rigoureuſes contre ceux qui l'embraſſoient ; & les Sujets ſuivant aiſément l'exemple du Souverain, ce ferme propos que fait Titus de ne point ſe marier, eſt de pernicieuſe conſéquence. Quand il auroit été aſſez mal honnête homme pour le faire, il ne falloit pas que le Poëte l'alleguât ſur le Théatre.

Cette cataſtrophe péche encore contre la régle des mœurs ſemblables, qui veut que les perſonnages ne faſſent rien de contraire aux maniéres & aux mœurs de leur pays. * Tite déclare Domitien ſon ſucceſſeur, cela n'eſt pas conforme aux mœurs Romaines. Les Empereurs aſſocioient à l'Empire ceux qu'ils vouloient par le conſentement du Sénat & de l'armée ; mais ils ne déſignoient pas leur Succeſſeur de leur autorité privée. On déſignoit des Conſuls, mais non pas des Empereurs. Si le Poëte a reſpecté l'hiſtoire, & n'a pas oſé faire aſſocier Domitien à l'Empire, ce qui l'eut bien mieux accommodé, il devoit avoir même reſpect pour les mœurs Romaines. Je vois bien qu'il avoit beſoin de l'une de ces deux choſes pour ménager l'ambition de Domitie, de laquelle il ne ſavoit

* *Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo doctum imitatorem.*

que faire ; * mais c'est une grande faute d'avoir besoin de faire une faute, & sur-tout de faire une faute qui ne tire pas d'affaire : Car l'esprit du Spectateur n'est pas en repos touchant cette Domitie : & on sort de-là sans savoir si cette ambition extrême est ou doit être satisfaite de l'espérance incertaine de regner après la mort de Titus ; & si elle est persuadée qu'il ne rappellera pas Bérénice, ou qu'il gardera son vœu de chasteté : ce qui, à mon avis, demeure grandement problematique.

Voilà, Monsieur, une partie de ce que j'ai trouvé à la Bérénice de Corneille, que je n'ai encore vûë qu'une fois. Quoique ces fautes soient considérables, on a eu tort de dire de cette piéce,

Fabula nullius veneris sine pondere & arte.

Elle a assurément de grandes beautés, j'ai résolu de les remarquer un jour aussi bien que celle de la Bérénice de M. Racine. Cependant, Monsieur, je vous prie de ne point montrer ces deux petites critiques, vous savez qu'elles ont été faites chacune en une après soupée ; elles ne sont donc pas en état d'être vûës par ceux qui ne m'aiment pas autant que vous faites ; & puis, *Genus irritabile vatum.* Je suis avec beaucoup de respect,

MONSIEUR,

Votre, &c.

* *In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.*

REPONSE
A LA
CRITIQUE
DE LA
BERENICE
DE RACINE.

Par SUBLIGNY.*

MONSIEUR,

J'ai vû votre critique de Bérénice, je l'ai luë d'un bout à l'autre ; tout en eſt miraculeux, & il n'eſt pas juſqu'à la date qui ne tire une exclamation de ceux qui la liſent ; il eſt vrai qu'elle a quelque choſe de ſurprenant, on ne commença de joüer Bérénice que le 21. Novembre de l'an paſſé, & vous avez daté votre Critique du 17. de ce même mois, vous ne ſauriez croire les effets

* Imprimée à Paris en 1671.

merveilleux que cela produit dans l'esprit de vos Lecteurs ; les uns vous regardent comme un Prophète qui voit les choses à venir comme des choses présentes ; les autres s'emportent contre votre Libraire comme contre un homme mal intentionné pour le public, à cause qu'il ne nous a donné votre lettre que deux mois après que vous l'avez datée ; il y en a qui se scandalisent de la prétenduë supercherie de l'Hôtel de Bourgogne, qui auroit juré hardiment le 21. Novembre que personne n'avoit encore vû sa Bérénice, lorsque vous l'aviez déja critiquée, & que vous y aviez même remarqué *une femme de qualité pleurer copieusement* ; fiez-vous, maintenant, disent-ils, à Messieurs les Comédiens, quand ils vous assurent qu'ils vous donnent une piéce nouvelle. Prenez la peine d'y aller sur la bonne foi des affiches, & flattez-vous après de la pensée que vous avez pris le plaisir de la voir quand vous n'avez eu tout au plus que le reste des gens à vision, & que par des représentations anticipées, les spéculatifs des choses futures se sont lassés de la considérer avant vous.

Voilà, Monsieur, les différens sentimens de ceux qui ont pris garde à votre date ; mais ils conviennent tous en ce qu'ils croient que vous êtes sorcier, & que si vous êtes prophète, vous n'êtes qu'un prophète à fausses enseignes. Pour moi qui juge mieux de

votre génie, je n'ai garde de croire que vous soyez un magicien, & j'aurois plûtôt de vous toute autre pensée que celle-là.

* Vous avez fait un Livre qui m'a trop bien appris à ne point attribuer à la magie tout ce qui n'est pas ordinaire, & depuis que je sai que dans les élémens il y a de certains Messieurs & de certaines Dames, qui font de petits tours très-commodes pour leurs amis, je n'accuse plus les Démons des choses que vos Sylphes & vos Sylphides peuvent faire facilement. Je sai la commodité que vous avez de voir les piéces avant qu'on les représente. Les Comédiens qui ont joüé Bérénice n'ont sans doute pas prétendu se rendre responsables des apparitions, qui peuvent arriver à une *imagination exaltée* comme la vôtre, lorsqu'ils nous ont dit que cette Tragédie paroissoit pour la premiere fois sur leur Théatre, peuvent-ils empêcher une troupe de ces Sylphes que nous ne voyons point, de faire une mascarade invisible pour une partie de divertissement, & de prendre chacun tel visage que bon lui semblera, avec des habits convenables, pour venir dans la chambre d'un homme de leur connoissance, joüer une Tragédie dont ils auront appris chacun leur rôle à mesure que M. Racine en faisoit les vers.

* Le Comte de Gabalis.

Je ne doute pas, Monsieur, que ce ne soit ainsi que vous l'avez vûë, il n'est pas que la Reine des Sylphides qui aime tant ses plaisirs n'entrétienne une troupe de Comédiens volans, qu'elle a prêtés sans doute à la priére de quelque Sylphide de sa Cour, qui pour vous obliger *à l'immortaliser*, a voulu gagner vos bonnes graces, en nous donnant la Comédie, & a tâché de faire servir ce qu'on joüoit, à vous montrer sa passion, par les larmes qu'elle a versées à l'aspect d'une Reine malheureuse en ses amours; voilà sans doute ce que c'est que cette Dame que vous avez vûë pleurer à Bérénice le 17. Novembre.

En vérité, Monsieur, votre cabale est d'un grand usage; je ne m'imagine jamais le plaisir que vous deviez prendre à voir représenter la piéce de M. Racine sur le fonds de votre lit, par des Sylphes habillés à la Romaine, qu'il ne me vienne une envie étrange d'apprendre ce que vous savez, quand ce ne seroit que pour avoir le divertissement de toutes les Comédies dans ma chambre, avant que le public les eût vûës.

Etant dans ces sentimens, Monsieur, vous pouvez croire que je suis dans tous les vôtres, & que je n'ai garde de choquer, par un esprit de contradiction, une personne aussi familiére que je crois que vous êtes avec ces esprits dont je recherche la connoissance; & puis comme les régles de poëtique sur les-

quelles vous avez fondé votre critique de Bérénice, ne sont d'aucun Auteur dont j'aie entendu parler jusqu'ici, je m'imagine que c'est la poëtique des Sylphes, ainsi j'y applaudis, je la trouve admirable, & je l'embrasse de tout mon cœur.

Oui, Monsieur, je trouve, comme vous, que *Tite devant quitter Bérénice à la fin de ce Poëme, on nous dit tout le contraire au commencement*; & que la protase de cette piéce est aussi éloignée de la catastrophe, que la premiere partie de la derniere. Je condamne le sentiment de ceux qui disent, que vous êtes si délicat que vous en avez le goût dépravé, que vous ne voulez que des piéces courtes, que vous considerez trop votre memoire pour l'accabler de tout ce qui s'est passé en un jour, que vous aimez si peu à la charger, que sur la fin de votre critique vous en avez oublié le commencement, & que vous faites *une seule Scéne* de ce que vous venez de trouver *trop long* pour un Poëme tout entier. Au lieu qu'ils disent là-dessus, que c'est le propre de l'erreur de se contredire: Je dis moi, que c'est le propre de la force & de l'étenduë de l'esprit de soutenir tantôt une opinion, tantôt le contraire.

Je trouve, comme vous, que si *le Roi de Comagéne eût ouvert le Théatre, en disant qu'il a sû que Titus veut renvoyer Bérénice*, ou *si on eût commencé par le second Acte*

(comme vous dites encore) *la catastrophe n'eût pas été si éloignée* ; & il est certain que, si on eût voulu l'approcher encore davantage, on n'avoit qu'à commencer par le dernier Acte. On sait bien qu'Aristote est contraire à cela, & que ses partisans y eussent trouvé à redire. Ils veulent qu'une piéce commence par ce qui s'est passé le matin, & qu'elle finisse par ce qui s'est passé le soir. Mais vous vous souciez bien d'Aristote ? Il ne savoit pas faire des vers, comme a fort bien dit un des habiles connoisseurs que vous ayez de votre parti. Qu'il se contente que les anciens Poëtes ayent suivi ses régles, & qu'il laisse en repos ceux de notre siécle.

Ce n'est pas que vous ne sachiez fort bien ces régles. Il y en a une preuve inconteſtable dans votre critique, en cet endroit où vous dites que vous les avez *laissées à la porte* ; car tout le monde raisonne de la sorte en votre faveur : puisqu'il les a laissées il falloit qu'il les eût. Voyez à quoi sert un mot. Si vous n'aviez mis cela, il ne falloit qu'un incrédule, pour nier que vous en eussiez jamais eu la connoissance ; & vous pouvez même avoir présentement tel ennemi qui dira que vous n'avez jamais été fort familier avec ces régles : fondé sur les circonspections que vous gardez avec elles, & sur le traitement respectueux que vous leur faites, en les appellant *Mesdemoiselles*. Pour moi j'attribuë cela

à la civilité qui eſt ordinaire aux honnêtes gens, & je m'aſſure que vous les auriez ſuivies, ſi les vôtres n'avoient été meilleures.

En effet, il eſt certain que quiconque verra la poëtique du Philoſophe, qui prétend que l'une des plus grandes beautés que le Poëte puiſſe former dans la ſtructure de ſa fable, c'eſt de faire que l'aventure qui doit finir tragiquement aille bien avant dans la joie, avant d'être troublée par les accidens funeſtes, qui compoſent ſa cataſtrophe, & que pour relever avec adreſſe l'éclat de ces renverſemens, il faut qu'au moins une fois, on voie dans le bonheur & dans le plaiſir, ces perſonnes que le malheur doit accabler dans la fin de la Tragédie, (ce que M. Racine a ſuivi dans la joie que donne à Bérénice l'eſpoir de poſſeder Titus :) & qui verra enſuite la poëtique des Sylphes, qui veut que quand un Amant doit quitter ſa maîtreſſe à la fin du poëme, on le die au commencement, trouvera une différence très-grande de l'une à l'autre.

Quiconque verra que ce bon Grec a cru que la fable compoſée n'étoit plus belle que la fable ſimple, qu'à cauſe de la péripetie; c'eſt-à-dire, de cet événement imprévu qui dément les apparences, & qui, par une révolution, que l'on n'attendoit point, vient changer la face des choſes : changement qu'il appelle la plus grande beauté de la Tragédie:

tel qu'on le voit dans cet Acte où Bérénice, remplie de la joie du mariage qu'elle espére, vient apprendre les nouvelles de la résolution de Titus, si contraires à ce qu'elle a dans l'esprit; (car M. Racine a suivi par-tout les erreurs d'Aristote:) & qui verra ensuite que vous tenez pour la fable simple, & tellement simple, que vous voulez qu'on vous avertisse de la catastrophe vingt-quatre heures avant qu'elle arrive, n'aura garde d'être un moment en doute sur le choix qu'il doit faire de ces opinions opposées; car enfin la Tragédie ne se joüe que pour le Spectateur, ainsi quoi qu'il soit vrai que le jour que Tite se sépara de sa maîtresse, tout le monde croyoit le matin, qu'il alloit épouser celle qu'il renvoya le soir, parce qu'il ne trouva pas à propos de lui faire ce compliment que le plus tard qu'il fût possible, & qu'il differa tant qu'il peut de lui conter cette fâcheuse nouvelle, comme il est aisé de voir par l'historien Suetone qui ne met qu'une ligne entre ce qu'il nous dit des prétenduës nôces de Titus & de Bérénice, & de leur séparation effective. Quoique, dis-je, tout cela soit véritable, il vous faut contenter, vous qui êtes le Spectateur; & si vous voulez qu'on vous avertisse de ce qui est à venir, il faut vous en avertir. Il n'est rien de si raisonnable, & vous avez eu droit de critiquer un poëme qui en agit autrement.

Quant au lieu de la Scéne où *vous trouvez à redire* ; à cauſe que vous ne voulez pas qu'Antiochus aille dans le cabinet de l'Empereur, pour voir ſa maîtreſſe ; je ſuis d'avis de ne vous en pas parler, car je ſerois obligé de vous avoüer à ma honte, que je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour pénétrer dans votre ſens, & pour deviner les raiſons, qui vous font trouver mauvais, qu'un grand Roi, confident d'un Empereur, ait l'entrée de ſon cabinet.

Je vois bien que ce qui fait la difficulté que j'ai à vous comprendre, c'eſt que je m'étois fortement perſuadé juſqu'ici, que la choſe la moins ſujette à la critique dans cette Tragédie, étoit la Scéne, à cauſe qu'on n'y voit que l'Amant, la Maîtreſſe, & le Confident de tous les deux ; que tout ce qui s'y paſſe eſt ſecret, ſoit les alarmes de Bérénice, ſoit les conſeils que Titus demande à Paulin, ſoit la commiſſion qu'il donne à Antiochus de parler à la Reine, ſoit enfin les derniers adieux de toutes ces perſonnes ; & que par conſéquent le cabinet de Titus étoit un lieu très-propre pour cela, & vrai-ſemblablement celui où toutes ces choſes ſe ſont paſſées en effet. Il me ſembloit, qu'Antiochus ayant accoûtumé depuis cinq ans de parler de Titus à la Reine comme ſon ami, il n'y avoit point à s'étonner, ſi la voyant ſur le point d'épouſer, il ſe déclaroit ſon

Amant, & rival de Titus, dans ce même lieu où Titus croyoit qu'il parloit comme confident de son amour. Plus j'y rêve, & moins je trouve la raison que vous pouvez avoir de vous en fâcher.

N'importe, Monsieur, il n'est ni régle ni raison, qui m'empêche de donner tête baissée dans tout ce que vous dites. Il faut croire que M. Racine a mal pris son lieu, puisque vous le trouvez mauvais. Il faut croire aussi, par la même raison, que Bérénice a tort *d'être surprise qu'Antiochus l'aime.* Je vous avertis, par parenthése, que, si vous montrez cette lettre à quelqu'un, qui ait vû cette Tragédie, il faut bien vous garder de lire cet endroit, car il vous répondroit que Bérénice n'est pas surprise qu'Antiochus l'aime; mais qu'il le lui dise, en un jour où elle va épouser l'Empereur; qu'elle s'étonne que le Roi de Comagéne lui montre de l'amour, dans un temps où elle croyoit qu'il avoit appellé sa raison à son secours, & qu'il s'étoit accoûtumé à faire de nécessité vertu, & à n'avoir plus que de l'amitié pour elle. Cela soit dit en passant.

J'admire cependant votre honnêteté, & votre courage à blâmer les défauts jusques dans un Empereur. Il faut que je vous imite, & que je me scandalise, comme vous, que Titus ne veuille pas savoir pour quel sujet Antiochus quitte sa Cour. Cela n'est point

de la civilité. Ce n'eſt pas aſſez de le lui demander pluſieurs fois, ce n'eſt pas aſſez de le preſſer là-deſſus, comme il fait au commencement du troiſiéme Acte. Il falloit le mettre à la torture pour le faire parler, & pour lui donner un témoignage de la part qu'il prenoit à ſes affaires, & du déſir qu'il avoit de ſavoir ce qui lui étoit ſurvenu : au lieu d'aller par la voie de la douceur & de lui repréſenter, comme il fait, les raiſons qu'il a de demander le ſujet de ſon départ, pour le mieux obliger à le lui dire. Il devoit prévoir qu'Antiochus, ne voulant pas découvrir ce qu'il avoit dans l'ame ſur ce chapitre, prendroit ſujet de changer de diſcours au premier mot qui lui en donneroit occaſion, comme il fait dès que l'Empereur lui dit qu'il lui eſt néceſſaire.

Au lieu de deviner tout cela, il s'amuſe à ſonger à ſon amour, dont vous l'accuſez auſſi fort judicieuſement, quand vous dites qu'il fait tout pour ſa paſſion & rien pour ſon honneur. Les petits eſprits dont la portée ne s'étend pas bien loin, s'imaginent que, quand il ſe ſépare de Bérénice, quand il eſt inſenſible à ſes larmes, quand il a des duretés pour elle, qui lui font dire à lui même qu'il eſt un barbare, ils croient que c'eſt pour ſon honneur. Mais vous êtes trop fin pour vous laiſſer tromper à cela. Vous êtes bien pour le moins auſſi ſubtil que ces gens qui diſoient

qu'il ne falloit pas se fier à la mort du Roi Philippe, & qu'il s'étoit fait tuer tout exprès pour attraper les Athéniens. Pourquoi nous fierions-nous à la séparation de Tite & de Bérénice ? Peut-être qu'il n'envoie cette Reine à cinq cent lieuës loin de lui, que pour attraper les Romains, & que, sans leur rien dire, il prétend garder toujours son amour dans son cœur, pour les faire enrager. Et si cela est, vous avez raison de dire que *l'amour* domine dans ce poëme ; quoi qu'à la vérité on n'y voit pas de grandes marques de sa domination, & que la connoissance en est réservée aux esprits pénétrans comme vous.

Il est bien certain que ces deux vers, que vous attribuez à *l'humilité* de Titus, cette *confession* (pour parler en vos termes) de n'avoir pas toujours été si honnête homme qu'il est, est un effet de son amour, il dit qu'avant d'avoir vû Bérénice, il passoit sa jeunesse dans la Cour de Néron, comme il voyoit les autres la passer : mais qu'ayant vû cette Reine, il tâcha de se rendre honnête homme, pour lui plaire, il entreprit le bonheur de mille malheureux, & il se fit aimer de tout le monde, pour se faire aimer de sa maîtresse. J'eusse cru qu'il ne disoit cela que pour nous faire voir l'obligation qu'il avoit à Bérénice, & pour nous toucher de pitié, en nous représentant qu'il étoit obligé de se séparer d'une Amante, à qui il étoit redeva-

ble de sa gloire, si vous ne m'appreniez qu'il le dit *pour nous empêcher d'avoir trop bonne opinion de lui.*

Voyez comme je défere à vos sentimens. Vous avez après cela sujet de croire que, puisque j'ai tant fait, je les suivrai toujours. En effet, si je suis de votre avis en dépit de la raison, pourquoi n'en serois-je pas en dépit des Historiens? Je dis cela sur le sujet de la *feinte*, que vous prétendez que M. Racine a faite, en disant que Bérénice est sœur d'Agrippa. Tous les Auteurs qui en parlent ont beau l'assurer; ils ne me persuaderont jamais, puisque vous voulez que ce soit une feinte.

Les conjectures auront encore moins de pouvoir sur mon esprit, & après que vous avez dit que *Rome n'avoit point d'autre Consul que Tite, quand Bérénice fut renvoyée*, & que par conséquent il ne falloit pas mettre dans la pompe funébre de Vespasien,

Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat:

Il me semble que je n'entends rien quand on me veut prouver le contraire, parce qu'on sait que la premiere chose que les Romains faisoient après la mort d'un Consul, étoit d'en mettre un autre en sa place pour achever son temps, (temoin ce Consul à qui Ciceron se pressoit de rendre visite avant que son Consulat fût fini, parce qu'il avoit succedé à un homme qui n'avoit plus qu'un jour à le

garder, & que selon cette coûtume, on en avoit mis un à la place de Vespasien : & pour Tite, que les Historiens assurent seulement, qu'il a été Consul avec son pere, mais qu'ils ne disent pas qu'il le fût le jour de sa mort outre qu'il étoit si peu ordinaire aux Empereurs de garder leur Consulat quand ils l'avoient au temps de leur élection, que Pline a loüé Trajan comme d'une chose rare, de ce qu'il avoit été le premier à garder le sien.

Voilà de belles raisons à donner à un homme qui est prévenu de votre sentiment comme moi, c'est à faire à des gens qui suivent Aristote & Horace à se payer de ces raisons-là ; parce qu'ils sont persuadés que quand ce point seroit contre l'histoire, il est permis au Poëte d'inventer, & que même une feinte faite à propos donne plus d'éclat à la vérité, & fait un des beaux ornemens d'un Poëme. Mais vous, selon votre poëtique, vous n'avez garde de trouver bon qu'on mente ; vous êtes trop scrupuleux pour cela ; vous prenez toujours les choses au pis, jusques-là que vous voulez que tout le monde se mette en tête, quand on entend parler Bérénice, qu'on entend parler *une incestueuse* ; quoique pas un Historien n'en donne aucune assurance, mais qu'ils parlent tous sur la bonne foi d'un bruit, que peut-être les médisans faisoient courir.

Si le pauvre Aristote étoit au monde, il ne

manqueroit pas de vous dire là-dessus, que vous ne savez ce que c'est que les mœurs dans une Tragédie ; puisque ce n'est autre chose que ces inclinations puissantes, qui font paroître une personne ce qu'elle est, selon l'intention de la fable, sans se mettre en peine des endroits de sa vie, qui ne regardent point le sujet qu'on traite. Et ce Philosophe qui a blâmé Euripide (je ne sais si vous en avez jamais entendu parler) d'avoir fait Egiste aussi méchant qu'il étoit en effet, & plus méchant qu'il n'étoit besoin, pour l'intention de sa fable, ne manqueroit pas de loüer M. Racine d'avoir seulement fait paroître Bérénice fort amoureuse de Titus, comme il falloit pour son sujet, sans avoir mis un mot, qui puisse faire penser qu'elle ait jamais été *incestueuse*.

Mais, Monsieur, n'avoir qu'Aristote contre vous, c'est être bien foible ; un vivant a toujours plus de raison qu'un mort, & un vivant comme vous, qui sait tout ce qui se peut savoir ; qui sait par exemple, que du temps de Titus, Bérénice étoit une *belle Surannée*. Je vous en loüe ; parce que je m'imagine que vous voulez en être loüé, & que vous n'en parlez, que pour faire voir que vous le savez, non pas pour blâmer le Poëte ; car, outre que la vérité est pour lui, & qu'il n'a rien changé à l'histoire pour l'âge de Bérénice, quoi qu'il n'eût pas été le pre-

mier à prendre cette licence, il ne fait rien dire à cette Reine qui sente fort sa vieillesse : & pour Titus, il pouvoit bien être amoureux d'une veuve de vingt-cinq ans (car elle pouvoit n'avoir que cela) après qu'un Général des Assyriens avoit été amoureux d'une autre Juive veuve, qui en avoit pour le moins cinquante, & si passionnément amoureux qu'il en perdit son armée & sa tête.

A propos de Juive, il faut avoüer que vous êtes bien clair-voyant. Rien n'échappe à votre critique : parceque Bérénice a lâché une seule fois, sans y penser, le mot de *Dieux*, vous l'accusez de paganisme ; je suis charmé de votre zéle pour la réligion, & je vous avouë que les Spectateurs eussent bien mieux connu que Bérénice étoit Juive, si, au lieu de *Dieux* qu'elle dit une fois, elle avoit souvent imploré, sur le Théatre, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob. On a beau dire que c'est une façon de parler, qui nous arrive quelquefois à nous mêmes, qui sommes Chrétiens ; On a beau dire que Bérénice parlant à des Payens vouloit s'accommoder à eux, en ce qui lui coûtoit si peu de chose ; il est certain que *Dieux* est tout au moins, une parole oiseuse, dont il faudra rendre compte.

Ce que vous critiquez ensuite est bien pis que Bérénice veuille *mourir désesperée*. Je suis ravi de voir votre opinion sur cette sorte

de déſeſpoirs. J'avois déja vû celle de quantité de perſonnes, qui mettent parmi les ſentimens généreux, cette réſolution de la perſonne héroïque, qui perdant l'objet de ſon amour, ſe détermine à la mort; ils diſent qu'on y trouve toutes les qualités, qui produiſent les deux paſſions que demande la Tragédie, & que d'ailleurs ils ne ſont pas de mauvais exemple, parce que ce ſont des premiers mouvemens dont nous ne ſommes pas les maîtres; je ſuis bien aiſe d'apprendre de vous que c'eſt oublier *la Loi de Dieu*; & je ſerois d'avis, ſur cette réflexion que vous faites, que dans une Ville bien policée, on ne ſouffrît point de Tragédie, dont on n'employât les entr'actes à faire un petit demi quart d'heure de méditation, pour faire tout avec connoiſſance, & d'un ſang raſſis.

C'eſt grand dommage que vous ne ſoyez Directeur général des Comédiens de France. Vous leur défendriez par la voix du crieur public, comme on faiſoit aux Avocats de l'Areopage, d'exciter aucune paſſion de peur que le trouble de leur ame ne les emportât à dire qu'ils ſe vouloient tuer, ou quelque choſe d'approchant; car je vois bien que ſelon vous, il y a quantité de façons de parler qui ſignifient cela, comme par exemple, *implorer la mort*, *courir au trepas*, que vous attribuez à Antiochus, comme à un homme qui ſe va tuer, au lieu que, communément

parlant, on jugeroit de ces discours que c'est qu'il s'ennuie de sa vie infortunée, & qu'il s'en va peut-être à la tête de son armée entreprendre quelque guerre dangereuse.

Pour Titus tout le monde est de votre avis. Il est vrai qu'il se veut tuer, s'il est la cause de la mort de Bérénice. Vous dites que cela est *indigne d'un Héros Romain*; je suis fâché pour l'amour de vous qu'il die sur ce chapitre ces deux vers,

Je me suis vû, Madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un Héros, & par plus d'un Romain.

Car, après cela vous aurez de la peine à persuader au monde qu'il n'y a point de Héros ni de Romain qui se soit tué. On peut bien ignorer que Caton s'ôta la vie, on peut bien ne pas savoir que Marius se précipita après avoir donné la mort par un excès de jalousie à la jeune Hellas, qu'il adoroit; mais de dire qu'on croie que Titus ment sur le point qu'il veut mourir, quand il dit ces deux vers, il n'y a pas apparence, & l'on demeurera toujours persuadé, sur sa parole, que des *Héros* & des *Romains* se sont tués avant lui; & sans doute pour de moindres sujets, que celui que donneroit à Titus, la pensée d'avoir causé la mort d'une belle Reine, qu'il a si longtemps adorée.

Hélas, Monsieur, ce ne seroit pas vous qui

qui en viendriez à cette extrémité, vous n'avez pas l'ame assez tendre pour cela, vous qui riez à l'endroit qu'on diroit être le plus touchant de toute la piéce dont nous parlons: à ce reproche pressant & sensible qui fait connoître le cruel état de Titus, qui tout Empereur qu'il est, est obligé de se séparer de ce qu'il aime : à ce vers si énergique pour exciter la pitié,

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez;

qui semble si bien faire ressouvenir les Spectateurs de ces sentimens de tristesse, de cette langueur affligeante, & de cette douleur mortelle dont l'ame de Titus est abattuë, quand il dit lui-même au Roi de Comagéne,

——Plaignez ma grandeur importune,
Maitre de l'univers, je régle sa fortune,
Je puis faire les Rois, je puis les dépoſer,
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.

Je vous avoüe mon foible, je ne vois jamais de pareils endroits que je ne me sente attendrir. Ils ont le secret d'exciter la pitié dans mon ame, & je ressemble fort à Horace en cela,

——*Si vis me flere dolendum est,*
Primum ipsi tibi; tunc tua me infortunia lædent.

Je porte envie à cette grandeur d'ame hé-

roïque, qui vous met au-dessus de l'humanité, & qui fait que vous vous choquez des pleurs d'un Empereur. De l'humeur dont vous êtes je ne vous conseille pas de lire Homére, Sophocle, Ovide, Séneque, Virgile, Ciceron, ni tous les Anciens ; où vous verriez pleurer Achille, Ulisse, Ajax, Hercule, Enée, Alexandre, César, & tant d'autres Empereurs, dont les larmes seroient capables de vous noyer, si on les avoit conservées dans des vases.

Je m'imagine que dans les régles de votre poëtique, la fin de la Tragédie n'est pas d'exciter la pitié ; car on y travailleroit en vain, puisque ces mouvemens pathétiques, qui font pleurer l'Acteur même, ne peuvent rien sur vous. M. Racine vous auroit bien plû davantage, s'il avoit fait comme M. Corneille, qu'il eût laissé dire le bon Horace,

Projicit ampullas & sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse.

Et qu'au lieu de faire pleurer Tite, il nous l'eût représenté, comme l'effroi du genre humain, comme un mangeur de petits enfans, qui n'avoit qu'à mettre un pied devant l'autre, & dire un mot un peu plus haut qu'à l'ordinaire, pour faire trembler le monde de bout en bout. Il est vrai qu'on eût dit de lui ce qu'on dit de M. Corneille, qu'il a voulu copier son Tite sur notre invincible Monarque,

& qu'il y a très-mal réuſſi, comme on voit par la comparaiſon qui en a été faite en vers :

Tite par de grands mots nous vante ſon mérite ;
Louis fait, ſans parler, cent exploits inouis,
Et ce que Tite dit de Tite,
C'eſt l'univers entier qui le dit de Louis :

Mais ç'auroit toujours été quelque choſe pour M. Racine. Il auroit du moins eu la gloire de donner matiére par ſes ouvrages, à une Epigramme faite à l'avantage de notre grand Roi ; &, ſelon vous, il vaudroit bien mieux qu'il eût fait cela, que d'avoir compoſé ces Madrigaux, ces Elegies, dont ſa piéce, comme vous dites fort bien, *n'eſt qu'un tiſſu galant, depuis le commencement juſqu'à la fin.*

En effet, jettez les yeux ſur quelque endroit de ſa Tragédie que vous voudrez ; vous ne manquerez jamais d'y trouver un Madrigal. Par exemple, n'en eſt-ce pas là un bien touchant ?

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec Céſar unir ma deſtinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément,
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.

Mais voulez-vous voir une Elégie admirable ? Ecoutez ce que Tite dit à Paulin,

Et je l'ai vuë aussi, cette Cour peu sincére,
A ses Maitres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Neron approuver les horreurs, &c.

Mon Dieu! le joli Madrigal que voici encore!

Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle,
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si dès le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des loix?

Tout de bon voilà qui est bien doux. Mais voici une tendresse bien exprimée,

Sauvons de cet affront mon nom & sa mémoire,
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.

En voulez-vous une autre?

Sai-je combien le ciel m'a compté de journées?
Et de ce peu de jours si longtemps attendus,
Ah! malheureux, combien j'en ai déja perdus!

N'admirez-vous pas ce sentiment passionné?

Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.

Et celui-ci encore?

Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

Il y a cent douceurs de cette nature, que

nous ſerions trop longs à parcourir. Mais voici un Madrigal, ou une Elégie, comme il vous plaira de l'appeler, qui couronne tout le reſte :

Ne vous attendez point que las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tariſſe vos larmes,
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me ſuit ;
Sans ceſſe elle préſente à mon ame étonnée,
L'Empire incompatible avec votre Hymenée.
Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouſer encor moins que jamais.
Oui, Madame, & je dois moins encore vous dire,
Que je ſuis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
De vous ſuivre, & d'aller trop content de mes fers,
Soûpirer avec vous au bout de l'univers.
Vous même rougiriez de ma lâche conduite.
Vous verriez à regret marcher à votre ſuite,
Un indigne Empereur ſans Empire, ſans Cour,
Vil ſpectacle aux humains des foibleſſes d'amour.

Quelle douceur pour une Maîtreſſe à qui on conte de telles fleurettes ! Eſt-il de cœur à l'épreuve de ces tendreſſes ?

Voilà ce *tiſſu galant de Madrigaux & d'Elégies.* Avoüons que cela s'appelle, *filer le parfait amour à la Céladonne.* Pouſſe-t-on le tendre chez les Sylphes de cette façon là ? Si ce ſont là vos Madrigaux, què ſeront vos Poëmes héroïques ?

Mais à propos de Madrigal, parlons un peu du *Madrigal testamentaire*, du *Poulet funébre*, du legs pieux qui vous a donné sujet de faire merveilles, dans les noms ingénieux dont vous l'avez baptisé. Il y a long-temps que je voulois savoir le sentiment d'un grand homme comme vous, sur les Madrigaux testamentaires; car je m'imagine que vous appellez ainsi tout ce qui s'écrit en mourant, soit prose ou vers; puisque les Acteurs parlant en vers sur leur Théatre, nous représentent les Rois parlant en prose dans leur palais. Il faut que je vous fasse voir un de ces poulets funébres qu'un Héros de notre siécle écrivoit à sa Maîtresse:

Vous apprendrez par la fin de ma vie que je suis homme de parole, & qu'il étoit vrai que je ne voulois vivre qu'autant que j'aurois l'honneur de vos bonnes graces. Car ayant appris votre changement, je cours au seul reméde que j'y puis apporter, & vas mourir sans doute, puisque le ciel vous aime trop pour sauver ce que vous voulez perdre, & qu'il faudroit un miracle pour me tirer du péril où je me jetterai. La mort que je cherche & qui m'attend, m'oblige à finir ce discours. Voyez donc, belle Princesse, par mon respectueux déséspoir, ce que peuvent vos mépris, & si j'en étois digne.

Je pourrois bien me moquer ici avec vous, de tous les connoisseurs de notre temps, qui donnent leur suffrage à ce *legs*

pieux (pour parler toujours en vos termes.) Ils ne trouvent pas mauvais qu'il vienne d'un Héros Chrétien, Catholique, Apostolique & Romain. Tout ce qu'on peut dire pour excuser leur erreur, c'est que peut-être n'auroient-ils pas été de ce sentiment, s'ils avoient sû que vous deviez condamner un pareil billet de Bérénice, qui, étant femme, a plus de foiblesse qu'un Héros, qui, étant Juive, a moins de mesures à garder qu'un Chrétien; qui, paroissant sur un théatre, doit moins cacher la violence de ses passions que celui qui écrit de sang froid dans sa chambre; & qui par conséquent est mille fois plus excusable que ce grand homme que nos savans n'ont pas blâmé.

Je suis bien aise que vous ayez résolu le doute que j'avois sur le chapitre des Madrigaux testamentaires. Mais vous deviez pousser votre raillerie plus avant; vous deviez dire que Bérénice ne s'est pas contentée de faire testament, mais que pour achever tout à fait les apprêts de sa mort, elle a loüé des pleureurs & des pleureuses, qui font si bien leur devoir, avant même qu'elle soit morte. Ah! C'étoit un reproche à faire à M. Racine; car si l'on ne croit qu'on pleure à sa piéce pour de l'argent, comme croyoit Horace de certains Poëtes de son temps, on dira à son avantage que c'est que sa piéce a cette grande vertu que Scaliger & Castelvetro ap-

pellent *l'efficace de la Tragédie*. On se moquera de votre Critique, on dira que vous avez été préoccupé en la faisant ; puisque vous avez mieux aimé dire à votre honte, que vous pouviez être touché d'un poëme défectueux, que d'avoüer à la gloire de M. Racine, que le sien étoit parfait. On vous soutiendra que les larmes étant la fin de la Tragédie, & la plus glorieuse récompense du Poëte, celui-ci a sujet d'être satisfait de sa piéce. On vous dira que les régles ne sont pas que pour acquerir cette fin, qui sont les pleurs du Spectateur, & que dès qu'un poëme l'a acquise, il ne faut plus demander s'il est selon les régles. On vous comparera à ce Medecin de Milan, qui se contentoit, disoit-il, de posseder la vérité, & qui s'attachoit si fort aux régles de la Medecine, que, sans considérer qu'elles avoient été faites pour la santé, il se glorifioit d'avoir tué un homme selon les formes, & eût été au déseſpoir d'en avoir guéri un, s'il s'étoit mis en tête qu'il avoit manqué en quelque chose contre son art.

Cependant tout cela fera regarder de plus près la Tragédie que vous critiquez. On fera réflexion que tout le monde qui y pleure, n'y pleure pas pour rien. On l'examinera, & on trouvera que vous blâmez un poëme qui a deux qualités les plus belles & les plus propres pour exciter les deux passions que

demandent ces ouvrages. On y trouvera une Héroïne ni trop bonne, ni trop méchante, qui ne péche que par l'emportement de la plus violente des passions ; & on la verra affligée par ce qu'elle aime le plus au monde, puisque son amant l'abandonne ; & cela, c'est le comble, le période, & le dernier point de tout ce que les faiseurs de poëtique ont demandé jusqu'ici.

Vous aurez un beau plaisir de voir ainsi loüer ce que vous avez critiqué ? J'en aurai de la peine à votre considération. Du moins, si vous ne vouliez rien dire davantage sur cet endroit, vous deviez mieux appuyer celui où vous parlez de la simplicité d'action, que vous accusez d'excès dans cette Tragédie. Il falloit, en faisant imprimer votre Critique, faire imprimer aussi votre Sophocle, que vous citez si à propos pour la *multiplicité d'incidens*. Vous auriez ôté par-là, l'équivoque que tout le monde fait à votre désavantage. On entend par *Sophocle*, cet Auteur de l'Oedipe, qui a eu tant de réputation parmi les Grecs, & on s'étonne, avec raison, que vous vous soyez avisé de lui attribuer la *multiplicité d'incidens*, à lui qui a toujours affecté une grande simplicité d'action. Pour moi, qui connois un peu vos maximes, je n'ai garde de croire que vous ayez lû ce Poëte, quand ce ne seroit que parce que Horace a dit qu'il le falloit lire,

——Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Vous entendez sans doute parler de quelque Sophocle nouveau, qui n'est connu que de vous ; mais on n'est pas obligé de savoir que vous en ayez un particulier à votre usage : vous deviez le faire connoître au public, afin qu'on ne fût pas étonné quand vous le citeriez.

Vraiment il y a quantité d'endroits comme cela dans votre Critique, où l'on diroit que vous avez voulu faire grace au Poëte, & où vous vous y prenez ce semble si négligemment, qu'un honnête homme me demanda l'autre jour, si ce n'étoit pas un des amis de M. Racine, qui avoit critiqué sa piéce. Je veux croire que cet honnête homme ne se connoissoit pas en Critique, & qu'il ne consideroit pas les doctes raisonnemens dont vous avez d'ailleurs appuyé la vôtre. Car après tout, votre écrit a été reçu à la Cour comme il le méritoit, on lui a rendu toute la justice que vous deviez attendre, & si les ris sont une démonstration de joie, vous avez sujet d'être satisfait de la joie qu'on a montré en le lisant.

Il n'y a qu'une chose qui me chagrine, & qui doit aussi vous chagriner. C'est que le Roi ait été content de Bérénice, lui dont l'approbation est trop glorieuse pour un Au-

teur, & dont le seul plaisir est l'unique but de l'ambition du Poëte le plus ambitieux qui soit en France. Tout ce qu'on peut faire là, c'est de dire qu'il n'a trouvé cette piéce à son goût, que pour ressembler en tout à Alexandre, avec qui il a déja de commun, le courage, la valeur, la prudence, & toutes les vertus d'un Héros. Il sait que ce grand Conquérant, qui mépriſoit un monde entier comme indigne de son estime, étoit tellement passionné pour les poëmes d'Euripide, qu'il choisit entre les Perses & parmi les Gedrosiens toutes les personnes d'esprit, & leur distribua des vers, afin d'être entretenu à toutes les heures du jour de ses divines Tragédies, sur tout de son Iphigenie, où Aristophane son Censeur impitoyable, n'a jamais trouvé à redire; & on voit que la Bérénice de M. Racine ressemble extrêmement à cette Iphigénie.

La pauvre fille se réjoüit d'abord de son prétendu mariage avec Achille; comme Bérénice se réjoüit de ses prétendues nôces avec Titus. Iphigénie est surprise, crie, & fond en larmes, quand elle apprend qu'au lieu d'épouser, il faut être sacrifiée au salut des Grecs, par son propre pere; comme Bérénice se décharge en lamentations & en soupirs, quand on lui dit qu'il faut être sacrifiée aux loix des Romains, & qu'elle est abandonnée de ce même amant, qu'elle croyoit épouser.

Agamemnon, pleure en voyant pleurer sa fille ; comme Titus pleure en voyant pleurer sa maîtresse. Le Grec ne se laisse jamais si fort attendrir, qu'il en change de résolution ; comme le Romain, quelque sensiblement qu'il soit touché, ne se laisse jamais fléchir. Ils disent l'un & l'autre, dans l'emportement de leur douleur, des choses fort approchantes. L'un s'entend réprocher par sa fille & par sa femme, ses pleurs, & son attachement à l'oracle & à la satisfaction des Grecs ; comme l'autre par sa Maîtresse, ses larmes & son attachement aux loix & au contentement des Romains. Et enfin la catastrophe d'Iphigénie n'est autre que la résolution de cette généreuse fille, qui, se lassant de pleurer inutilement, fait tout d'un coup un effort sur sa foiblesse, & exhorte elle-même son pere à la sacrifier, comme le dénoüement de Bérénice consiste seulement en ce changement subit de cette Reine, qui, après avoir en vain versé tant de pleurs, se résout à partir, & exhorte elle-même son amant à vivre en repos éloigné d'elle.

On sait bien, Monsieur, que tout cela est véritable. Mais, quoi qu'il en soit, en vérité M. Racine est bien à plaindre, & si j'étois de lui, je ne me consolerois jamais, de n'avoir pour modéle qu'Euripide, pour Auteurs qu'Aristote, Horace, Scaliger, Castelvetro, & autres de cette façon, tous gens si peu con-

sidérables & si infortunés, qu'ils n'ont pas l'honneur d'être connus de vous, & de vous avoir pour Censeur.

Cependant, Monsieur, il est temps que je finisse. Mais auparavant il faut que je vous prie de dire à votre ami Monsieur de*** qu'il applique mieux une autrefois,

Infœlix puer atque impar congressus Achilli,

A moins qu'il ne prétende, qu'on ne peut faire un poëme dramatique, sans vouloir entrer en lice avec M. Corneille. Car de dire que M. Racine a traité le même sujet que lui, c'est parler fort à la maniére du peuple, qui s'imagine que, parce que Bérénice est un nom commun à deux Tragédies, ces deux Tragédies doivent être la même chose. Vous savez bien que tout en est différent : l'action différente : le temps différent : peut-être même la Scéne différente, & que si un seul Auteur avoit fait ces deux piéces, elles se compteroient fort bien pour deux poëmes, aussi distingués que deux actions d'une même personne, dont l'une suppose l'autre ; comme les deux Iphigénies d'Euripide, & les deux Oedipes de Sophocle.

C'est assez, Monsieur, adieu. Si vous avez déja fait la Critique de la premiere piéce qui paroîtra, faites-moi la grace de me l'envoyer, afin que je l'admire, comme celle-ci. Et sur-

tout quand les *Sylphes* en représenteront quelqu'une dans votre chambre, ne m'oubliez pas; faites-le-moi savoir par un billet, afin que je la voie. Ce que je viens de faire pour vous, en applaudissant à tous vos sentimens, dans cette dissertation, vaut bien pour le moins cette réconnoissance. Je suis,

MONSIEUR,

Votre, &c.

TITE ET TITUS
OU LES
BERENICES,
COMEDIE
En trois Actes.

ACTEURS.

APOLLON.
MELPOMENE. } Muſes.
THALIE.

TITE, Empereur.

BERENICE de TITE.

TITUS, Empereur.

BERENICE de TITUS.

ANTIOCHUS, Roi de Comagene.

DOMITIEN, frere de Tite.

DOMITIE, femme de Domitien.

La Scéne eſt au Parnaſſe dans le Temple de Mémoire.

TITE ET TITUS, OU LES BERENICES, COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THALIE, TITE.

THALIE.

LE sujet qui vous améne ici ne m'eſt pas tout à fait inconnu, & déja la renommée en a apporté la nouvelle au Dieu qui commande en ces lieux ; mais, comme cette Nymphe ne parle pour l'ordinaire que fort confuſément de toutes choſes, il eſt à propos

* Imprimée à Utrecht, en 1673.

que vous m'expliquiez un peu plus nettement la matiére de plainte, que vous avez, & enfin ce qui vous oblige de venir au Parnasse implorer la justice d'Apollon.

TITE.

Belle Déesse (car votre air, & votre mine, ne sont pas d'une beauté mortelle; & je ne puis qu'espérer bien de mon voyage, puisque je suis tombé dans de si bonnes mains, dès mon entrée dans cet illustre pays) je suis l'infortuné Tite, Empereur de Rome; mais, que dis-je, je suis; parlons plus juste, & disons seulement que je prétens l'être: puisque l'on me conteste que je le sois; qu'un imposteur; qui se fait appeler Titus, a eu la hardiesse d'usurper sur moi ce titre glorieux, & que je suis exposé à passer pour un fourbe, & pour un scélérat si je ne puis faire voir que c'est lui qui en est un & non pas moi. C'est là le sujet qui m'améne en ces lieux; j'y viens demander vengeance à Apollon, de l'injure que me fait cet usurpateur: d'autant plus grande que, comme vous saurez par la suite, c'est un très-mal-honnête homme, qu'il y a bien grande différence de lui à moi, & que je serois fort fâché de lui ressembler. Je suis donc venu au Parnasse, pour y faire décider si je suis un imposteur, où si je suis les délices du genre humain: car il faut nécessairement que je sois l'un des deux, & il n'y a point de milieu entre ces deux extrémités.

Jugez, charmante Déeſſe, s'il y eut jamais de différend plus important que celui là.

THALIE.

Il eſt vrai qu'il ne ſauroit l'être davantage pour vous, puiſqu'il s'agit de ſavoir ſi vous êtes vous-même, ou ſi vous ne l'êtes pas, auſſi me défiai-je bien d'abord quand j'ouïs dire, que deux Empereurs Romains devoient venir en ce pays, que de ſi grands perſonnages ne faiſoient pas ce voyage pour une cauſe légére; mais de grace redites moi votre nom, je ne ſais comment il m'a échappé quand vous l'avez dit, j'ai lû quelquefois l'hiſtoire Romaine, & la ſuite des Empereurs eſt une choſe aſſez connuë; mais je n'y ai jamais vû le nom que je penſe avoir ouï, il faut aſſurément que j'aie mal entendu.

TITE.

Je vous ai dit, ô Déeſſe, que j'étois l'Empereur Tite.

THALIE.

Tite? Voilà un bien petit nom pour un ſi grand Seigneur, vous ne pouvez pas en avoir de plus mince; pour peu qu'on en ôtât il n'y reſteroit rien; Tite! On ne ſe défieroit jamais que le maître du monde s'appellât de la ſorte; & ſi vos raiſons n'ont pas plus de poids, ni plus de gravité que votre nom, je tiens votre affaire déſeſpérée.

TITE.

Et comment voudriez-vous donc que je

m'appellasse ? Aimeriez-vous mieux que j'eusse pris un nom Latin en François ? comme mon ennemi ; & que je m'appellasse Titus ; il y a long-temps que les noms en *us* ne sont plus honorables, & que le monde est désabusé sur cette affectation.

THALIE.

Comme il ne m'appartient pas de vous juger, je me garderai bien de prononcer entre Tite & Titus. C'est un incident de votre affaire, qui pourra bien être jugé avec le principal, si vous en priez Apollon. Cependant ce que je puis vous dire là dessus, c'est que ce sera sur vos mœurs & sur vos sentimens qu'il vous jugera, & non pas sur vos noms, ainsi quelque ridicule que puisse être le vôtre, vous n'en devez rien appréhender. D'ailleurs je considére que cette différence de nom, entre vous & votre adversaire étoit nécessaire pour vous distinguer l'un de l'autre dans cette occasion.

TITE.

Votre entrétien a quelque chose de si doux & de si singulier tout en semble, aimable Nymphe, que je ne saurois plus résister à la curiosité de savoir qui vous êtes, je vous conjure donc de vouloir satisfaire la mienne sur ce point, comme j'ai satisfait la vôtre, & de me dire en quelles mains il a plû au sort de me conduire.

THALIE.

Il n'eſt rien de plus juſte que ce que vous me demandez ; & j'ai même quelque intérêt à vous l'accorder ; car, comme je vous ai parlé avec aſſez de liberté, cela pourroit vous avoir déplû : parce que vous ne ſavez pas qui je ſuis, & je ſerois bien fâchée d'avoir déplû à un perſonnage de votre qualité ; mais vous verrez bien que je n'en ai point eu le deſſein en me joüant comme j'ai fait ſur votre nom, lorſque vous ſaurez le mien ; que c'eſt ma maniére naturelle & générale, & que je traite toutes choſes de cet air-là. Car enfin l'on m'appelle Thalie, & je ſuis la Muſe de la Comédie.

TITE.

Je me veux grand mal de ne l'avoir pas deviné, je n'aurois jamais crû être ſi groſſier, & je devois bien juger qu'il faut que vous aimiez bien à rire ; puiſque vous ne vous en pouviez pas empêcher en parlant d'une affaire auſſi ſérieuſe que celle qui m'améne ici, & à un homme de ma qualité.

THALIE.

Il eſt vrai que je ne ſerois pas la Muſe de la Comédie, ſi je n'aimois pas à rire ; mais ce n'eſt jamais ſans ſujet que je le fais ; & les gens de votre qualité ne ſont pas toujours les moins ridicules des hommes ; un Prince, ou un Empereur Comique eſt tout autrement plaiſant, qu'un Bourgeois jaloux, ou qu'un

valet fourbe, & je ne sais pourquoi l'on m'a défendu de joüer les grands, & qu'on a réservé toutes leurs affaires pour l'usage de ma sœur Melpoméne la Muse de la Tragédie ; car j'y aurois beaucoup mieux trouvé mon compte, que parmi le peuple; il paroît bien en cela que les affaires de ces Messieurs-là sont réglées par l'autorité, & non pas par la raison ; ce n'est pas la seule injustice qu'on fait en leur faveur ; en voilà assez pour une matiére si délicate, & nous sommes interrompus à propos, par cette aimable personne qui s'avance vers nous ; il faut qu'elle soit étrangére, car je ne la connois point.

TITE.

Vous voyez, charmante Muse, la belle Princesse que j'aime ; cette étrangére est la Reine Bérénice, dont vous avez sans doute ouï parler.

SCENE II.

THALIE, BERENICE de TITE, & TITE.

THALIE.

OUi, belle Reine, votre réputation n'est guéres moindre que vos agrémens ; & avant que vous fussiez paru dans ces lieux,

nous savions déja que vous étiez une des plus aimables personnes du monde ; aussi devez-vous attendre d'Apollon, & des autres Muses mes sœurs, aussi bien que de moi, toutes les civilités que vous méritez.

TITE.

Madame, connoissez la charmante Thalie, cette ingénieuse Muse de la Comédie.

BERENICE de TITE.

Il paroît bien à vos discours, savante Nymphe, que les graces & les jeux ne vous abandonnent jamais, & l'obligeante raillerie, dont vous m'avez accueillie, ne pouvoit être assaisonnée par une main plus délicate ; aussi, je la reçois avec toute la réconnoissance que méritent les civilités, & les loüanges d'une immortelle comme vous.

THALIE.

Vous venez à propos en ce pays, aimable Princesse, & le sort vous y a sans doute conduite pour y terminer l'illustre différend, que le Parnasse doit voir décider en ce jour ; votre cœur discernera, mieux que toutes les lumieres de l'esprit d'Apollon même, lequel de Tite, ou de Titus, est le véritable Empereur que vous aimez.

BERENICE de TITE.

Je serois peut être propre à cet office, aimable Muse, si je n'étois pas dans le même embarras qu'eux, & si je ne venois pas au Parnasse comme eux, pour y demander justice à

Apollon d'une fausse Bérénice, dont la hardiesse me deshonore, & qui se fait passer pour moi.

THALIE.

Quoi, Madame, vous êtes aussi double?

BERENICE de TITE.

Oui, docte Nymphe, une imprudente sans gloire & sans honte, usurpe mon nom, & prétend être seule Bérénice; & mon avanture a cela de cruel, par dessus celle de ce Prince, qu'au moins son nom le distingue de son ennemi, il y a quelque différence entre Tite & Titus; mais il n'y en a point entre le nom de mon ennemie & le mien, elle s'appelle Bérénice tout comme moi, ainsi dans cette entiére ressemblance de nom, j'ai encore plus grand sujet que Tite d'appréhender qu'on ne me prenne pour une autre, & qu'on ne m'attribue bien des choses, qui ne me conviennent pas.

THALIE.

C'en est assez pour le présent, belle Princesse, vous avez apparemment plus besoin de repos que de discours; & pour me servir des paroles de ce galant homme là.

Un voyage si long doit vous avoir lassée.

Allez vous donc reposer, Madame; afin que vous paroissiez tantôt devant Apollon, avec tous vos agrémens; vous n'ignorez pas qu'il est

eſt naturellement galant, & votre beauté, devant un Juge comme lui, ne ſauroit nuire à votre cauſe, auſſi bien j'aperçois ma ſœur Melpoméne la Muſe de la Tragédie, qui améne ici deux étrangers qui ont bien la mine d'être vos ennemis.

TITE.

N'en doutez pas, belle Nymphe, ce ſont eux-mêmes.

THALIE.

Il n'eſt pas à propos que vous vous voyez encore, & il eſt juſte que vous leur laiſſiez la place à leur tour; allez donc vous délaſſer, belle Reine; pour vous, ô Tite, ſortez auſſi, mais ne vous éloignez pas, je ſuis bien aiſe de reſter ici: quand Titus & ſa Bérénice ſeront ſortis, vous rentrerez, & je vous acheverai ce que j'avois encore à vous dire.

SCENE III.

THALIE, MELPOMENE, TITUS, BERENICE de TITUS.

MELPOMENE.

C'Eſt ici généreux Prince, que vous devez être jugés, voilà le Tribunal d'Apollon, & ce magnifique lieu s'appelle le Temple de Memoire, il n'eſt pas que vous

n'en ayez oüi parler, tout ce qui se passe ici dedans demeure éternellement, & rien n'en peut effacer le souvenir, voyez donc combien grande est la faveur, que le sort vous a faite de vous ouvrir les voies pour venir en ce lieu; puisque soit vainqueurs, soit vaincus la memoire de votre nom y sera éternisée, avec celle de votre différend.

TITUS.

Nous tâcherons savante Muse, par notre conduite, & par nos discours, de répondre à une faveur si signalée, en ne faisant rien d'indigne de la vénération, qui est dûë à ces lieux sacrés, je parle pour cette belle Reine, comme pour moi, car je m'assure qu'elle ne me désavouera pas.

BERENICE de TITUS.

Oui sans doute, savante Nymphe, & si tous les sentimens de Titus m'ont toujours servi de Loi, lors même que j'ai eu sujet de les trouver les plus injustes, il n'y a pas apparence que je le désavoue, quand il m'en attribue d'aussi raisonnables que ceux-là.

THALIE.

J'ai bien de la joie, illustres Amans, de vous revoir dans un si bon accord, & tous ceux, que votre séparation avoit si fort affligés, jusque à les faire fondre en larmes, seront bien consolés, quand ils sauront votre bonne intelligence présente; vous vous étiez pourtant séparés avec assez de cérémonie, &

votre adieu avoit été assez long, pour tenir plus long-temps, & pour ne vous pas réunir si-tôt.

BERENICE de TITUS.

Si les périls communs ont toujours réunis les plus grands ennemis, peut-on trouver étrange, aimable Muse, que le danger qui nous ménace l'un & l'autre, & l'injure qui nous est faite à tous deux par les imposteurs, qui usurpent nos noms, étant aussi grande qu'elle est, nous nous soyons réunis pour en tirer raison.

MELPOMENE.

En effet, ma sœur n'a pas raison, de vous faire cette raillerie, mais il ne faut pas que cela vous effraie : car, outre que tout ce qu'elle dit n'est le plus souvent que pour rire, elle est obligée de défendre vos Ennemis, ayant ordre d'Apollon de les protéger, comme il m'a chargé de vous conduire.

TITUS *à Thalie.*

Aimable Muse, vous aurez grand besoin de tous vos agrémens pour défendre Tite & sa Bérénice, si vous l'entreprenez : car pour des raisons sérieuses, solides, & régulieres, quelque ingénieuse que vous soyez, vous aurez bien de la peine à en trouver en leur faveur, sur-tout avant que de les faire parler, bandez bien votre esprit, & augmentez, s'il se peut, sa pénétration ordinaire : car, toute Déesse que vous êtes, vous aurez bien de la peine

à les entendre, & l'Oedipe de la fable ne merite pas plus de gloire que vous, si vous savez déchiffrer leur jargon, & afin que vous ne croyez pas que je raille comme vous, voici un échantillon de leur stile, sur lequel, pour vous préparer, vous pouvez exercer votre sagacité, car on n'y comprend rien que par conjecture ; par exemple, savante Thalie, dites de bonne foi si vous entendez ce vers, d'un endroit où Tite se compare lui-même à un lion endormi, sur quoi il dit, que

Mon reveil incertain fait du monde l'étude.

THALIE.

Comment dites-vous ce vers ? Titus, redites je vous prie.

TITUS.

Mon reveil incertain fait du monde l'étude.

L'entendez-vous à cette heure ? dites vrai.

THALIE.

Encore moins.

TITUS.

Voyons si encore vous entendez mieux celui-ci.

Il verse en nos esprits,
Les principes secrets de prendre & d'être pris.

Comme ce n'est pas un entretien fort agréable que de rapporter des galimathias, je vous

fais grace, docte Thalie, & je n'en dirai pas d'avantage : il eſt vrai qu'il ne parle pas toujours ſi obſcurément : car ſe peut-il rien de plus clair que ces vers ?

Je prens votre Maîtreſſe, allez prenez la mienne,
Epouſez-là, mon frere, & ne m'en parlez plus.

Et cet autre.

Car mon cœur fut ſon bien à cette belle Reine.

Vous voyez bien par-là qu'il ſait bien ſe faire entendre quand il lui plaît, & même quelquefois pour un jeune Empereur amoureux, il fait de fort belles moralités, comme par exemple, ſe peut-il rien de plus édifiant que ces deux vers ?

Nous mourons tous ſans ceſſe & par un triſte ſort,
Chaque inſtant de la vie eſt un pas vers la mort.

Ils ſont pourtant de lui : enfin c'eſt un fort joli garçon, à tout prendre, que votre Tite, & ſi la Muſe de la Comédie aime autant à rire comme on le dit, elle s'en peut donner au cœur joie.

THALIE.

C'en eſt aſſez, Prince ; & c'eſt porter la ſatire un peu loin : certes vous entreprenez ſur mes droits avec trop de hardieſſe en ma préſence ; mais ſur-tout voilà une grande li-

berté d'esprit pour un homme aussi amoureux que vous, & qui vient tout fraîchement de se faire une violence aussi douloureuse que celle de quitter ce qu'il aime. Je vous avoue, que si j'étois à la place de cette belle Reine, ce grand enjouement me feroit défier qu'il n'y eût eu bien de la fourberie en votre fait, & que votre séparation d'avec elle ne fût, peut-être, dans le fonds qu'une ingratitude, & un dégoût déguisé sous une apparence de gloire. Peut-être ne serois-je pas la premiere qui auroit fait ce jugement là, de votre avanture : car enfin on n'est point si plaisant quand on est bien amoureux ; & je gage que votre Bérénice, tendre comme elle est, & qui aime de bonne foi....

MELPOMENE.

C'en est aussi trop à votre tour, ma sœur ; & il n'est pas honnête d'aller réveiller des soupçons & des différends sensibles, vous étes aussi trop malicieuse, gardez-vous bien de faire de même tantôt devant Apollon : car je m'en plaindrois tout de bon, & c'est une inhumanité d'aller ainsi, par des souvenirs douloureux troubler l'esprit des gens qui ont à parler & à se défendre.

THALIE.

J'aime fort, Melpomene, à vous voir sur ce ton sérieux & pitoyable, comme c'est votre naturel, je n'y trouve pas à redire ; faites-en de même pour moi, je vous prie, & me

laiſſez railler & rire tout mon ſoul ; auſſi bien Apollon ni vous ne viendriez pas à bout de m'en empêcher.

MELPOMENE.

Laiſſons, mes chers Princes, laiſſons cette méchante qui ne cherche qu'à vous troubler, & , en attendant l'heure de votre jugement, venez avec moi conſidérer les autres raretés de ce pays.

TITUS.

Adieu, belle Nymphe.

BERENICE de TITUS.

Adieu, ſavante Muſe.

THALIE.

Si tous vos adieux avoient été auſſi courts que celui-là, vous n'auriez jamais ennuyé perſonne.

SCENE IV.

THALIE, TITE.

THALIE.

SI j'en crois, Titus, vous aurez bien de la peine tantôt à vous faire entendre devant Apollon, & j'en aurai bien moi-même à vous comprendre ; à la vérité, aux diſcours qu'il m'a rapporté de vous avec votre frere

& vos deux maîtresses, il est assez difficile de savoir bien précisément ce que vous voulez dire, & je doute que vous le sachiez bien vous-même.

TITE.

Mes discours, ô Muse, sont assez clairs pour les gens éclairés, & pour marque de cela, c'est, que presque tout ce qu'il y a en France de gens de la premiere qualité qui les ont ouïs, les ont admirés.

THALIE.

Tant pis pour qui admire ce qu'il n'entend pas. Quoi, vous me feriez accroire qu'il y ait des gens d'assez bonne volonté pour vouloir entendre vos vers, percer l'obscurité qui enveloppe toutes les choses que vous dites, y a-t-il quelqu'un d'assez mauvaise foi dans le monde pour dire qu'il entend ce seul vers que Titus m'a rapporté de vous ?

Mon reveil incertain fait du monde l'étude.

TITE.

Il faut que Titus ait perdu l'esprit pour avoir choisi cet endroit là, qui est la plus belle chose que j'ai dite & qui a été généralement approuvée. Pour en bien juger, savante Muse, il est nécessaire de savoir que considérant la profonde paix de mon Empire, je me compare moi-même à un lion endormi & je dis là-dessus que,

Mon reveil incertain fait du monde l'étude ;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude.

Vous voyez bien à preſent que c'eſt ſe moquer que de dire qu'on n'entend pas cela.

THALIE.

Pour ce qui eſt de me moquer, cela pourroit bien être, mais pour entendre votre vers cela n'eſt pas.

Mon reveil incertain fait du monde l'étude.

Pourtant à force de le répéter & de le conſidérer, je penſe quaſi entrevoir à peu près ce que vous voulez dire, dites-moi donc de grace, en France n'a-t-on trouvé rien d'étrange à voir un homme qui ſe promene en parlant tout comme un autre, & qui pourtant dit qu'il dort & que tout le monde craint qu'il ne s'éveille ; dire que vous êtes l'effroi de la terre eſt-ce un conte à dormir debout, mais ſérieuſement les yeux & les oreilles ne font-ils pas naturellement ſoulever l'eſprit contre cette idée d'un homme qui dit lui-même qu'il dort & qu'on craint qu'il ne s'éveille ?

TITE.

Du moins m'avouerez-vous que l'expreſſion en eſt très-forte & auſſi claire que la matiere ſe peut ſouffrir, car naturellement les choſes grandes & relevées ſont bien plus difficiles à entendre que les autres & elles valent bien la

peine qu'on s'y applique un peu, & pour marque de cela, docte Muse, dites-moi de quelle maniere on pourroit rendre le sens de ce vers, & vous en verrez la différence.

THALIE.

Puisque vous le voulez bien, je vous dirai que si j'avois à parler d'un Héros, vivant dans une paix profonde, de qui le repos seroit suspect à tous les autres Princes, & que je le voulusse comparer à un lion endormi, voici à peu près comment je m'imagine que l'Auteur du Cinna auroit rendu autrefois le sens de votre vers.

Cent peuples en suspens attendent son reveil,
Et d'un œil plein d'effroi contemplent son sommeil.

TITE.

Et bien, chere Muse, combien s'en faut-il, que l'expression de ces deux vers-là soit si mâle, si serrée, si vigoureuse que celle du mien ? il n'y a qu'à les redire tout de suite pour le voir.

Mon reveil incertain fait du monde l'étude.
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude.
Cent peuples en suspens attendent mon reveil.
Et d'un œil plein d'effroi contemplent mon sommeil.

Cela n'est-il pas tout autrement fier ?

THALIE.

Cela seroit bien encore plus fier si vous disiez,

Je suis l'amour du ciel & l'effroi de la terre.

N'avez-vous point de honte de faire ainsi le Capitan Matamore, & de parler de vous même avec cette insolence & ces loüanges, quand vous prenez le nom du plus sage & du plus modeste de tous les Empereurs, vous, dis-je, comme vous dites encore vous-même avec votre modestie ordinaire.

Que l'on nomme par-tout les délices du monde.

Mais je m'emporte insensiblement hors de mon sujet & ce n'est pas à moi, à examiner vos mœurs, je n'en veux qu'à votre obscurité. J'avois bien déja oüidire quelque chose de ce défaut là, mais je vous avoue que ce que Titus m'a rapporté, m'a encore surpris, & je ne croyois pas que cela allât si loin, car je ne m'étois point aperçuë de cette obscurité dans notre premier entrétien, comme encore à present j'entens fort bien tout ce que vous dites, cela me faisoit presque croire que les bruits qui avoient couru de votre galimathias étoient faux, mais je vois bien à présent que vous n'avez que quelques bons intervalles.

TITE.

Belle Thalie, il ne faut pas que cette inéga-

lité vous surprenne, la différence que vous trouvez entre notre entrétien & ceux que Titus vous a rapportés, est une suite nécessaire de la différence des matieres, il est bien aisé d'être clair dans un entrétien familier comme celui-ci où l'on ne parle que de choses communes & ordinaires, mais quand on traite de choses relevées, quand on a des intérêts illustres à démêler, & qu'enfin l'on veut étaler de grands sentimens, il est impossible & même il seroit en quelque sorte messéant d'en parler en termes & avec des expressions vulgaires & communes avec cette facilité & cette clarté entiére qui paroît dans les autres entrétiens.

THALIE.

Oh bien, quoi qu'il en soit, si les grands sentimens ne le peuvent exprimer clairement, gardez-vous bien d'en étaler aucun tantôt devant Apollon, il n'en faudroit qu'un seul de votre grand stile pour vous perdre sans ressource dans son esprit; c'est pourquoi abstenez-vous-en soigneusement, si vous êtes sage. Quand vous retournerez en France, il sera permis à vous de reprendre votre jargon, puisqu'il y a des gens qui s'en accommodent; mais tant que vous serez au Parnasse, vivez selon la loi du pays. Je vous avertis, qu'on n'admire ici que ce qu'on y entend, & même que ce qu'on y entend sans peine, que la parole y est considerée simplement comme une

image de la penſée & non point comme un bruit harmonieux & agréable ſeulement aux oreilles, qu'ainſi on ne reconnoît point en cette image de meilleure qualité que celle de faire bien connoître clairement, nettement & diſtinctement ce qu'elle repréſente, que le galimathias eſt le plus capital & le plus irremiſſible de tous les crimes en ce pays, mais ſur-tout dans ce Temple de mémoire où nous ſommes, car comme tout ce qui ſe paſſe ici demeure éternellement, & que rien n'en peut effacer le ſouvenir, Apollon a grand ſoin qu'il ne s'y diſe ni faſſe rien qui ne ſoit digne de cet honneur, d'ailleurs c'eſt que le génie de ce lieu ſacré eſt naturellement ſi pareſſeux & ſi délicat, que la moindre peine qu'il trouve à entendre ce qui ſe dit, il le rebute & il abandonne aux ombres de l'oubli tout ce qui n'eſt pas auſſi clair qu'il peut l'être : je vous donne ces avis charitablement, mais encore plus, parce que l'intérêt que j'ai en votre affaire ne me permet pas de vous les cacher.

TITE.

Je les reçois comme je dois, & j'ai toute la reconnoiſſance imaginable de la part, qu'il vous plaît de prendre à mes intérêts d'autant plus qu'il n'y a que votre ſeule généroſité qui puiſſe vous y obliger.

THALIE.

Vous ne m'avez aucune obligation du ſoin

que je prens de vos affaires, ce n'est pas que je ne le fasse très-volontiers, mais quand cela ne seroit point, j'y serois toujours obligée par obéissance, car j'ai charge d'Apollon de vous conseiller & de vous conduire, c'est par son ordre que je vous suis allé au devant pour vous recevoir comme j'ai fait, & ma sœur Melpomene avoit ordre d'en faire de même pour Titus.

TITE.

Mais, belle Thalie, n'êtes-vous pas la Muse de la Comédie ?

THALIE.

Oui, sans doute, & ma sœur Melpoméne est celle de la Tragédie.

TITE.

Quoique je vous estime infiniment, & que je me reconnoisse fort redevable à vos soins, vous me permettrez de vous dire que j'ai sujet de me plaindre de cet ordre d'Apollon; c'est se déclarer visiblement pour mon imposteur, que de le traiter de cette sorte à ma honte, car enfin pourquoi lui donner la Muse de la Tragédie & à moi celle de la Comédie, est-ce qu'il y a quelque chose de comique dans mon caractére, c'est tout ce qu'Apollon pourroit faire à Trivelin ou à Jodelet Princes, suis-je un Empereur à faire rire les gens ?

THALIE.

Je ne dis pas cela, il se peut faire qu'Apol-

ſon a fait ce choix là par hazard ſeulement, & ſans aucune raiſon particuliére, mais s'il en avoit quelqu'une, je ne vous conſeille pas de la lui demander, ſi vous étes ſage, vous n'inſiſterez pas là-deſſus. Adieu. Allez ſonger à ce que vous devez dire tantôt, & moi, je vais travailler à faire en ſorte que vous ayez plus de ſujet de vous loüer d'avoir été ſous ma conduite que de vous en plaindre.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE.

APOLLON.

CE que vous me contez, cheres Muses, est surprenant, & le Temple sacré où mes favoris ont éternisé le souvenir de tant de choses n'a jamais reçû rien de semblable; l'histoire parle bien de quelques imposteurs qui ont voulu se faire passer pour ce qu'ils n'étoient pas, mais tous prenoient le nom de quelque mort ou de quelque absent, mais qu'un homme ose soutenir en face à un autre qu'il est ce que cet autre prétend être, & encore quels personnages? Deux Empereurs Romains & pour surcroît d'étonnement deux Reines avec eux dans la même peine, c'est ce qui n'avoit jamais été vû & qui paroît tout à fait incroyable.

THALIE.

Vous le verrez pourtant aujourd'hui, ô Apollon, & nous l'avons déja vû ma sœur &

moi, mais d'un œil bien différent : car comme Melpoméne eſt naturellement triſte & qu'elle s'afflige de tout, elle prend autant de part dans le malheur de ces Princes & en parle auſſi ſérieuſement qu'eux-mêmes, mais pour moi qui ne ſuis pas ſi lugubre, j'attens à me bien divertir de leur différend, car étant auſſi animés qu'ils ſont les uns contre les autres, & auſſi perſuadés chacun en particulier de la bonté de leur droit, ils ne ſe pardonneront rien aſſurément ; vous allez voir tout à cette heure comment ils ſe vont déchiffrer.

MELPOMENE.

Il y a long-temps que vous étes en poſſeſſion de vous divertir de tout, mais pour moi je crois que bien qu'à conſidérer comme vous tous les malheurs des hommes par un certain côté, ils ſoient aſſurément plus dignes de riſée que de pitié ; puiſqu'enfin ils ne ſeroient jamais malheureux s'ils étoient ſages, cependant il eſt, ce me ſemble, d'une belle ame, de ne traiter point les hommes avec cette rigoureuſe juſtice, & de ne point tout approfondir l'origine de leurs maux, afin d'être capable de quelque compaſſion pour eux ; ainſi ſi votre humeur railleuſe eſt exactement raiſonnable, la mienne pitoyable eſt aſſurément plus généreuſe, & il eſt aiſé de juger lequel eſt le plus eſtimable de la généroſité ou de la ſimple raiſon.

THALIE.

Comme s'il y avoit de la générosité à n'être pas raisonnable ; la première vertu, ma chére sœur, est de rendre justice à toute chose, & les hommes autant qu'ils sont, me paroissent si impertinens, que ce seroit grand dommage qu'ils fussent plus heureux.

APOLLON.

C'est assez moralisé, Nymphes, laissons-là le genre humain, tel qu'il est, faites entrer vos gens, que nous les tirions d'affaire, s'il se peut, nous aurons apparemment assez de peine à en venir à bout pour nous y prendre de bonne heure, mais ne les faites pas venir tout quatre ensemble & amenez premiérement les Empereurs tout seuls.

SCENE II.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE, TITUS, TITE.

APOLLON.

AVant toutes choses, Princes, qu'est-ce que vous désirez que je déclare par mon jugement ?

TITE.

Il s'agit de savoir lequel est le plus honnête

homme de nous deux, & le plus digne du nom que nous portons.

TITUS.

Ou plûtôt lequel de nous deux eſt le véritable Empereur de Rome dont nous portons le nom.

APOLLON.

D'où venez-vous ?

TITE.

Du pays dont nous parlons la langue, de France.

APOLLON.

Ce climat eſt privilégié au Parnaſſe, & tout ce qui en vient y eſt bien reçu, car ce puiſſant Royaume, par l'ordre des deſtinées, eſt à préſent le plus fameux ſiége de notre Empire, mes chéres ſœurs, & le grand Prince qui y commande m'y fait régner preſque auſſi ſouverainement que lui, ſoyez donc les bien venus Princes, il ne vous reſte plus qu'à nous dire de qui ſont vos lettres d'adreſſe, qui vous a donné paſſe-port pour monter ſur le Parnaſſe.

MELPOMENE.

Ce ſont deux Empereurs Romains, Seigneur, des perſonnages de ce rang, ont ils beſoin d'autre adreſſe que d'eux-mêmes.

APOLLON.

Quoi, Melpoméne, êtes vous à ſavoir qu'il n'y a ſi grand Prince ni Conquérant qui ait droit de paroître en ces lieux & ſur-tout dans

ce saint Temple consacré à la Déesse Memoire, s'il n'y est introduit par quelque Poëte, quelque Historien, ou quelque Orateur, ce sont-là les seuls Héros qui peuvent faire passer les autres jusqu'à nous, & ce n'est que par leur faveur qu'on y peut arriver. Encore faut-il que ces introducteurs soient eux mêmes, comme je l'ai déja dit, des Héros dans leur genre, car il n'est pas permis indifféremment à tous, qui sont donc, ô Princes, les vôtres?

TITE.

Pour moi, c'est le grand Corneille, c'est tout dire.

TITUS.

Et pour moi, Seigneur, c'est Racine.

APOLLON.

Ces noms sont en vénération au Parnasse; l'un a été le pere du Théatre François & l'autre en est le nourrissier, personne, ô Melpoméne, ne le sait mieux que vous, mais passons outre, vous Tite commencez, mais à cette condition de ne dire précisément que ce qui fait contre Titus & ce que vous trouvez à redire en lui & de ne dire point ce qui fait pour vous & ce qu'on peut vous objecter, & cela afin de dépêcher, & pour n'être pas si long, car de la maniere que les hommes sont bâtis, ce n'est jamais fait de se loüer quand il leur est permis de se défendre, je jugerai bien sans votre secours de la force ou de la foi-

bleſſe de ce que vous direz l'un contre l'autre.

TITE.

Vous n'aurez pas grande peine à croire, ô Seigneur Apollon, que cet honnête homme que vous voyez là qui oſe ſe dire Titus Empereur de Rome, eſt un grand fourbe de prendre cette qualité, puiſque même agiſſant en cette qualité & contrefaiſant le Titus, il ne peut s'empêcher de fourber, & de joüer de la maniere du monde la plus impudente, une coureuſe qui ſe dit Reine & qui eſt folle de lui; car imaginez-vous, Seigneur, qu'après que cette femme eſt venue d'une autre partie du monde, ſous l'aſſurance qu'il lui avoit donnée de l'épouſer, & qu'il l'a entretenuë ſecretement dans Rome durant cinq ans en lui faiſant attendre la mort de l'Empereur ſon pere, comme la ſeule choſe, qui retardoit leur mariage, ce pere ſi incommode enfin étant mort, le traitre oubliant alors ſes promeſſes, & les obligations qu'il avoit à cette belle perſonne, de peur qu'elle ne le ſomme de tenir ſa parole, trouve moyen de s'en défaire, & fait ſi bien qu'il la réſout à s'en aller. Voilà, comme vous voyez, Seigneur, qui eſt fort méchant, mais pourtant cela n'eſt pas fort extraordinaire d'abuſer une fille ſous promeſſe de mariage.

On voit plus d'un moqueur Enée
Et plus d'une folle Didon,

Couvrir les feux de Cupidon,
Sous les cendres de l'Hymenée.

Voici quelque chose de plus étrange ; il n'est rien de si touchant ni de si tendre que les choses qu'il dit à sa Bérénice dans cette occasion, il semble tout à coup qu'il va expirer d'amour pour elle, enfin il est si hardi que de vouloir faire croire à cette pauvre insensée qu'il la chérit plus que sa vie, lors même qu'il l'abandonne, qu'il la quitte, qu'il la chasse, quoi qu'elle veüille bien l'épouser, qu'il ne tienne qu'à lui seul, qu'il soit maître de ses actions, & qu'enfin rien ne l'en empêche : auriez-vous cru, Seigneur, l'esprit humain capable d'une telle impudence ?

APOLLON.

Mais encore quelle raison donne-t'il d'une conduite si bizarre, & ne tâche-t'il point de déguiser une perfidie si manifeste ?

TITE.

Voici, Seigneur, de quel pretexte il se sert ; ne sachant comment la colorer, enfin après l'avoir résolue, il va s'aviser que le Sénat qui n'y songeoit pas, pourroit bien lui fournir une couleur, s'il vouloit s'en mêler ; dans cette pensée, il demande hors de propos à son confident, si l'on n'y a point parlé de ses amours, ce confident, qui ne se défie point de son dessein, lui dit d'abord la vérité, & lui répond ingenûment, que non : Ti-

tus, que cette réponse n'accommodoit pas ; prend un grand tour, & bat un grand pays pour donner cependant à ce confident, qui s'appelle Paulin, le loisir de refléchir & de deviner son intention, il lui remontre la confiance qu'il a en lui, & plusieurs autres belles choses qui aboutissent à le conjurer de lui bien dire la vérité, & insistant à lui demander s'il n'entend rien dire de lui & de sa Bérénice, Paulin lui répond pour le contenter,

J'entens de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ses beautés.

Et puis c'est tout ; qu'au reste il est maître & qu'il peut tout. Enfin, Titus s'impatientant lui fait une question si claire, & fait si bien voir son intention, que Paulin s'avise de sa faute & la repare aussi-tôt en lui répondant comme il veut : car Titus lui demandant si Rome s'offense de son mariage & si

Au trône des Césars
Une si belle Reine offense ses regards.
N'en doutez point, Seigneur,

Répond-il aussi-tôt, & voyant que Titus enfin content de sa réponse lui applaudit, Paulin continue dans ce même sens, & pour reparer sa bêtise, ce courtisan flatteur lui en dit tant que ce soit assez. Je m'étens un peu trop sur ce point, Seigneur, mais c'est qu'il

est essentiel pour faire voir que Titus n'a aucune nécessité de chasser sa Bérénice, & que rien que sa fantaisie ne l'y obligeoit ; & cela est si vrai, que quelque temps après étant seul, & ne croyant être entendu de personne, il s'avoue à lui-même que le Sénat, ni le peuple, ne lui demandent rien, je chasse ce que j'aime, dit-il, & qui l'ordonne ? Moi-même. Voilà donc, Seigneur, le préparatif de sa trahison, en voici l'exécution. Il déclare à Bérénice qu'il faut se séparer, & quand elle lui reproche pourquoi il l'a amusée si long-temps, il lui répond que la gloire l'y oblige, & que jusques alors

Elle ne s'étoit point fait entendre à son cœur.
Du ton dont elle parle au cœur d'un Empereur.

N'est-ce pas là une bonne raison ? Mais en voici encore une meilleure, il lui demande si elle ne le juge pas digne de laisser un bel exemple à la posterité ? Jugez, Seigneur, s'il est rien de si sensible à une femme qui aime bien, que des réponses d'un aussi grand sens froid que celles-là. Aussi cette pauvre Amante feroit la plus grande pitié du monde, si l'indignation que l'on conçoit contre Titus, n'occupoit pas tous les esprits comme elle fait, car d'autant plus que le malheur de cette Bérénice fait pitié ; d'autant fait-il concevoir plus d'horreur pour celui qui cause ce malheur

malheur volontairement. Ainſi les eſprits paſſent à la vérité par la compaſſion, mais ils ne s'y arrêtent pas, & il ne leur reſte à la fin que cette ſeule horreur qu'ils ont conçue pour Titus. Je ne ſais, Seigneur, ſi c'eſt par ces voyes là qu'on devient les délices du genre humain, mais je ſais bien que du moins il n'eſt pas les délices du feminin en France, les Dames lui ont rendu juſtice entiére, & vous pouvez penſer de quel œil elles ont regardé un exemple auſſi pernicieux & d'auſſi dangereuſe conſéquence que le ſien, il y a eu même quelques galans illuſtres qui ont cru être obligés pour leur intérêt à ſe déclarer contre lui. Jugez, Seigneur, par tout ce que je viens de dire, combien juſte eſt la frayeur que j'ai qu'on ne prenne ce galant homme là pour moi, & ma douleur de voir qu'il porte mon nom.

TITUS.

Votre préſence, Seigneur Apollon, a produit un effet ſi favorable dans cet honnête homme qui vient de parler, que vous aurez peine à le croire par tout ailleurs, il n'eſt pas intelligible, il faut donc bien que quelque rayon de vos lumiéres ſoit paſſé juſques dans ſon eſprit, & y ait porté un jour nouveau, à la faveur du quel il s'eſt expliqué de la maniére que vous venez d'entendre, car ſans cela quel embarras, quelle confuſion n'auriez-vous point trouvé dans ſa harangue,

& certes, cette obscurité, que votre présence a dissipée, & qu'il affecte par tout ailleurs, me met presque dans une entiére impossibilité de vous exposer sa conduite & ses sentimens ; car que puis-je reprendre dans un homme que l'on ne comprend point, qui ne s'explique presque jamais clairement, qui peut toujours donner à ses paroles tous les sens qu'il lui plaira, que blâmerai-je dans un homme qui ne sait ce qu'il veut, qui n'a aucun dessein arrêté, qui n'a aucune véritable passion : car, Seigneur, il faut que vous sachiez qu'ils sont quatre qui font mine d'avoir de grands différends à démêler ensemble, & au fonds, ce n'est rien, il y a ce prétendu Empereur, il y a son frere, qui se dit Domitien, sa Bérénice & une certaine Domitie plus extravagante encore que les trois autres, d'abord il semble que Tite aime Bérénice & qu'il en est aimé, & la même chose de Domitien avec Domitie, mais dans la suite on est tout étonné que Tite parle d'amour à cette Domitie plus clairement, peut être qu'il n'avoit fait à Bérénice, & que Domitie lui offre de l'aimer ; & que d'un autre côté Domitien & Bérénice en font autant ensemble, & sont prêts aussi de s'épouser si on veut. Il est vrai, Seigneur, que quand on voit cela, on ne sait plus où l'on en est, car ce changement se fait plus d'une fois ; plus d'une fois ils reviennent à leur premier assemblage, &

plus d'une fois ils se croisent de la maniere que je viens de dire. Domitie quitte Domitien, & par dépit Domitien recherche Bérénice, Tite écoute Domitie, & par dépit Bérénice écoute Domitien, les uns ni les autres ne savent pas trop bien s'ils aiment ou s'ils n'aiment point, qu'ils aiment ni qu'ils n'aiment pas, on ne vit jamais tant de division, car dès que l'un consent à une chose, l'autre ne la veut plus, & jamais dans le fond un si bel accord ; car comme chaque homme aime tour à tour toutes les deux femmes & chaque femme tous les deux hommes, il semble qu'il n'est rien de si aisé que de terminer tout cela dans un coup de dez, puisque de quelle maniere que la chance tourne, ils seront toujours bien. Voilà, à ce qu'il semble le seul expédient qu'ils devroient prendre au lieu d'être quatre heures à se pointiller comme ils font, à se dire de grandes moralités, à pousser de beaux sentimens, & à se faire les uns aux autres des propositions d'accommodement si bizarres quelquefois & si ridicules, que l'on ne sauroit les entendre sans rire. Je ne vous dirai point, Seigneur, comment tout cela se termine, car cela regarde plus la Reine Bérénice que moi, & elle aura l'honneur de vous en entretenir. Qu'il vous suffise de savoir, Seigneur, que la fin n'est pas moins bizarre que le reste, de sorte que si cet impertinent homme étoit les

délices du genre humain, il faudroit que le genre humain aimât bien à rire.

TITE.

Vraiment, Titus, je ne te croyois pas si bouffon.

TITUS.

Qui t'a fait si hardi toi de tutoyer Titus?

TITE.

Et qui t'a fait si hardi toi de tutoyer Tite?

APOLLON.

Arrêtez, Princes, sortez & faites entrer vos Bérénices.

SCENE III.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE, BERENICE de TITE, BERENICE de TITUS.

APOLLON.

AImables Reines, je tiens à grand honneur d'être votre Juge, & il y a eu des Dieux comme moi qui ont aimé des mortelles qui ne vous valoient pas, soyez donc persuadées, qu'il ne tiendra pas à moi que je ne vous contente toutes deux, vous Bérénice de Titus parlez la premiere, car votre affliction merite cette préférence.

BERENICE de TITUS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, Seigneur, que mon affliction vous touche, puiſque je ſuis ſans difficulté la plus malheureuſe Princeſſe de la terre, comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'avoir été abandonnée par le ſeul homme que j'aimois, ma mauvaiſe deſtinée me reduit encore à vous demander juſtice de l'impoſture de cette Dame, qui oſe ſoutenir publiquement qu'elle eſt Bérénice & qui uſurpe mon nom ; vous vous appellez Bérénice, Madame, ſavez-vous bien ſeulement ce que c'eſt que d'être Berenice ? C'eſt être la plus tendre, la plus fidéle & la plus ſoumiſe Amante qui fût jamais, c'eſt aimer l'Empereur Titus plus que toutes choſes, & même plus que ſa propre gloire ; voilà ce qu'il y a d'eſſentiel au caractére où vous prétendez, tout le reſte eſt indifférent, ſi vous aviez ces qualités, ſi vous aimiez votre Amant autant que j'aime le mien, quelque dur qu'il ſoit de ſe voir contrefaire par une autre, je ſouffrirois peut-être que vous vous diſiez Bérénice, & ſi vous ne l'étiez, du moins, mériteriez-vous de l'être, mais qu'ignorante en amour comme vous étes, je permette qu'on vous prenne pour moi, c'eſt ce que je ne ſouffrirai jamais, car Seigneur, comment penſez-vous que ſoit fait l'amour de cette belle perſonne ? Un jour ſon Tite auſſi parfait amant, qu'elle

est parfaite amante, cet Empereur prétendu, la menaçant d'épouser une certaine Domitie qui doit être fort belle, à ce qu'ils disent, celle-ci s'y oppose par cette belle raison seulement, que cette Domitie est trop belle, il n'y a que cela qui la choque dans ce dessein, elle ne se soucie pas qu'il en épouse une autre qu'elle, pourvû que cette autre soit laide, comme une douzaine qu'elle lui propose, & cela, dit-elle, dans le dessein de demeurer toujours près de lui, quand il sera marié à quelqu'une de ces laides.

Seigneur, faites-moi grace, épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine & non pas Domitie.

J'aurois honte de vous rapporter davantage ses propres termes, est-ce aimer que cela, Seigneur ? Est-ce tendresse ou débauche ? Je vous en laisse juger ; toutes ses amours, Seigneur, sont pleines de traits de semblable nature, mais de peur de vous ennuyer, je ne vous dirai plus que celui qui met fin à leur intrigue. Après qu'elle a témoigné si long-temps un si grand désir d'épouser Tite, quand enfin le Sénat y consent, que Tite le veut bien, elle s'avise de ne le vouloir plus, parce que le Sénat le lui donne, & par la plus bizarre fantaisie du monde, elle s'en va malgré qu'il en ait. Est-il rien de plus honteux à notre sexe que ce procedé ? Mais sur-

tout eſt-il rien de plus indigne du nom de Bérénice, d'une perſonne qui aime bien ? Sachez, Madame, que quand on aime véritablement, on eſt toujours heureux de poſſeder ce qu'on aime, de quelque main qu'on le tienne, j'aurois reçu Titus de celle du dernier des hommes Voilà, Seigneur, la principale raiſon qui fait voir que cette prétenduë Reine n'eſt qu'une fourbe, & qui m'oblige à vous demander de lui défendre de ne porter plus mon nom.

BERENICE de TITE.

Vous ne vous étonnerez pas, Seigneur, que cette Dame ait ſi fort vanté la grandeur & la perfection de ſon amour, quand vous ſaurez les horribles foibleſſes & les lâchetés qu'il lui a faït faire, mais bien loin que toutes ces baſſeſſes puiſſent être juſtifiées par la grandeur de l'amour qui les a produites, ce ſont ces foibleſſes mêmes, qui rendent cet amour inexcuſable & qui le doivent faire déteſter. Si cela eſt ainſi, Seigneur, que jugerez-vous d'une femme qui ſe diſant Reine & belle, ſouffre patiemment & ſans aucun reſſentiment qu'un traître la mépriſe & la trompe, qu'elle lui témoigne autant d'amour, lors même qu'elle voit les ruſes, qu'il emploie pour ſe défaire d'elle, que ſi elle en étoit aimée & par une foibleſſe digne d'une éternelle honte, lors même qu'il la chaſſe, elle lui avoue, qu'elle croit qu'il l'aime vé-

ritablement, son amour foule galamment aux pieds la gloire & la pudeur, il n'est point de si sale artifice, point de souvenir si secret qu'elle n'emploie pour le retenir, tantôt elle lui demande si son amour ne peut plus agir qu'au Sénat, elle le prie qu'il la voie plus souvent & qu'il ne lui donne plûtôt rien, qu'il la garde toujours près de lui encore qu'il ne l'épouse pas, j'ai honte, Seigneur, de rapporter des choses de cette nature ; jugez si l'on peut donner un sens honnête à ces paroles, & quelles idées elles font dans les esprits, jugez si j'ai sujet de craindre qu'on ne la prenne pour moi & si.....

SCENE IV.

ANTIOCHUS, APOLLON, MELPOMENE, THALIE, BERENICE de TITE, & BERENICE de TITUS.

ANTIOCHUS à BERENICE de TITUS.

HE bien, ingrate, le sort vous punit à la fin de votre cruauté pour Antiochus ; voyez de quel artifice il s'est avisé pour me venger de vous, puisse le ciel traiter de cette sorte toutes les inhumaines comme vous.

BERENICE de TITUS.

Vraiment, Antiochus, vous prenez bien votre temps pour me parler de votre amour, je n'ai que cela à faire à preſent, voilà de vos incartades ordinaires, vous venez toujours là où on n'a que faire de vous, retirez-vous ſi vous étes ſage, & me laiſſez vuider en paix un différend bien plus important que tous vos intérêts.

APOLLON.

C'eſt aſſez, ô Reines, la choſe mérite bien d'y ſonger & d'en prendre avis, allez & préparez-vous à revenir ici même bientôt écouter votre jugement.

ANTIOCHUS.

Hélas !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MELPOMENE, TITUS.

TITUS.

EN attendant qu'Apollon vienne nous juger, savante Muse, souffrez que je tâche à profiter du temps que je puis être en ces illustres lieux, & d'une conversation aussi éclairée que la vôtre. Voici donc, ô docte Nymphe, ce Temple de Mémoire si fameux dans le monde, après lequel soupirent toutes les ames désireuses de gloire, & qui est le sujet des souhaits des plus ambitieux; certes je ne saurois m'empêcher de sentir quelque joie de me voir dans un lieu où il y a tant de peine d'arriver.

MELPOMENE.

Votre joie n'est pas sans raison, & si vous saviez combien de gens s'efforcent inutilement d'y parvenir, & combien il y en a que le vulgaire croit y devoir entrer, qui n'en approchent pas seulement, elle seroit encore plus grande.

TITUS.

C'eſt ce qui rend auſſi plus grande la gloire de ceux, de qui vous conſacrez le ſouvenir, mais trouvez bon que j'interrompe notre propos pour vous témoigner le raviſſement, que j'ai de reconnoître ici parmi les peintures des hiſtoires Françoiſes & même aſſez modernes, ſi je ne me trompe. Comme je viens de cet heureux climat, & que j'en parle la langue, j'ai droit de prendre part à ſa gloire, ainſi que jadis le fondateur de notre Empire, ſi nous en croyons le grand Virgile, Enée, fut agréablement ſurpris, quand il reconnut dans les peintures du Temple de Carthage l'hiſtoire de la fameuſe Ville qu'il venoit de quitter.

MELPOMENE.

Vous ne devez pas être ſurpris de voir conſacrer à l'éternité dans ces lieux la ſeule hiſtoire, qui le mérite entre toutes celles qui ſe paſſent aujourd'hui ſur la terre. A quoi, voudriez-vous que nous nous appliquaſſions dans ce ſiécle, & qu'y a-t'il de plus digne de nos ſoins que le Régne merveilleux du grand Monarque des Lys? Toutes ces peintures, que vous voyez, ſont autant de monumens de ſa gloire, c'eſt lui qui nous occupe à preſent comme autrefois Cyrus, Alexandre, & Céſar nous ont occupées, depuis près de deux luſtres. Le Parnaſſe ne retentit que de ſes loüanges, & ce Temple ſacré eſt toujours orné de quelque nouvelle image de ſes vertus.

TITE.

Voilà bien des tableaux pour si peu de temps, & il faut que les actions de ce Prince ayent toutes quelque caractére, qui leur soit commun & qui vous soit bien agréable, puisque vous en oubliez si peu, ce seroit pour moi la matiére d'un entretien bien délicieux, mais nous n'aurions pas assez de temps, c'est ce qui me fait passer à regret sur la plúpart de ces peintures, pour me retrancher à ces deux seules, qui m'ont d'abord frappé la vûë, que je vous conjure de m'expliquer.

MELPOMENE.

Je le ferai d'autant plus volontiers, que je ne saurois mieux vous faire comprendre en abrégé, comment on juge ici les actions des grands, & quelle est l'idée qu'on y a de la vertu héroïque, que par la contestation, qui est arrivée sur ces deux mêmes peintures, entre les plus éclairés habitans de ce pays, & que je vous raconterai après que je vous les aurai expliquées. Ces deux tableaux, que vous avez choisis, représentent les deux voyages de Flandres, dans le premier, le Héros, dont nous parlons, y est représenté sous la figure d'un Jupiter descendant chez Semele avec tout l'éclat de sa gloire, les foudres & les tempêtes, qui accompagnent la venuë de ce Dieu, redoublent en quelque sorte sa Majesté, mais cette splendeur, cette force & cette grande puissance, qui l'envi-

sonne, ne répand aucune joie dans son ame ; parce qu'elle est toute occupée par la douleur, qui paroît dans ses yeux, de s'être vû réduit à la malheureuse nécessité de venir chez son épouse dans cet équipage terrible, & de lui rendre une visite si redoutable & si funeste ; car vous voyez bien que rien ne peut soutenir l'effort de sa présence, qu'il brûle, qu'il consomme, qu'il abat, détruit & ravage tout, quoi qu'à regret. L'autre tableau représente l'autre voyage de Flandres sous une figure bien différente, c'est un Jupiter, qui fond chez Danaé en pluie d'or. C'est ainsi que ma sœur Clio a voulu désigner la joie, la magnificence & les plaisirs, mais sur-tout les libéralités immenses & la magnanime profusion, qui accompagnerent par-tout le Prince François dans la derniere visite qu'il rendit à ses nouveaux Sujets. Vous ne sauriez croire à combien d'agréables disputes ces deux peintures ont servi de matiére & combien de fois, on a comparé ces deux voyages ensemble, pour décider lequel a été plus glorieux. Quelque éclatant, que le premier paroisse, ceux qui se sont déclarés pour le dernier ne sont pas les moins honnêtes gens du Parnasse.

TITUS.

Quoi, belle Nymphe, on préfére ici une promenade à une conquête, & depuis quand la gloire s'achete-t-elle au poids de l'or en ce pays ?

MELPOMENE.

Les promenades de cette espéce, Titus, sont plus glorieuses que les plus grandes conquêtes, ce n'est pas l'or ni l'argent qu'on estime ici, c'est le détachement de ces biens & l'héroïque usage qu'on en fait. Pourroit on assurer plus fortement les peuples, qu'ils n'ont aucune tyrannie à craindre qu'en répandant si largement sur eux ce métal, qui est l'objet de toutes les violences? Si sa possession rend heureux, comme le vulgaire se l'imagine, il paroît bien que ce Prince l'étoit avant qu'il fût leur maître, & qu'il n'a voulu l'être que pour les rendre comme lui, pour partager sa félicité avec eux, que c'étoient eux qui avoient besoin de lui, & non pas lui d'eux, qu'il n'y a qu'eux qui gagnent à ce changement, & qu'à voir cette étrange profusion, on pourroit en quelque sorte dire qu'il y perd autant qu'ils y gagnent, si un Prince pouvoit s'appeler perdre tant qu'il gagne des cœurs. Et certes quel plaisir a un conquérant.

Quel plaisir de penser & de dire en lui-même
Par-tout où je parois on me benit, on m'aime,
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage.

Voilà, ô Titus, comment on juge des actions

des grands en ce pays, ce n'eſt pas tout pour être grand que de regner ſur des hommes, c'eſt de trouver le ſecret de faire en ſorte qu'ils le veüillent bien, & cela ne ſe peut qu'en les rendant heureux.

TITUS.

J'ai bien de la joie, belle Nymphe, de ſavoir votre ſentiment là-deſſus, mais dites la vérité, aimable Muſe, quelque eſtimable que fût le Prince dont nous parlons, lui feroit-on tant d'honneur en ce pays, ſi ſa Cour n'étoit pas, comme elle eſt, le ſéjour de tous les beaux arts & de toutes les connoiſſances honnêtes ? Enfin s'il ne vous conſidéroit pas comme il fait ?

MELPOMENE.

Ce que vous dites là, ne peut être, il eſt impoſſible d'être auſſi vertueux & magnanime qu'il l'eſt, ſans nous aimer, il ſe peut bien trouver des Princes qui n'ont point d'autre bonne qualité que celle de nous favoriſer, mais il n'y peut avoir de véritable héros, qui ne nous favoriſe ; c'eſt de cette naturelle grandeur d'ame, que vient l'inclination qu'ils ont pour les lettres ; c'eſt ainſi que Paris eſt devenu aujourd'hui le lieu du monde où nous ſommes en plus grande eſtime & les plus connuës. Auſſi voyez-vous qu'Apollon & nous ne parlons tous que François, c'eſt à préſent la langue du Parnaſſe & toute autre y eſt barbare, telle eſt la viciſſitude des choſes,

mais j'aperçois Apollon qui s'avance ; & vous allez être jugés.

SCENE II.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE, TITUS, TITE, BERENICE de TITE, BERENICE de TITUS.

APOLLON *assis.*

PRinces, j'ai songé à votre affaire, & je suis prêt à vous juger si vous le voulez absolument, mais avant que d'en venir à cette extrémité, je vous conseille plûtôt d'entendre à quelque accommodement ; car pour vous dire la vérité, je doute fort que mon jugement contente personne, il y a à redire dans tous tant que vous êtes, & les gagnans ne seront guéres moins maltraités que les perdans. C'est pourquoi si vous me croyez, vous essayerez de sortir d'affaire par une autre voie. Voici ce que j'ai pensé là-dessus, je m'imagine que si chacun de vous étoit content en son particulier, il ne se mettroit guéres en peine, s'il est simple ou s'il est double, s'il y a quelqu'un ou quelqu'une qui porte le même nom que lui. Je considére donc votre différend comme un effet de l'inquiétude de

vos esprits, & si vos intérêts étoient plus favorablement disposés, qu'ils ne sont, peut-être ne seriez-vous pas si sensibles au point d'honneur, & qu'il seroit permis à chacun de faire passer de son côté pour ce qu'il pourroit ; & de chercher ses dupes ; c'est assurément le chagrin de vos affaires particuliéres, qui vous a rendus si délicats, & qu'ainsi ne soit, ô Titus ! N'est-il pas vrai que la tendresse de votre Bérénice, son obstination à vouloir vous épouser, & son desespoir vous désolent ?

TITUS.

Oui sans doute, Seigneur.

APOLLON.

Et vous, Tite, n'est-il pas vrai que l'inconstance de votre Bérénice & le refus qu'elle fait de vous épouser, vous affligent, & que vous voudriez bien vous marier ?

TITE.

Il n'est rien de plus vrai.

APOLLON.

Pour vous, ma Bérénice, n'est-il pas encore vrai que l'amour de Tite & son obstination à vous épouser vous est très-odieuse, & que vous ne voulez point vous marier ?

BERENICE de TITE.

Oui, Seigneur.

APOLLON.

Et vous, Bérénice de Titus, ne voudriez-vous pas bien que l'Empereur vous épousât,

& n'est-ce pas le refus qu'il en fait qui vous afflige ?

BERENICE de TITUS.

Eh, Seigneur, n'ai-je pas raison ?

APOLLON.

Or bien, puisque tout cela va ainsi, j'ai un moyen sûr, pour vous mettre d'accord, & vous rendre tous quatre contens, il ne faut pour tout cela, si non que Tite & Titus troquent ensemble leurs Bérénices, par ce moyen Bérénice de Tite, qui ne veut pas se marier, sera avec Titus, qui ne veut pas se marier aussi, & ainsi ils seront d'accord : & au contraire Bérénice de Titus, qui veut se marier, sera avec Tite, qui veut se marier aussi, & ils se marieront si bon leur semble ; car pour Tite, qui a été deux ou trois fois tout prêt d'épouser Domitie, il s'accommodera bien aussi volontiers d'une autre Bérénice que de la sienne.

BERENICE de TITUS.

Mais cette Bérénice ne s'accommodera jamais d'autre que de Titus. Titus seul a pû me plaire, & mon cœur ne prend point le change.

APOLLON.

Ne voilà pas justement la seule chose que je craignois, voilà un malheureux homme, que ce Tite, que personne ne veüille de lui, or bien donc, ne vous emportez pas, puisque vous n'en voulez rien faire, je m'en vais vous

juger, mais que veut ce jeune homme avec cette femme ?

SCENE III.

DOMITIEN, DOMITIE, APOLLON, MELPOMENE, THALIE, TITE, TITUS, & les deux BERENICES.

DOMITIEN.

SEigneur vous ſerez, ſans doute, ſurpris, que des inconnus comme nous oſent ainſi troubler le cours d'une occupation auſſi importante que celle où vous êtes préſentement, mais nous n'avons, pour faire ceſſer cet étonnement, qu'à vous dire qui nous ſommes. Cette Dame, que vous voyez ici avec moi, depuis quelque temps, eſt ma femme & s'appelle Domitie, il eſt malaiſé que ce nom n'ait point été mêlé dans l'affaire qui vous aſſemble en ce lieu, & pour moi, Seigneur, je ſuis Domitien, frere de celui de ces deux Meſſieurs que vous déclarez être le véritable Empereur de Rome. Or, Seigneur, mon caractére vous eſt trop connu pour ignorer que l'ambition eſt ma paſſion dominante, & que jamais Cadet n'eût une plus forte impatience que moi, d'être défait de ſon aîné, pour re-

gner en sa place ; cela étant, jugez Seigneur de ma douleur, en voyant qu'on me veut donner deux aînés à moi, qui ai bien de la peine à en souffrir un seul ; vous voyez bien par-là, ô Apollon, combien grand est l'intérêt que j'ai dans cette affaire. Je suis donc ici pour vous demander de déclarer, comme il est bien juste, que l'un de ces deux prétendus Empereurs est un imposteur, qu'il n'y en a qu'un de véritable, & qu'enfin je n'ai qu'un aîné, que si j'osois encore passer plus avant, & vous faire une seconde priere ; je vous conjurerois, Seigneur, de déclarer pour le véritable Empereur celui des deux qui par la connoissance particuliere, que vous avez de la Médecine, comme de toutes les autres sciences, vous jugerez devoir vivre le moins.

APOLLON.

C'est assez, je vous entens, retirez-vous, je vous ferai justice, & vous, Domitie, parlez si vous avez quelque chose à dire.

DOMITIE.

Mon sentiment, Seigneur, n'est autre que celui de mon mari ; car de même, qu'à lui l'ardeur de regner ; est ma plus forte passion, & quand l'amour de la grandeur occupe toute l'ame, la moindre concurrence en irrite la soif, comme elle en releve le prix & la jalousie de la toute puissance.

APOLLON *se levant.*

Dieux ! Que veut dire cette femme avec ce

discours confus, quel cahos ! Muses délivrez-moi de ce galimathias, & qu'on chasse d'ici cette malheureuse, qui profane la pureté de ce lieu sacré par ses expressions barbares, puisse le génie de ce saint Temple ensévelir ce maudit jargon dans les plus noires ombres de l'oubli.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, MELPOMENE, THALIE, TITE, TITUS, les BERENICES.

MELPOMENE à TITUS.

MAis est-ce que Domitie a coûtume de parler de cette sorte, ou qu'elle extravague ?

TITUS.

C'est là de son plus clair, & jamais elle ne s'expliqua plus nettement.

THALIE à TITE.

Voyez par la colére & l'émotion d'Apollon, de quelle conséquence il est de s'expliquer clairement ici, & dans quel inconvenient vous seriez tombé, si je ne vous avois pas averti de ne pas parler devant lui votre langue ordinaire.

TITE.

Je vous ai bien de l'obligation de cet avis, & du succès qu'il a eu, mais pourtant Domitie parle plus clairement que cela, quand elle veut, par exemple, se peut-il rien de plus clair que ce qu'elle me disoit une fois.

Seigneur, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

Et tous ces vers ici.

De ce que je me dois, je sais trop la mesure,
Néron m'eut pour parente, & Corbulon pour fille,
C'est ce qu'à dire vrai, j'aurai peine à lui dire,
J'en suis au désespoir & vous en fais excuses.

Et cent autres aussi clairs : mais c'est qu'elle a cru, qu'il falloit se mettre sur le haut style, parce que c'étoit devant Apollon.

APOLLON *se rassoyant.*

Cette femme m'a presque mis hors de moi ; & je n'aurois jamais crû être si peu mon maître, mais les Dieux ont leurs emportemens aussi bien que les hommes, quoiqu'il en soit, j'ordonne avant toutes choses : que cette Domitie, qui vient de sortir d'ici, pour réparation d'avoir profané ce lieu sacré par son discours barbare, sera bernée publiquement au milieu de la place, qui est devant ce Temple fameux ; afin qu'il en soit mémoire à jamais, & pour empêcher que pareille

chose ne puisse arriver à l'avenir, il est enjoint à tous ceux qui gardent les entrées du Parnasse, qu'ils ayent désormais à ne laisser plus entrer personne de quelque qualité & condition que ce soit, quelque nom qu'elle porte, & de quelque part qu'elle vienne, sans qu'au préalable on la fasse parler, & de refuser sans miséricorde tous ceux qui ne parleront pas une langue intelligible : Quant au particulier de vous quatre, ô Princes, il sera surfis au jugement de Tite jusqu'à ce qu'il ait fait entendre & déclaré plus nettement qu'il n'a fait jusqu'ici, ce qu'il aime & ce qu'il hait, ce qu'il veut, & ce qu'il ne veut pas. Sa Bérénice sera admonétée de ne plus tomber dans une bizarrerie aussi blamable, que celle qui lui fait quitter Tite dès que le Sénat lui permet de l'épouser, & que ce vice pour être si ordinaire à son sexe, n'en est pas moins blâmable. Pour Titus, ç'a été une grande imprudence à lui de s'être exposé au jugement du vulgaire, qui ne comprend point les forces de l'amour de la gloire, & c'est bien employé, s'il a passé pour un fripon, mais pour la Bérénice comme elle n'est dans aucune perplexité, qu'elle paroît tout-à-fait innocente, & qu'on ne voit pas qu'il y ait rien de sa faute dans son malheur, la pitié qu'elle excite, est trop grande pour donner du plaisir : elle dégenére sans cesse en horreur & en indignation. Quant

au principal, à la vérité il y a plus d'apparence que Titus & sa Bérénice soient les véritables, que non pas que ce soient les autres, mais pourtant quoi qu'il en soit, & toutes choses bien considerées, les uns & les autres auroient bien mieux fait, de se tenir au pays d'Histoire, dont ils sont originaires, que d'avoir voulu passer dans l'Empire de Poësie, à quoi ils n'étoient nullement propres, & ou, pour dire la vérité, on les a amenés, à ce qu'il me semble, assez mal à propos.

FIN.

REMARQUES

REMARQUES SUR L'IPHIGENIE DE MONSIEUR RACINE. *

MONSIEUR,

J'ai lû l'Iphigénie de Monsieur Racine, que vous m'avez fait la grace de m'envoyer: ou pour mieux dire, je l'ai dévorée. Le bruit extraordinaire que cette piéce a fait dans le monde, m'avoit rempli d'impatience, & je m'étois préparé à la recevoir, par la lecture de celle d'Euripide, que Monsieur Racine avoüe qu'il a imitée, & à laquelle il confesse qu'il est redevable des plus grandes beautés de la sienne. Quoique notre maniére d'accommoder les Sujets au Théatre soit fort différente de celles des Anciens; néanmoins

* Imprimées à Paris en 1675. *in*-12.

tous les sentimens que la nature inspire, & qui partent du cœur de l'homme, étoient de leur goût, comme ils sont du nôtre. Ce sont les plus riches ornemens de ces ouvrages, parce qu'ils sont les plus naturels. Monsieur Racine s'est servi des sentimens d'Euripide, parce qu'il ne pouvoit pas se dispenser de les mettre en œuvre ; mais on peut dire à l'avantage de notre Langue, que si Monsieur Racine n'en a surpassé les délicatesses, il les a égalées ; & qu'il n'y a rien de plus pur ni de plus proprement écrit que son Iphigénie. J'en ai trouvé les vers admirables, & pleins d'expressions justes & riantes ; & j'y ai remarqué des traits d'un prix infini, & des sentimens maniés avec une délicatesse qu'on ne peut assez loüer. Ce que je vous écris du mérite de cette Tragédie, vous fait croire que j'entreprens son panégyrique. Vous craignez déja que je ne vous fatigue par une répétition de tout le bien qu'on en dit. Non ; c'est une justice que je rens à son Auteur, & qui doit vous persuader que j'en parlerai toujours sans passion & sans intérêt. J'ai pour lui toute l'estime qu'on doit avoir pour une des plus délicates plumes de notre siécle, & je publierai toujours que personne n'a mieux écrit dans notre Langue que lui. Les Remarques que je vous envoie ne sont pas des effets d'une critique jalouse & envieuse ; les beautés de son Iphigénie me sont trop chéres, &

je voudrois plûtôt en réhauſſer l'éclat que de le diminuer. Ce ſont ſeulement de nouvelles graces que je ſouhaiterois dans cet ouvrage pour l'élever à la derniere perfection.

Tout le monde demeure d'accord, que pour rendre une action digne du Théatre, il faut la rendre vrai-ſemblable; qu'il ne ſuffit pas qu'elle ſoit pleine de vérité, qu'il faut que la vrai-ſemblance y régne par-tout; & qu'un Auteur ne fait pas tout ce qu'il doit, quand il nous peint les événemens tels qu'ils ſont arrivés, mais qu'il eſt obligé indiſpenſablement de les faire voir de la maniére qu'ils ont dû être. C'eſt de ce grand principe que toutes les maximes de cet art ont été tirées. Les ouvrages formés ſur ce modéle, ont l'approbation de tous les ſiécles, & ceux qui s'en écartent peuvent ébloüir les yeux; mais ils ne ſatisfont pas la raiſon: ſemblables à ces édifices qu'un Architecte imprudent éléve ſur un terrain mal aſſuré, & qui ſont ménacés à toute heure d'une ruine inévitable. Le Théatre ſouffre les Sujets que la fable fournit, lorſqu'ils ſont rendus vrai-ſemblables: la Médée d'Euripide en eſt tirée, & elle charme, parce que la vrai-ſemblance y eſt fidélement gardée, elle donne la mort aux enfans qu'elle avoit eu de Jaſon. Cette action eſt cruelle; mais elle procéde d'une cauſe qui perſuade. C'eſt une jalouſe en fureur, qui, pour ſe venger de ce perfide, fait

dévorer par les flammes celle qu'il alloit épouser. Elle égorge des enfans qui lui sont chers, & elle goûte après sa vengeance le plaisir d'échapper à son ressentiment dans un char que ses enchantemens lui fourniſſent. La résolution qu'Agamemnon prend de sacrifier Iphigénie n'a pas un fondement solide, comme l'action de Médée. Agamemnon marque par-tout une extrême tendresse pour cette jeune Princesse, qui est peinte avec tout le mérite capable d'attacher uniquement ses affections. Quels motifs assez pressans pour inspirer à ce pere le dessein barbare d'immoler une fille qui lui est si chére? Quelles machines assez violentes pour lui arracher ce consentement? La nature nous porte à conserver la vie de nos enfans aux dépens de la nôtre. Le soin de les élever & de les défendre est l'éternelle occupation de tous les hommes. C'est une obligation que le sang & les loix nous imposent avec un empire si absolu, que leur ingratitude ne peut même nous en dispenser, & les peres qui ne se sacrifient pas pour le bien de leur famille, sont condamnés de tout le monde. Cependant Agamemnon passe sur ces obligations; il foule aux pieds tous les devoirs du sang. Il n'écoute point sa propre tendresse pour faire périr une fille qu'il idolâtre, & qui a pour lui des sentimens d'obéissance & de respect, capables de pénétrer le cœur le plus

inhumain. Ce n'eſt pas l'amour de la patrie qui lui fait prendre cette réſolution. La Gréce n'étoit expoſée à aucun péril, & tant de forces que la ſeule vengeance de Ménélas avoit aſſemblées dans Aulide, étoient ſuffiſantes pour la défendre contre les plus puiſſans ennemis. Mais quand le ſang d'Iphigénie auroit pû ſauver la Gréce de ſa ruine abſoluë, à peine ſeroit-il ſupportable qu'Agamemnon conſentît à donner ſa fille pour tous les Grecs. Je ſais que tous les jours ceux qui aiment leurs enfans le plus tendrement, les expoſent pour la conſervation de l'Etat : mais ils ne croyent pas leur perte inévitable ; ils ſont flattés de l'eſpérance de leur retour, & l'amour qu'ils ont pour eux, leur met ſeulement devant les yeux tant de braves qui ſe ſont tirés d'une infinité d'occaſions très-dangereuſes. Le ſalut de l'Etat, la fortune de leurs enfans y eſt attachée ; & cependant s'ils ſavoient qu'ils dûſſent y périr, il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'ils les y expoſaſſent. Ces peres ne veulent point la mort de leurs enfans ; ils ne leur apprêtent pas un Autel, des couteaux, un ſacrificateur, un bucher, comme Agamemnon fait à ſa fille. Eſt-il poſſible que tant de peres ayent vû la repréſentation de cette piéce ſans ſe récrier ſur la violence qu'elle fait à la nature & à la vraiſemblance ? Rome vit autrefois avec horreur le premier de ſes Conſuls faire punir ſes deux

fils, quoi qu'ils fussent criminels, & qu'ils pûssent attenter à la liberté naissante ; & l'on voit avec plaisir un pere cruel qui va sacrifier sa fille innocente, & qu'il aime extrêmement. Mais ce n'est pas pour la patrie qu'Agamemnon veut immoler Iphigénie ; la Religion & la gloire sont les couleurs que Monsieur Racine donne à cette résolution terrible.

Le motif de la Religion n'est pas assez établi dans cette piéce, pour porter Agamemnon à cette extrémité. Il n'en faut point chercher d'autre preuve que le récit qu'il fait à Arcas de ce qui se passa au moment que Calchas eut prononcé l'oracle.

Je condamnai les Dieux, & sans plus rien oüir.
Fis vœu sur leurs Autels, de leur désobéir.

Ce vœu paroît assez impie, & il tend un peu à l'Athéisme.

C'est du moins un manquement de respect, qui méritoit bien que Diane changeât de victime, & qu'elle prît le pere insolent au lieu de la fille innocente. Vous imaginez-vous que le répentir de cet emportement ait réduit Agamemnon à obéir au commandement de l'oracle ? Nullement. C'est l'éloquence d'Ulysse, qui sachant bien qu'il n'en feroit rien pour ses Dieux, s'avisa de le piquer d'honneur;

Il me repréſenta l'honneur & la patrie,
Tout ce peuple, ces Rois à mes ordres ſoumis,
Et l'Empire d'Aſie à la Gréce promis.
De quel front immolant tout l'Etat à ma fille,
Roi ſans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.

Il accorda à l'eſpérance de cette gloire le ſacrifice de ſa fille, qu'il avoit ſi ſolennellement refuſé à Diane, & comme il avoit été bon pere juſqu'à l'excès, quand il étoit queſtion d'obéir aux ordres des Dieux, il devient le plus cruel de tous les hommes pour ſuivre ſon ambition. Il n'écouta plus la voix des Dieux qu'en ſonge, il ne les craignit qu'en dormant. Voici ſes paroles,

Les Dieux toutes les nuits,
Dès qu'un leger ſommeil ſuſpendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs Autels le ſanglant privilége,
Me venoient reprocher ma pitié ſacrilége;
Et préſentant la foudre à mon eſprit confus,
Le bras déja levé ménaçoient mes refus.

Tous les Dieux viennent en corps préſenter la foudre à l'eſprit confus d'Agamemnon. Il marque dans la même Scéne, qu'il ne craint pas les Dieux pour eux-mêmes, mais parce que Calchas ſe ſerviroit de leur nom pour achever ce ſacrifice.

Calchas qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux.

Je pensois que les Dieux fissent parler ce Devin, ou qu'ils parlassent par lui. Mais Agamemnon nous apprend le contraire. Il devoit se servir des lumiéres qu'il avoit sur cela, & se défier de Calchas qui pouvoit abuser de leurs inspirations.

Et la Religion contre nous irritée,
Par les timides Grecs, sera seule écoutée.

C'est-à-dire, qu'il étoit guéri des imaginations populaires, & que si le reste de l'armée eût été de son sentiment, elle en auroit eu peu d'appréhension. Il cite souvent l'ordre des Dieux en parlant à sa femme, à sa fille, & à Achille, pour justifier sa conduite; mais ce ne sont que des couleurs.

A regarder la chose de plus près, ce n'étoit point une action de Religion chez les Grecs, que de sacrifier les hommes. Cette Nation polie laissoit aux Scythes ou aux autres Barbares cette coûtume inhumaine, & elle n'avoit garde de tomber dans cette erreur grossiére, que de croire que les Dieux prissent plaisir à voir arroser leurs Autels du sang de ceux qui les adoroient. Diane demandoit donc une chose inusitée, & ce qui est admirable, elle la demandoit sans aucun sujet. Car on dit dans toute la piéce que les Dieux sont irrités, qu'il faut que le sang d'Iphigénie les apaise, & qu'il n'y a que ce moyen pour

obtenir des vents favorables ; mais on ne dit point quel eſt le ſujet de la colére des Dieux, & pour quelle raiſon ils demandent aux Grecs une ſatisfaction ſi extraordinaire. Quelle apparence que ces Dieux exigent une réparation ſi grande, ſans qu'il ait été commis aucun crime qui attire leur courroux ? Quelle apparence qu'un grand Roi comme Agamemnon, quelque religieux qu'il puiſſe être, ſe détermine à leur immoler une victime de cette conſéquence, pour apaiſer leur indignation que perſonne n'a méritée ? Ce ſacrifice barbare étoit plus propre à irriter les Dieux, qu'à les apaiſer. Il faut rendre une raiſon de leur reſſentiment, ou demeurer d'accord que ces Dieux demandoient la mort de cette Princeſſe, par un pur caprice & par une injuſtice manifeſte ; & qu'Agamemnon ſe réſolvoit à leur obéir par une ſuperſtition impertinente. Pour appuyer cette remarque ſur quelque exemple qui l'autoriſe ; vous voulez bien, Monſieur, que je vous cite l'Andromède de Monſieur Corneille, dont le ſujet a beaucoup de rapport avec celui d'Iphigénie.

Il s'agit dans la premiére d'expoſer à un monſtre terrible la fille d'un grand Roi, comme il eſt queſtion dans celle-ci d'en ſacrifier une autre. Ce monſtre étoit un effet de la colére de Neptune, indigné de l'inſulte que la Reine Caſſiope avoit faite aux Néréides, en préférant à leur beauté celle de ſa

fille Andromède. La vengeance de ce Dieu donne le branle à toutes les passions qui rempliſſent ce bel ouvrage. La douleur d'un pere malheureux, les déplaiſirs d'une mere indiſcrète qui va perdre une fille qu'elle aime tendrement, le malheur de la belle Andromède, & le deſeſpoir de ſes Amans en ſont les ſuites brillantes. Le péril eſt très-évident. Cinq filles d'une beauté parfaite ont déja été dévorées par le monſtre; & quand le ſort tombe après elles ſur Andromède, on ne doute point de ſa perte, & l'on entre en de très-grands ſentimens de pitié pour cette jeune Princeſſe. Le Dieu veut qu'elle périſſe, ſes parens ne peuvent l'empêcher: mais ils ne deviennent pas ſes bourreaux, comme Agamemnon l'eſt de ſa fille, ils ne la conduiſent pas au bord de la mer, ils ne l'attachent pas au rocher où elle doit être dévorée: ce ſont des vents qui deviennent les Miniſtres de la fureur de Neptune; & c'eſt un coup de Maître de Monſieur Corneille. Tout frappe dans cet ouvrage, parce que tout y eſt fondé. On craint la colére de Neptune, parce que l'on en connoît la cauſe, & qu'on en a reſſenti les effets: mais dans Iphigénie, Diane demande le ſang de cette Princeſſe, & l'on ne ſait pourquoi. Agamemnon n'eſt point coupable; Diane n'accuſe perſonne & n'agit que par caprice. Quand il ne ſeroit pas d'une néceſſité indiſpenſable au

Théatre de fonder la principale action ; le bon sens seul y conduiroit un Auteur ; & il est difficile de comprendre pour quelle raison Monsieur Racine a omis une chose par laquelle il devoit commencer. Dictys de Créte, cet ancien Auteur qui a écrit l'histoire du siége de Troye & qui en a parlé comme témoin, la colore bien mieux. Agamemnon avoit tué une biche consacrée à Diane ; la peste détruisoit l'armée des Grecs ; Diane vouloit que la réparation de l'injure fût faite par la fille du profanateur : Agamemnon pouvoit donner sa fille, & pour expier sa faute, & pour sauver l'armée ; le péril étoit pressant ; le sacrifice devenoit nécessaire en quelque façon : mais dans la Tragédie de Monsieur Racine il ne s'agit que d'obtenir du vent, qui n'étoit pas plus pour Agamemnon que pour Ménelas, Ulysse, & tous les autres Grecs. Et depuis quand Diane se mêle-t'elle de l'emploi d'Eole, pouvoit dire Agamemnon ? Depuis quand a-t'elle l'empire de la mer ? Qu'a fait ma fille ? Quel crime ai-je commis ? La colére de Diane devoit regarder Agamemnon en particulier, comme celle de Neptune regardoit Cassiope. Je ne crois pas qu'il y ait de réponse à cela. L'oracle que prononce Calchas dans la piéce de Monsieur Racine, n'est pas si bien prétexté que celui de Laius dans l'Oedipe de Monsieur Corneille.

Un grand crime impuni cause votre misére
Par le sang de ma race il doit être effacé,
Mais à moins qu'il ne soit versé,
Le ciel ne se peut satisfaire ;
Et la fin de vos maux ne se fera point voir,
Que mon sang n'ait fait son devoir.

Celui d'Ammon dans Andromède est de même.

Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
Au monstre qui le venge une fille a son choix,
Jusqu'à ce que le calme à l'oracle succéde;
Le sort vous montrera
Celle qu'il agréra :

Différez cependant les nôces d'Andromède.

Voici celui de Calchas dans l'Iphigénie de Monsieur Racine, où il ne manque qu'une raison.

Vous armez contre Troye une puissance vaine,
Si dans un sacrifice auguste & solennel,
Une fille du sang d'Heléne,
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'Autel,
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

Le Théatre n'est pas sans exemples d'une ambition déréglée, qui porte des parens

tremper leurs mains dans le sang de leurs enfans. La Rodogune de Monsieur Corneille en fournit un signalé. On y voit une femme qui par un désir immoderé de régner, a répandu le sang de son époux. Elle poignarde un de ses fils, & elle attente à la vie de l'autre ; mais cet époux & ces fils avoient droit au gouvernement qu'elle occupoit, & qu'ils alloient lui ravir ; elle les regardoit encore comme les Amans de Rodogune son ennemie irréconciliable ; & comme elle craignoit tout, elle osoit tout pour s'en défendre. Felix dans le Polyeucte du même Auteur, ôte la vie à son gendre, dans la crainte qu'il a qu'on ne lui fasse des affaires auprès de l'Empereur, pour avoir sauvé un Chrétien. Il craint le crédit de Sévére, à qui il avoit refusé sa fille. Il craint de perdre sa dignité ; & son ambition se couvre du prétexte des Loix qu'il a pour garant de son action. Quand un homme tourmenté d'un désir violent de régner, voit qu'il y va de la perte de toutes ses grandeurs, l'amour qu'il a pour le Trône le dépoüille de celui qu'il doit à ses enfans, & il les peut sacrifier à cette passion qui éteint en lui toutes les autres : mais pour en venir à cette extrémité, ce n'est pas assez qu'il soit ambitieux ; il faut encore qu'il soit un scélérat, & que les derniers crimes ne lui coûtent rien. Tandis qu'il fera des réflexions comme Agamemnon, tantôt sur l'inhuma-

nité de cette action, tantôt sur la tendresse qu'il a pour sa fille, & sur ses vertus; sur son mérite & sur sa soumission; tandis que la nature parlera, elle se fera écouter au préjudice de l'ambition. Agamemnon se contentera de la couronne d'Argos & de Mycéne; & il renoncera à la conquête de Troye, qui lui couteroit Iphigénie. Il n'est pas peint assez ambitieux, ni d'une ame assez noire pour vouloir acheter cette gloire aux dépens de la vie de sa fille; & c'est ce qui fait que le dessein qu'il forme n'est pas vrai-semblable. Dictys de Créte fait bien mieux soutenir par Agamemnon le véritable caractére d'un pere pénétré des sentimens naturels. Voici ce qu'il en dit. » Les Troupes des » Grecs arrivant dans l'Aulide, Agamemnon » tua une biche consacrée à Diane, & cette » Déesse vengea cette injure, par la mort » d'une infinité de Grecs qu'un mal conta- » gieux emporta. Toute l'armée qui en crai- » gnit une ruine générale, apprit par quel- » que femme inspirée des Dieux, que la co- » lére de Diane ne pourroit s'apaiser que par » la mort de la fille d'Agamemnon, qui étoit » le coupable. Les Grecs n'oublierent rien » pour engager Agamemnon à donner sa » fille, & pour lui faire comprendre qu'il y » étoit doublement obligé, & par l'amour » de la patrie qui lui avoit déféré le com- » mandement, & parce qu'il devoit arrêter

» le cours d'un mal dont il étoit la cause.
» Mais leurs instances furent inutiles aussi
» bien que leurs menaces. Il aima mieux se
» laisser dépouiller de sa dignité, que de don-
» ner les mains au sacrifice d'Iphigénie. Ce-
» pendant la colére de Diane causant tous les
» jours de nouvelles pertes aux Grecs, le
» prudent Ulysse s'avisa d'un stratagême pour
» en arrêter le cours. Il promit à toute l'ar-
» mée un remede inespéré. Il publia qu'il
» partoit pour retourner à Ithaque, mais il
» prit le chemin de Mycéne où il présenta à
» Clytemnestre des Lettres supposées d'Aga-
» memnon, qui marquoient qu'il avoit ar-
» rêté le mariage d'Iphigénie avec Achille,
» & qu'il devoit se célébrer avant que l'ar-
» mée fît voile en Asie. Ulysse se servit de
» son éloquence avec tant de succès, qu'il
» persuada Clytemnestre, & qu'elle lui con-
» fia sa fille qu'il emmena dans le camp. On
» se prépara au sacrifice dont Agamemnon ne
» peut soutenir le spectacle, & enfin la Déesse
» se contenta du sang d'une biche qui prit la
» place d'Iphigénie. « Voilà une histoire bien différente du Roman de Monsieur Racine, & dans laquelle la nature fait bien son devoir. Dictys nous peint Agamemnon coupable, qui refuse de satisfaire Diane aux dépens de la vie de sa fille, & qui se laisse dépouiller du commandement; Monsieur Racine nous fait voir Agamemnon, lequel,

sans que les Dieux aient été offensés, se détermine à leur sacrifier sa fille, & qui la veut immoler à sa seule ambition. Dictys se sert de l'artifice d'Ulysse pour conduire Iphigénie dans le camp : Il éloigne Agamemnon de l'Autel qui doit servir à ce sacrifice si cruel pour lui ; & Monsieur Racine fait qu'Agamemnon invente lui-même un artifice pour attirer Iphigénie dans l'Aulide, & qu'il s'applique dans toute la piéce à mettre sa fille dans les mains du Sacrificateur. Je vous laisse à juger après cela, Monsieur, si la résolution d'Agamemnon a quelque chose de vrai-semblable, & si l'on peut s'imaginer qu'un pere en vienne à cet excès par l'espérance d'une gloire très-incertaine. Car enfin la conquête de Troye n'étoit pas le prix du sang de cette Princesse innocente. On achetoit seulement par sa mort, la liberté de la mer, & un peu de vent favorable pour faire voile en Asie. Agamemnon pouvoit perdre le fruit de la mort de sa fille. Il alloit attaquer un grand Empire, soutenu de toutes les forces de l'Asie, & qui étoit défendu par Hector. La présence d'Achille, les fléches d'Hercule étoient absolument nécessaires pour cette conquête : & Troye qui avoit aussi des fatalités en sa faveur, pouvoit être sauvée par les seuls chevaux de Rhesus, s'ils eussent goûté de ses herbes, & s'ils eussent bû de l'eau du Xante. Mais ce que j'admire dans la consti-

tution de cette piéce, & ce qui rend le dessein d'Agamemnon très-peu vrai-semblable ; Monsieur Racine feint qu'Achille est éperdument épris d'Iphigénie. Il fait dire par Agamemnon même que la conquête de Troye dépend de la présence d'Achille.

On sait qu'à votre tête,
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête.

Et cependant Agamemnon se résout à sacrifier Iphigénie, qu'Achille aime. Esperoit-il qu'après la mort de cette Princesse, Achille ne laisseroit pas de le suivre devant Troye? Non, sans doute, il seroit mort de douleur, ou il auroit repris le chemin de Thessalie, plûtôt que de s'attacher à un Barbare qui l'auroit privé de sa Maîtresse. Agamemnon n'avoit qu'à faire cette réflexion pour connoître que le sacrifice de sa fille lui seroit infructueux. Il n'est pas justifié par le repentir qu'il marque lorsqu'il charge Arcas d'un billet pour Clytemnestre, puisque dans la suite de l'action il occupe tous ses soins à séparer sa fille d'avec sa femme, dans le dessein de l'immoler.

Vous me demanderez, Monsieur, si je prétens faire le procès à Euripide qui ne rend aucune raison de la colére des Dieux, non plus que Monsieur Racine. Je n'entreprens point l'Apologie de cet ancien Auteur, & je

ne veux point m'engager à prouver que les anciens n'ont point fait de fautes. Elles sont couvertes d'une plus grande simplicité que celles de nos Poëtes, mais leurs ouvrages ne sont pas sans tache, quoiqu'ils en aient beaucoup moins que les nôtres. Monsieur Racine n'a pas dû suivre Euripide lorsqu'il s'est éloigné de la raison ; & il n'est pas du devoir d'un Auteur d'imiter jusques aux défauts. Enfin l'action d'Agamemnon n'est pas vrai-semblable, il y a plus de seize cens ans qu'Horace a employé une satire entiére à lui faire son procès sur ce sujet, & qu'il en a parlé comme d'un furieux.

Je crois, Monsieur, que vous êtes entierement persuadé que la colére des Dieux n'ayant aucun fondement ; Agamemnon n'a point dû former le dessein de sacrifier sa fille pour s'acquitter envers la Religion ; & qu'il n'est pas vrai-semblable aussi que l'ardeur de son ambition ait pû le porter à cette barbarie : mais vous serez surpris, sans doute, quand je vous ferai voir que de la maniére que Monsieur Racine a tourné son sujet, il étoit réduit à la nécessité malheureuse de ne pouvoir donner aucune raison à la colére des Dieux.

Quoique dans cette Tragédie la fille d'Agamemnon soit perpetuellement regardée comme la victime demandée par l'Oracle ; Monsieur Racine fait sacrifier au lieu

d'elle ; une fille de Théſée & d'Heléne. Si Monſieur Racine avoit feint qu'Agamemnon eût commis quelque action qui méritât ſa colére des Dieux & l'eût attirée ſur ſa fille, il n'auroit pas été juſte de faire ſacrifier cette fille d'Heléne ; ou bien il eût fallu ſuppoſer que les Dieux avoient demandé une victime toute innocente pour épargner la famille du coupable. Et ſi de l'autre côté, Monſieur Racine avoit donné pour raiſon de la colére des Dieux, quelque crime commis par Théſée ou par Heléne, ces mêmes Dieux n'auroient pû demander légitimement que le ſang de la fille d'Agamemnon l'expiât, ainſi Monſieur Racine étoit néceſſité de ne rendre aucune raiſon de l'indignation de Diane, pour ſe conſerver la liberté de faire tomber à ſon gré, le choix de cette Déeſſe ſur l'une ou l'autre de ces victimes : mais je ne ſais ſi cette néceſſité l'excuſe ſuffiſamment, & ſi l'on peut approuver que des Dieux ſe courroucent ſans aucune raiſon, parce que le Poëte n'en peut donner.

Mais que direz vous, Monſieur, ſi je vous prouve par les propres paroles de l'Oracle que prononce Calchas, qu'il ne pouvoit être appliqué en aucune maniere à la fille d'Heléne, & qu'il falloit néceſſairement qu'il tombât ſur Iphigénie, ou ſur quelque autre parente d'Heléne, qui ne fût point ſa fille. Voici le vers qui fait & qui décide la queſtion:

Une fille du sang d'Heléne.

C'est une question de Grammaire dans laquelle il s'agit de savoir, si dans la pureté de notre Langue on peut également entendre par les termes, une fille du sang d'Heléne; Eriphile fille d'Heléne & Iphigénie sa niéce; ou si l'on doit seulement entendre Iphigénie ou quelqu'autre Princesse qui soit de la famille & du sang d'Heléne. Si l'Oracle a demandé le sang d'Eriphile, il a parlé improprement, quand il l'a désignée par ses termes, *une fille du sang d'Heléne*. On ne peut pas dire avec pureté qu'Iphigénie est fille de Clytemnestre. Eriphile est fille d'Heléne, & non pas, *Eriphile est fille du sang d'Heléne*. Cette maniere de parler, une fille du sang d'Heléne ne marque point la fille d'Heléne, de même que ces paroles, fille d'Heléne, ne désigneroient point Iphigénie sa niéce, laquelle cependant est une fille de son sang. Puisque l'Oracle vouloit qu'on sacrifiât une fille du sang d'Heléne, qui fût liée avec elle par le sang, qui lui appartint, qui fût de sa famille; il falloit suivre la premiere pensée d'Agamemnon, & de tous les Grecs, & ne vouloir pour victime qu'Iphigénie niéce d'Heléne, & qui étoit une fille de son sang. Quand on veut parler des enfans de nos Rois, on ne dit point, les fils du sang de France, mais l'on dit très-bien les fils de France. On dit par la même raison les Princes du sang de

France, lorsqu'on veut parler des Princes qui sont de la maison Royale en ligne collatérale. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'étendre davantage sur une chose dont chacun est convaincu par l'usage. Ce n'étoit donc point, pour parler proprement, le sang d'Eriphile que l'Oracle demandoit, en ces termes; *une fille du sang d'Heléne*; & il le demandoit d'autant moins qu'il ajoûte:

Sacrifiez Iphigénie.

On ne pouvoit entendre par-là que la fille d'Agamemnon qui étoit du sang d'Heléne, & qui s'appelloit Iphigénie. L'Oracle qui est dans Oedipe que je viens de citer, s'explique mieux en ces termes.

Par le sang de ma race il doit être effacé
Que mon sang n'ait fait son devoir.

Le sang d'Oedipe étoit celui de la race de Laïus, aussi bien que celui de Dircé. Ils étoient tous deux le sang de Laïus, puisqu'ils étoien ses enfans. L'Oracle sembloit ne demander que le sang de Dircé, d'autant plus qu'on ne connoissoit point Oedipe pour fils de ce Roi; & quand on vient à le reconnoître, on voit avec plaisir que cet Oracle qui sembloit ne ménacer que Dircé, ne pouvoit être entendu que d'Oedipe: Mais dans la piéce de Monsieur Racine, on ne doit pas

approuver qu'Eriphile soit sacrifiée, parce qu'à prendre la véritable signification des termes de l'Oracle, il ne demandoit qu'Iphigénie. Calchas parle avec plus de justesse dans la derniere Scéne en ces termes.

Une autre Iphigénie, un autre sang d'Heléne.

Mais si l'Oracle avoit parlé ainsi, la fille d'Agamemnon n'auroit point été désignée, mais seulement la fille d'Héléne, qui est son sang, pour parler proprement. Vous voyez, Monsieur, la conséquence qu'il faut tirer de cette maniére de parler impropre, qui est la base & le fondement de toute l'intrigue & de la catastrophe. Monsieur Racine n'a pas tant de sujet qu'il s'imagine, de s'applaudir de l'invention de l'heureux personnage d'Eriphile; car c'est ainsi, qu'il parle dans sa préface. Les Dieux demandent une fille du sang d'Héléne, nommée Iphigénie. Cette Princesse est la fille de Clytemnestre, & on leur donne Eriphile, qui est la fille d'Heléne. La catastrophe de la piéce est contre l'intention de Diane, & le personnage d'Eriphile est absolument inutile; ou plûtôt il est vicieux, puisqu'il donne à la piéce une fin qu'elle ne doit pas avoir.

Quoique les Poëtes soient maîtres du destin des personnages qu'ils mettent sur la Scéne; quoiqu'ils aient sur eux un pouvoir ab-

ſolu de vie & de mort, ils ne peuvent pas toutefois changer abſolument les événemens très-connus ; & lorſqu'une avanture eſt généralement reçuë, ils n'y doivent toucher qu'avec de très-grandes précautions. Ils peuvent retrancher des circonſtances qui l'accompagnent, ils ont la liberté d'y en ajouter d'autres qui aident à la vrai-ſemblance, & qui ſoient des diſpoſitions à l'action principale de leurs ouvrages : mais on a droit de les condamner quand ils renverſent ce qui eſt établi dans l'eſprit de tous les hommes. Monſieur Racine a trouvé des autorités pour juſtifier qu'il y a eu deux Iphigénies ; l'une, fille d'Agamemnon & de Clytemneſtre ; l'autre, fille de Théſée & d'Heléne, & que cette derniére fut ſacrifiée par les Grecs ; mais de quelques autorités qu'il appuie ce changement, c'eſt toujours pour tout le monde une nouveauté qui combat une hiſtoire trop généralement reçuë, pour s'y rendre facilement. Euripide qu'il a ſuivi, conduit la fille d'Agamemnon à l'Autel. Dictys, Ovide, & pluſieurs autres, ne la font pas égorger comme Lucréce, mais ils ne mettent pas en ſa place une autre Iphigénie de Théſée & d'Heléne. C'eſt une biche, dont le ſang apaiſe la Déeſſe irritée, & ouvre la mer aux Grecs. Vous m'avez écrit, Monſieur, que ce changement a ſurpris extrêmement, & qu'on n'a pû le goûter. C'eſt peut-être une des principales

raisons qui a fait condamner par-tout le monde, la catastrophe de cette piéce : Monsieur Racine dit dans sa préface, qu'il n'a pû se déterminer à dénoüer sa piéce par le secours de Diane & d'une machine peu vraisemblable. C'est une raison pour ne recourir pas à une machine, mais ce n'en est pas une pour autoriser un changement si prompt, & qui n'a aucune préparation. Monsieur Racine dit aussi qu'il n'y avoit nulle apparence de souiller la Scéne par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse & aussi aimable qu'il représente Iphigénie. J'avouë que le meurtre d'Iphigénie seroit quelque chose d'horrible ; mais je ne crois pas que le dessein qu'Agamemnon en avoit formé & toutes ses démarches pour y parvenir, doivent faire moins d'horreur. Monsieur Racine feint que Thésée ayant enlevé Heléne, & l'ayant épousée clandestinement, il en eut une fille dont la naissance fût cachée avec tant de succès, que cette Princesse ne fut connue que de Calchas, & du pere de Doris qui est sa Confidente. Le pere de Doris fut tué dans Lesbos, lorsqu'Achille y descendit, sans avoir jamais donné à Eriphile aucune connoissance de ses parens ; mais seulement qu'elle étoit née d'un sang illustre.

Le ciel méne a Lesbos l'impitoyable Achille.
Tout céde, tout ressent ses funestes efforts.

Ton

Ton pere enſeveli dans la foule des morts,
Me laiſſe dans les fers à moi-même inconnuë,
Et de tant de grandeurs dont j'étois prévenuë,
Vile eſclave des Grecs, je n'ai pû conſerver,
Que la fierté d'un ſang que je ne puis prouver.

Calchas n'avoit pas ſi bien gardé le ſécret que le pere de Doris, & Clytemneſtre le marque en ces vers, en parlant d'Heléne à Agamemnon.

Avant qu'un nœud fatal l'unit à votre frere,
Théſée avoit oſé l'enlever à ſon pere.
Vous ſavez, & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un Hymen clandeſtin mit ce Prince en ſon lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeſſe,
Que ſa mere a cachée au reſte de la Gréce.

Calchas ſçavoit encore plus; car il n'ignoroit pas que cette fille d'Heléne avoit été nommée Iphigénie. Il le dit dans la derniére Scene de la piéce.

Theſée avec Heléne uni ſecretement,
Fit ſucceder l'Hymen à ſon enlevement:
Une fille en ſortit, que ſa mere a celée,
Du nom d'Iphigenie elle fut appellée.
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours,
D'un ſiniſtre avenir je menaçai ſes jours.

Je ne m'arrête pas à remarquer le peu de vrai-ſemblance qu'il y a que l'enlevement

d'Heléne ayant été public, son mariage avec Thesée & la naissance d'Eriphile ayent pû être ensevelis dans un si profond secret; qu'on l'ait élevée dans des sentimens de Princesse, & qu'elle ait été reconnuë en cette qualité, sans que qui que ce soit ait démêlé cette intrigue. Mais j'admire que Calchas ayant prononcé l'Oracle qui demandoit qu'une fille du sang d'Hélene fût sacrifiée, & l'ayant désignée sous le nom d'Iphigénie, il se soit opiniâtré à demander le sang de la fille d'Agamemnon, & qu'il ne se soit point souvenu pendant un si long-temps qu'Hélene avoit une fille appellée Iphigénie, qu'il avoit lui-même menacée d'une mort violente. Comment s'imaginer qu'il n'ait fait aucune réflexion que la Déesse demandoit plûtôt le sang de cette fille d'Hélene, que de la fille d'Agamemnon. Voilà un devin de malheureuse mémoire, de ne la rappeler pas au spectacle cruel des déplaisirs d'Agamemnon. Ce Roi n'en avoit pas davantage lui-même, de ne se souvenir pas que Calchas lui avoit parlé tant de fois de cette fille d Hélene, de laquelle sans doute il ne lui avoit pas caché le nom. On répondra que c'étoit un mystére; je l'avouë, & des plus impénétrables. Mais je ne blâme point Calchas en qualité de devin; je ne parle point des choses qu'il pouvoit savoir par inspiration; je ne touche qu'à la connoissance particuliére qu'il avoit de la nais-

ſance & du nom de cette fille d'Hélene, dont il avoit mille fois entretenu Agamemnon, & dont il avoit parlé ſi publiquement que Clytemneſtre, qui le reproche à Agamemnon, ne l'ignoroit pas, & que pluſieurs autres Grecs pouvoient le ſçavoir. Mais d'où vient que Calchas eſt le ſeul entre les Grecs qui connoît Eriphile. C'eſt qu'il devoit dénouer la Piéce.

Enfin, comment ſe peut-il faire que pendant le ſéjour d'Eriphile à Agros, auprès de Clytemneſtre, pendant leur voyage en Aulide, pendant tout le cours de la Piéce, Clytemneſtre, Iphigénie & tous les Grecs n'ayent pas eu le moindre ſoupçon qu'Eriphile étoit cette fille d'Hélene élevée en ſecret. Ils avoient devant leurs yeux une jeune Princeſſe, qui ignoroit ſa naiſſance & qui étoit de l'âge de cette fille d'Hélene. On la croyoit d'un ſang illuſtre, parce qu'elle le croyoit elle-même, & perſonne n'approfondiſſoit la choſe, perſonne n'y faiſoit réfléxion. Il faut ſuppoſer trop de choſes pour être perſuadé que tout ce que Monſieur Racine dit de cette Princeſſe, ſoit vraiſemblable.

Cette fille d'Hélene avoit l'eſprit étrangement fait! Achille l'avoit réduite à l'eſclavage, elle en étoit éperdûment amoureuſe. Iphigénie avoit adouci ſa captivité, & lui avoit fait des graces & des honnêtetés ſans nombre; elle en deſiroit, elle en avançoit la

mort. Ces inclinations basses devoient la désabuser de l'opinion qu'elle avoit de la grandeur de sa naissance. Elle devoit avoir plus de soin de sa gloire, & n'aimer pas jusqu'à l'excès Achille, qu'elle devoit haïr mortellement. C'est l'action d'une ame noire, de payer de la derniere ingratitude des bienfaits comme ceux qu'elle avoit reçus de la famille d'Agamemnon. Encore qu'Euripide ait servi de modéle à Monsieur Racine, il ne l'a pas imité en tout. Vous jugerez, Monsieur, par quelques remarques que je vous ferai si Monsieur Racine a mieux fait de s'en écarter, qu'il n'auroit fait de le suivre.

Euripide feint qu'Agamemnon n'avoit point mandé Clytemnestre sa femme, mais seulement sa fille. Cela est marqué préciséément par le billet qu'Agamemnon écrit à Clytemnestre, qui porte, qu'elle n'envoie point Iphigénie dans l'Aulide; & en plusieurs autres endroits de la piéce : mais sur-tout par l'embarras où se trouve Agamemnon, quand il apprend l'arrivée de Clytemnestre; qui est, dit-il, venuë sans ordre. Monsieur Racine fait le contraire. Agamemnon fait venir sa femme & sa fille; ces vers qu'il dit à Arcas en font foi.

Prens cette Lettre; cours au-devant de la Reine,
Et fuis sans t'arrêter le chemin de Mycéne.

Et plus bas dans la même Scene,

Pour renvoyer la fille, & la mere offensée;
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée.

Agamemnon n'auroit-il pas eu assez d'affaire à se débarrasser de sa tendresse & de la pitié que la jeunesse, le mérite & les pleurs de sa fille lui pouvoient donner, sans s'attirer sa femme sur les bras, & s'exposer à ses reproches & à ses cris. Il falloit la laisser venir de son chef, comme fait Euripide. L'embarras où elle auroit mis Agamemnon, auroit été plus naturel, étant imprévû. Mais ce n'est pas-là ce que je prétens vous faire remarquer. Je sais que le caractère de Clytemnestre doit être fort agréable par toutes les plaintes que peut faire une mere qui pense marier sa fille, & qui la voit sacrifier. Mais je m'étonne qu'Agamemnon qui avoit fait venir cette Reine pour le mariage de leur fille, lui défende d'y assister avec des termes pleins d'une hauteur trop grande, & contre le respect qu'on doit au sexe. Je suis surpris qu'il la traite de femme qui ne se rend point à la raison, lorsqu'elle ne veut que ce qu'il a ordonné.

Mais puisque la raison ne peut vous émouvoir,
Puisqu'enfin ma priére a si peu de pouvoir;
Vous avez entendu ce que je vous demande:
Madame, je le veux, & je vous le commande;
Obéissez.

Voilà des termes d'un maître bien absolu, & Clytemnestre y obéït de si bonne grace, que je n'ose presque espérer qu'elle ait la force de s'opposer au sacrifice de sa fille. Dans Euripide Agamemnon a beaucoup plus de raison de défendre à la Reine de conduire Iphigénie à l'Autel, parce qu'elle est venuë sans ordre. Cependant Clytemnestre soûtient son caractére, & ne se rend point à ses commandemens.

Agamemnon confie à Arcas un billet pour Clytemnestre. Arcas va au-devant d'elle par un autre chemin que celui qu'elle a pris; & ne l'ayant pas rencontrée, elle arrive au Camp. Euripide se sert d'un moyen plus naturel pour rendre inutile le billet d'Agamemnon. Menelas qui se défioit de la tendresse de son frere, & qui avoit beaucoup d'impatience de voir arriver Iphigénie, rencontre l'Esclave qui alloit à Mycene. Il l'arrête, & lui arrache le billet d'Agamemnon, qui étant accouru au cri de ce vieillard, s'emporte contre Menelas, lequel de son côté lui répond avec beaucoup de hauteur. Pendant ce temps, on vient leur annoncer l'arrivée de Clytemnestre & d'Iphigénie.

Dans la Tragédie de Monsieur Racine, Arcas fait deux actions d'étourdi; & cependant ce mal-habile homme est le Confident d'Agamemnon, qui l'honore du nom de son

ami dès l'ouverture de la Piéce.

Et juge s'il eſt temps, ami, que je repoſe.

La premiere faute d'Arcas eſt, qu'ayant pris un autre chemin que celui par lequel la Reine arrivoit, il revient au Camp ſur ſes pas, & ſans attendre de nouveaux ordres d'Agamemnon qui avoit déja vû Clytemneſtre, il va lui rendre le billet, dont il avoit été chargé par elle. Ces vers juſtifient ce que j'avance. Clytemneſtre dit dans la quatriéme Scene du ſecond Acte parlant à Iphigénie,

Je ne m'étonne plus qu'interdit & diſtrait,
Votre pere ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre,
Il m'avoit par Arcas envoyé cette Lettre.
Arcas s'eſt vû trompé par notre égarement,
Et vient de me la rendre en ce méme moment.

Arcas rend ce billet, ſans examiner ſi Agamemnon a pris d'autres meſures, ou non. Voilà juſtement la maniére d'un petit Laquais qui ſerviroit depuis deux jours. Cependant Monſieur Racine avoit un très-grand interêt qu'Arcas fît cette faute. Il auroit eu de la peine à remplir le ſecond Acte de ſa piéce ſans cette heureuſe impertinence. Clytemneſtre en prend le deſſein de retourner à Mycéne avec ſa fille, qu'elle croit qu'Achille mépriſe. Elle

entre dans des sentimens de jalousie contre Eriphile, qu'Iphigénie querelle aussi-tôt d'un ton plein d'emportement. Achille est rebuté avec une brusquerie très-verte, & ils demeurerent tous dans une émotion très grande. Mais, quoi! Il n'étoit pas nécessaire de faire faire un pas-de-clerc si grossier, au Confident & à l'Ami d'un Roi. Un petit mot d'Agamemnon à Clytemnestre auroit fait le même effet que son billet rendu de cette sorte, & auroit été plus naturel.

La seconde faute d'Arcas est de découvrir à la Reine & à Achille le dessein d'Agamemnon. Arcas étoit envoyé par son Roi, pour amener Iphigénie à l'Autel. Il savoit que c'étoit pour la sacrifier; mais la fidelité qu'il devoit a son Prince, lui devoit fermer la bouche. C'est une trahison digne du dernier supplice, & qu'on ne peut assez condamner dans un homme qu'Agamemnon honoroit du nom de son ami. Monsieur Racine profite encore de son indiscretion. Clytemnestre, Achille & Iphigénie, changent de sentimens à cette nouvelle, & ils prennent des mesures pour en empêcher l'exécution. Il étoit du devoir du Poëte de les désabuser; mais il falloit y venir par des moyens moins grossiers. Il falloit feindre qu'Achille ou Clytemnestre eussent reçu quelques avis, & faire éclater le secret par quelqu'autre voie que par une lâcheté du Confident d'Agamemnon, qui vient

dire en enfant : Le Roi demande la Princeſſe: mais ne l'envoyez pas ; il veut la ſacrifier. Il y a ſi peu d'art de la part du Poëte, qu'il fait commettre une imprudence groſſiére à celui qu'il fait parler. Monſieur Racine dira qu'Euripide s'eſt ſervi du même moyen. Il y a bien de la difference. Dans la piéce de Monſieur Racine, celui qui trahit le ſecret du Roi eſt un homme de qualité, ſon Confident, & que ſa naiſſance & ſa fortune doivent rendre plus diſcret. Dans celle d'Euripide, c'eſt un vieil eſclave, nourri dans la maiſon du pere de Clytemneſtre, qui prend l'occaſion de lui déclarer le deſſein d'Agamemnon, au moment qu'il la voit avec Achille, dont le ſecours peut ſauver Iphigénie ; Monſieur Racine fait dire par Agamemnon à Arcas.

La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.

Arcas étoit obligé de ſa fortune à Clytemneſtre ; il étoit de ſon devoir de garder la fidélité à ſon Roi, ſur-tout après une défenſe auſſi expreſſe, que celle qu'Agamemnon lui fait en ces termes,

Mais ſur-tout ne va point par un zéle indiſcret
Découvrir à ſes yeux mon funeſte ſecret.
D'une mere en fureur, épargne-moi les cris.

Je ne ſçai ſi la faute que Monſieur Racine

fait contre les regles du Théatre, à l'ouverture du quatriéme Acte, mérite une censure, parce que je croi qu'il n'y a personne qui ne s'en soit aperçu.

La premiere Scene de cet Acte n'a aucune liaison avec la deuxiéme ; ainsi on pourroit la supprimer sans rien ôter de l'action.

Je vais traiter, Monsieur, une matiere fort délicate, & qui mettra bien du monde contre moi. J'entreprens de condamner l'amour d'Achille & d'Iphigénie. Voilà une étrange proposition dans un siécle où les Poëtes se sont mis en possession de faire régner cette passion sur le Théatre, qui ne peut plus souffrir des Héros s'ils ne sont pleins de tendresse. L'exemple d'Euripide, qui n'a point fait Achille amoureux, & qui n'a point aussi engagé le cœur d'Iphigénie, ne sera pas considéré dans un temps auquel cette passion est plus à la mode que jamais. Monsieur Racine sera loüé, sans doute, de s'être écarté de la voie de cet ancien Auteur. Tout le monde condamnera Euripide pour avoir fait une piéce sans amour. Mon dessein est d'examiner si cet amour d'Achille & d'Iphigénie aide à l'action, ou s'il en détruit la vraisemblance. Si Achille garde mieux le caractere de Héros étant amoureux que ne l'étant pas ; & si Iphigénie peut vrai-semblablement se disposer à la mort, tandis qu'elle a dans le cœur une forte passion pour Achille.

Dans Euripide, Achille veut empêcher le sacrifice d'Iphigénie, par un pur effet de générosité. Il accorde son secours aux larmes de Clytemnestre, & de cette jeune Princesse. La pitié qu'il a de leur infortune, & le ressentiment de l'injure que lui a fait Agamemnon en se servant de son nom, le font agir. Il est abandonné de ses propres soldats ; toutefois il revient seul pour défendre cette Princesse.

Cela me paroît plus d'un Héros que l'Achille de Monsieur Racine, qui veut sauver Iphigénie, parce qu'il l'aime & qu'il en est aimé. Il n'y a point d'homme de quelque vile naissance qu'il puisse être, qui n'en voulût faire autant pour sa Maîtresse. Il n'y a rien de si commun pour juger des sentimens qu'Iphigénie doit avoir, il faut examiner en quelle disposition est son cœur, lorsqu'elle apprend qu'elle doit être sacrifiée. C'est la fille d'un grand Roi, aimée du plus vaillant des Grecs qu'elle vient épouser, & elle est possédée d'un très-violent amour dont elle fait une peinture fort parlante en ces termes.

Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à mes yeux,
Je l'attendois par-tout ; & d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi;
Et je demande Achille à tout ce que je voi.

Cela est d'une personne qui connoît bien ce qu'elle sent.

La jalousie qu'elle fait éclater contre Eriphile, marque encore mieux l'excès de sa passion. Cependant cette Iphigénie prévenuë de tant d'amour, se dispose en un moment à être égorgée pour satisfaire aux volontés de son pere & au commandement de l'Oracle. Voilà une soumission qui me surprend, & qui n'est guéres vrai-semblable.

Quoi, une Princesse renonce en un moment à tous les charmes de la vie & à un jeune Roi qu'elle aime avec une ardeur très-forte, pour présenter sa gorge au couteau d'un Sacrificateur, parce que son pere l'a résolu? Monsieur Racine me pardonnera si je dis que c'est outrer les passions, & qu'un cœur qui tient à la vie par tant de chaînes, ne s'en débarrasse pas si promptement. L'amour est la plus violente de toutes les passions, & elle s'attache si fortement à son objet, que l'on en a quelquefois pour toute sa vie. Comme l'on établit le dernier bien dans la possession de ce que l'on aime, la vie sans laquelle on ne peut l'espérer, devient très-chére; & rien ne fait tant d'horreur que la mort qui nous en sépare. On veut mourir quand on désespere de l'obtenir; mais tandis que l'on est aimé, est-il rien de plus doux que de vivre? Quelle passion surmontera l'amour qui donne le branle à toutes les autres? La

soumission, le respect pour un pere ? Ce n'est qu'un effet de la raison, & l'amour n'en écoute point.

Monsieur Racine ne s'est pas contenté de faire résoudre à la mort une Princesse qui est aimée & qui aime. Il lui fait prendre son parti en un moment. Euripide a mieux suivi l'ordre naturel. Lorsqu'Iphigénie apprend qu'elle doit être sacrifiée, elle donne à l'amour de la vie tout ce que les premiers mouvemens nous arrachent ; & après avoir employé inutilement ses larmes & ses prieres auprès de son pere, elle prend ses résolutions & cherche à se consoler dans l'espérance de la gloire qui suivra sa mort. Chez Monsieur Racine elle est prête de mourir d'abord, parce que son pere le veut.

Voici dans la derniere Scéne de cette Tragédie une nouvelle maniere de victime plus extraordinaire qu'Iphigénie. Cette Princesse obéissoit à ses parens ; l'Oracle & Agamemnon vouloient sa mort ; elle donnoit sa tête en fille entiérement soumise aux volontés de son pere. Mais Eriphile va bien plus loin. Elle s'avouë fille de parens qu'elle n'a jamais connu, sur la bonne foi de Calchas qui va lui ôter la vie. Elle prend la place de sa Rivale qu'on alloit sacrifier. Elle n'a pas le moindre doute de ce que Calchas lui dit. Elle n'évite point le coup. Elle n'attend point que le Sacrificateur la saisisse. Elle se frappe

elle-même ; & tout cela s'exécute en un instant. Voilà, Monsieur, une catastrophe la plus surprenante du monde. Tandis que Monsieur Racine fera de semblables dénoüemens, il sera très-assuré qu'on ne pourra les prévoir, & que les Spectateurs en seront toujours surpris. Je ne m'étendrai pas davantage sur la catastrophe de cette piéce, de laquelle suivant ce que vous me mandez, on n'a que trop parlé, & je vous ferai remarquer seulement que Calchas avoit appris la Langue depuis qu'il avoit prononcé le premier oracle. Au lieu de dire, *une fille du sang d'Heléne* ; il dit en termes fort propres ; *un autre sang d'Heléne* ; ce qui convient très-bien à Eriphile. Enfin, Monsieur, Eriphile étoit d'aussi bonne foi que les gens qui la voyoient mourir ; & elle n'avoit aucun soupçon que ce changement de victime fût une adresse de Calchas pour sauver la fille d'Agamemnon & l'Amante d'Achille.

FIN.

DISSERTATION SUR LES TRAGEDIES DE PHEDRE ET HIPPOLYTE. *

PUISQUE vous voulez, Monsieur, que je vous instruise exactement de tout ce qui se passe dans la République des Lettres, ma tendre amitié me fait un devoir si pressant de cette coûtume, que je néglige des nouvelles de plus grande conséquence, pour vous apprendre celles qui pourront vous divertir davantage.

Aussi bien dans son vol quelle plume assez vaine
Pourroit suivre Louis quand sa valeur l'entraine :
Pour le rapide cours de tant de grands Exploits,
La victoire manque d'haleine,
La renommée est sans voix,
Et son bras semblable au Tonnerre,
Peut seul en son juste courroux
Faire dans un instant aux deux bouts de la Terre,
Eclater & sentir ses coups.

* Imprimée à Paris en 1677. *in*-12.

Dans la rude saison où la chaleur des armes a semblé la plus refroidie, la guerre des Lettres s'est enflammée davantage ; & lorsque les glaces & les frimats n'ont pas permis à nos Guerriers d'attaquer des remparts, & de défaire des Armées, ils ont laissé à nos Poëtes la liberté de paroître glorieusement sur les Théatres, & ont prêté des occasions favorables aux beaux esprits pour se signaler par de savans combats dans les cercles & dans les ruelles.

C'est en vain que le saint zéle de quelques Prédicateurs éclairés s'est gendarmé avec tant d'aigreur contre la Comédie pendant cet Avent : ils ont inutilement voulu faire connoître au peuple, que les piéces comiques ne sont composées que d'infames intrigues, ne sont remplies que de sales équivoques, ni soutenuës que par de honteux caractéres, qui donnant à nos esprits des alimens impurs & peu solides, le corrompent au lieu de le nourrir, & nous séduisent loin de nous instruire.

Toujours d'un beau prétexte on se laisse toucher,
Et certain Abbé qu'on renomme,
Disoit qu'il n'alloit voir le Crispin Gentilhomme,
Que pour apprendre à bien prêcher.

Enfin, Monsieur, sans condamner la Comédie en général, & sans les approuver tou-

tes dans le particulier, sans justifier les infamies qui s'y débitent, & sans noircir les belles idées qu'on y peut puiser ; je veux bien vous dire, que le fracas que font depuis peu de temps à Paris les brigues de deux Auteurs ennemis ; les vers satyriques que chacun des deux partis a débité dans le monde, & la curiosité de voir de quelle manière deux génies tout différens avoient traité une même matière, me firent résoudre à donner quelques heures de mon loisir à ces deux diverses représentations, & le sujet des amours de Phédre & d'Hippolyte, si bien traité par Euripide, si fortement écrit par Sénéque, & tant de fois chanté par nos Poëtes, me sembla mériter d'autant plus d'application, que Monsieur Racine avoit pris la peine de l'accommoder à notre Scéne ; & que Monsieur Pradon avoit eu l'audace de le doubler, sans considérer la haute réputation que s'est acquis dans ces sortes d'ouvrages un si grand homme, qui pourroit dire de Pradon comme Ajax disoit autrefois d'Ulisse.

Dans le docte combat où court ce téméraire,
Il est sûr d'un digne salaire,
Et vaincu comme je prévoi,
Tant d'honneur doit le satisfaire,
Puisque c'est vaincre ailleurs que combattre avec moi.

Laissant donc à part les raisons que ce nou-

vel Auteur étranger à la Cour, appuyé de fort peu d'amis, & connu du peuple seulement, par le succès d'une piéce, & le naufrage d'une autre, eût d'attaquer cet illustre génie, favorisé des Puissances, admiré du Peuple, & approuvé des Savans, sans décider si le succès trop avantageux de Pirame & Thisbé, pût allarmer les régulières beautés de la Thébaïde, la grandeur d'Alexandre, la majesté d'Andromaque, la fierté de Britannicus, la force de Mithridate, & les charmes d'Iphigénie, sans oser, dis-je, examiner ou douter si la brusque fierté de Tamerlan doit sa prompte chute à des brigues indignes de Monsieur Racine, ou au défaut de sa propre conduite; il est constant que Monsieur Pradon par ressentiment légitime, ou sans raison, a traité Phédre & Hippolyte, dans le temps qu'il a su que Monsieur Racine se préparoit à donner à ce Chasseur du temps jadis, & à cette vieille forcenée toutes les beautés qui les pouvoient rendre dignes du cabinet d'un grand homme, & de la faveur du beau sexe qui donne le prix à toutes choses.

Dès que de ce dessein la nouvelle est semée,
Chaque Auteur fait sa brigue & forme son parti,
Chacun des deux instruit sa troupe au lieu d'armée;
Racine en choisit une à vaincre accoûtumée,
Et Pradon d'une moindre est enfin asserti.

Je ne vous dirai point auſſi s'il eſt vrai que Monſieur Racine ait eu l'adreſſe & le pouvoir d'enlever à Monſieur Pradon les principales forces de ſa troupe : J'aime mieux croire, comme quelques-uns nous ont voulu perſuader, que la crainte de ne pouvoir pas égaler une Actrice inimitable, a fait refuſer le premier emploi dans cette piéce à une perſonne qui s'en fût ſans doute bien acquittée, & que la fierté d'une autre a dédaigné d'accepter, ce que la premiere avoit refuſé par une prudence un peu trop timide. Quoiqu'il en ſoit, ces ſortes de diſcuſſions ne ſont pas de notre caractere, & toute la part que nous pouvons y prendre, eſt le plaiſir que donnent au public des perſonnages bien ſoutenus, ou le chagrin qu'inſpirent des caracteres mal remplis.

Ces Belles pour Pradon ont eu peu de bontés ;
Et ſoit que l'une craigne & l'autre ſe mutine,
Tout ce que le Théatre étale de beautés
Semble ſe dévoüer au bienheureux Racine.

Je viens donc au ſujet de la piéce, & voici ce que la Fable nous en apprend. Théſée, Roi d'Athénes, fils d'Æthra & de Neptune, épouſa une Amazone, que quelques-uns appellent Antyope, & d'autres Hippolyte, dont il eut un fils du même nom, d'une vertu & d'une beauté admirable. Cette A-

mazone étant morte, Thesée se remaria à Phédre, sœur d'Ariane, toutes deux filles de Pasiphaé; de qui les Poëtes nous apprennent de si étranges choses, & de Minos, Roi de Créte; quelques-uns disent que Thésée ayant tué sans y penser, un de ses parens, nommé Pallas, fut contraint de s'enfuir. Pausanias aux Attiques, dit que ce même Pallas & ses enfans s'étant révoltés contre Thésée, il fut leur donner le combat & la mort, & laissa en partant à Pitheus, le soin d'élever son fils, qui s'étant consacré à Diane, irrita si fort Venus, qu'elle versa dans le cœur de Phédre, un amour incestueux, dans lequel Hippolyte trouva sa perte; car ayant fierement repoussé la Nourrice de Phédre, qui s'étoit engagée de lui faire cette horrible déclaration; Phédre pleine de honte, de déseſpoir, & d'amour, s'étrangla elle-même, & accusa par un billet Hippolyte, de l'avoir voulu forcer; ce que Thésée croyant à son retour, il bannit Hippolyte, & pria Neptune, que pour l'une des trois faveurs qu'il avoit promis de lui faire, il lui accordât la punition & le supplice d'Hippolyte, qui se vit peu après demembré par ses chevaux, que la terreur d'un monstre envoyé par Neptune, avoit effrayés, & fit fuir au travers des rochers, qui déchirerent le corps d'Hippolyte, embarrassé dans son chariot. Pausanias aux Co-

rintiaques, dit que cet Hippolyte ne fut pas déchiré par ses chevaux, qu'on n'en voyoit aucune sépulture à Trézene, & que tous ceux de cette ville assuroient, qu'il avoit été transporté au ciel, & changé en Astre pour sa chasteté : d'autres disent, qu'il fut déchiré, mais ressuscité par Esculape, que Jupiter foudroya, pour avoir entrepris de donner la vie à ce qu'un Dieu avoit détruit. Ovide, au quinziéme des Métamorphoses, parle à peu près de même, & change cet Hippolyte en un autre homme, nommé Virbius, comme qui diroit deux fois homme, le met dans la forêt d'Aricie, près de Rome, & traite encore cet amour dans ses Epîtres.

Vous voyez bien, Monsieur, que ce sujet n'est guéres propre au Théatre François, & qu'un pareil crime ne donnant que de très-méchantes idées, ne devoit jamais remplir notre Scéne; aussi voyons-nous que ce que nous avons eu d'Auteurs qui l'ont voulu traiter, n'y a jamais réussi; l'exemple d'Euripide & de Séneque, qui ont donné cette piéce aux siécles passés, n'autorise point notre siécle à la produire. Il y a eu des temps où l'on ne connoissoit presque point d'inceste, d'autres où l'on n'étendoit pas ce crime si loin; & nous voyons même que les Juifs tâchant à l'envi, d'entrer dans la généalogie de JESUS-CHRIST, & chaque famille recherchant l'honneur de don-

ner un Messie aux hommes, défendoient par des loix expresses, qu'une veuve se remariât à un étranger, qu'au refus des plus proches parens de son mari, qui devoit être authentique, comme nous voyons dans les Lettres sacrées.

Je sai que les deux Auteurs Payens dont nous parlons, ont traité pourtant cette action comme criminelle; mais je suis persuadé qu'ils ne la regardoient pas aussi scrupuleusement que nous, qu'ils ne la voyoient pas dans toute l'étenduë de son énormité; mille semblables crimes qu'ils imputoient à leurs Dieux, diminuoient l'horreur qu'ils en devoient concevoir; tous ces vices, soutenus & parés de ces vains & superbes phantômes de divinité, arrachoient de leurs cœurs plus de respect que de haine; & ces monstres de leur imagination forçoient avec tyrannie les maximes les plus justes de leur raison à se taire.

Ce qui peut encore excuser la Phédre d'Euripide & de Sénéque, & ce qui doit condamner celle de Messieurs Racine & Pradon, c'est que chez ces Anciens elle est entraînée malgré elle dans le précipice, selon le principe de leur Religion, elle se trouve forcée par le ciel à commettre ce crime; c'est une Divinité qui tyrannise son cœur, c'est une puissance absoluë qui l'enflamme; c'étoit un article de foi parmi eux, de croire

qu'elle n'avoit, ni le pouvoir, ni la liberté de réſiſter à ſes impulſions dominantes ; & comme ils faiſoient leur Théologie de ces Fables, cet amour ne leur ſembloit pas ſi horrible qu'à nous, qui peu ſenſibles à tout ce qu'on nous dit de la colére de Venus, peu ſoumis à ce qu'on nous conte de la toute puiſſance de ces Dieux imaginaires, ſavons qu'il eſt toujours libre & toujours honteux de commettre des crimes, & qui attachant le vice à la ſeule volonté du criminel, regardons toujours cette horrible action, ſans prétexte, ſans voile & ſans excuſe.

Enfin, outre l'horreur naturelle que nous avons pour ces ſortes de crimes, la pureté de nos mœurs, & la délicateſſe de notre Nation, ne peuvent enviſager Phédre ſans frémir. Nous n'oſerions brûler pour nos parentes les plus éloignées, l'Egliſe nous le défend par ſes Loix. Ces Loix ont fait une coûtume parmi nos peuples, cette coûtume a formé une habitude chez nous, cette habitude s'eſt ſi fort enracinée dans nos eſprits, qu'elle nous en a fait une raiſon qui a pris un droit ſi abſolu de gouverner même notre cœur, que tout ce qui choque le plus légérement ce principe, ſemble offenſer griévement la nature & la raiſon ; on voit même qu'à meſure que les termes d'inceſte & d'inceſtueux frappent nos oreilles, leur idée glace nos cœurs. J'ai vû les Dames les moins

délicates, n'entendre ces mots, dont cette piéce est farcie, qu'avec le dégoût que donnent les termes les plus libres, dont la modestie ne peut s'empêcher de rougir, & je trouverois Monsieur Racine fort dangereux, s'il avoit fait cette odieuse criminelle, aussi aimable & autant à plaindre, qu'il en avoit envie, puisqu'il n'y a point de vice, qu'il ne pût embellir & insinuer agréablement après ce succès.

J'en dirois autant de Monsieur Pradon; si je n'étois persuadé, que l'envie qu'il avoit de traiter le même sujet que Monsieur Racine avoit pris, l'attachoit indispensablement à cette odieuse matiére, & je ne croirois pas qu'on le pût excuser, si possedant aussi bien les anciens Auteurs, l'Histoire & la Fable que le docte Monsieur Racine, & ayant eu deux ans entiers à traiter un sujet comme ce grand homme, il s'étoit attaché à une matiére si odieuse; car enfin tous les efforts que fait Monsieur Pradon pour adoucir un si rude sujet, ne lui peuvent servir de rien, il falloit le traiter dans son affreuse vérité, ou ne le point toucher du tout; c'est un trait trop connu de la Fable reçuë, qui demande autant d'exactitude, & qui a autant de crédit que le plus célébre passage des Histoires les plus approuvées; & si comme l'assurent tous les Auteurs anciens & modernes qui ont traité du Poëme Dramatique

le

le ſujet de la Tragédie (n'étant point de pure invention) doit être connu & fondé dans l'Hiſtoire ou dans la Fable reçuë ; l'eſſentiel du ſujet ne ſe peut changer, puiſqu'il doit toujours paroître ſous l'idée connuë, qui lui ſert de fondement : la raiſon en eſt, qu'on doit moins choquer le ſens commun dans la matiére où l'on ſe fonde, qu'en toute autre circonſtance ; que tout le monde s'étant fait une idée univerſelle, & une notion déterminée du ſujet connu qu'on doit choiſir ; c'eſt faire perdre au ſens commun ſa route ordinaire, c'eſt vouloir détruire la connoiſſance univerſelle, s'oppoſer aux principes généralement reçus, & embarraſſer mal à propos nos eſprits, que de changer l'eſſence d'un ſujet connu ſous une idée, pour lui donner une autre face, ſous laquelle on ne l'a jamais enviſagé : Ainſi la Phédre de Monſieur Pradon n'étant point mariée avec Théſée, n'eſt point cette inceſtueuſe Phédre, qui bruloit pour le fils de celui qu'elle avoit épouſé ; il a détruit le ſujet en voulant affoiblir le crime, embarraſſé notre eſprit en voulant le purifier, & cet Auteur craignant d'enfraindre les loix de la modeſtie & de la bienſéance, a violé les régles du Théatre & du bon ſens.

J'avoüe que ce ſujet eſt extrêmement rude, & qu'il ne peut être adouci ; mais je ne blâme pas moins ceux qui l'ont choiſi, que

ceux qui l'ont imité ; & si c'est trop présumer de ses forces, que vouloir donner des beautés à la laideur, & entreprendre de combattre la coûtume, la nature, & la raison ; c'est avoir une obstination trop aveugle, de vouloir s'attacher à un méchant sujet, qui ne peut être changé, & de croire l'embellir en le détruisant. Le grand génie qui a mis l'Oedipe sur notre Théatre, n'a pas voulu en ôter l'inceste, & le parricide qui y sont attachés, ni lui faire commettre ces crimes en pensée seulement. Il a laissé cette action dans toute l'étenduë où elle nous est connuë : Il n'a rien changé d'essentiel ; mais il ne s'est pas aussi contenté, pour justifier ce criminel, de dire que les Astres & les Dieux l'attachoient indispensablement à ces crimes. Il savoit que cette excuse n'a pas assez de poids parmi nous pour contrebalancer l'horreur que nous donnent des forfaits si détestables ; & par un art dont ce grand Maître est seul capable, il a fait commettre tous ces crimes à ce Héros sans le rendre criminel : Il en a détaché l'horreur, dont les anciens l'avoient enveloppé (pour flatter la haine, que les Républiques avoient conçu des Rois, comme on voit encore dans le Thieste de Séneque) il excite la pitié pour cet inocent coupable.

Et le fait voir enfin inceste & parricide,
Sans avoir fait un pas, que sur les pas d'Alcide,

Encore peut-on dire, que depuis que ce malheureux Héros eſt convaincu de ces forfaits ; on ne le regarde qu'en frémiſſant, quoi qu'on ſoit pleinement perſuadé, qu'en faiſant tous ces crimes, il ne croyoit pas les commettre, ne travaillant que pour la gloire, & cet illuſtre Auteur même ne l'offre plus aux yeux des Spectateurs après l'entier éclairciſſement de cette fatale vérité. Ainſi je conclus de ce que je viens d'avancer ſur ce ſujet commun à nos quatre Auteurs, qu'Euripide a pû, ſans manquer, donner ce ſpectacle à ceux de ſon temps, que Séneque ſur ſes traces a traité ce ſujet ſans pécher contre les régles de ſon ſiécle, que Monſieur Racine ne pouvant rendre Phédre vertueuſe au milieu de ſes crimes, ne la devoit point expoſer à nos yeux, & que Monſieur Pradon s'étant attaché à la faire paroître, la devoit montrer au public auſſi criminelle qu'elle a été vûë des anciens.

Quant au caractére des perſonnages ; Monſieur Racine a fait ſon Théſée trop crédule, & trop imprudent, & l'on n'y voit aucun trait de cette grande image que l'antiquité nous a laiſſée ; ſi ce n'eſt l'orgueilleux ſouvenir, & les trop fréquens récits de tant de belles actions : Monſieur Pradon a, ce me ſemble, un peu mieux fondé la crédulité de ce Héros ; & l'oracle qui lui eſt rendu ſur ce ſujet, certains vers ſémés en

différens endroits de la piéce, qui dépeignent ce Roi d'un naturel si jaloux, qu'il a immolé sa premiere femme à ses soupçons, son fils trouvé à genoux devant Phédre à qui il baise la main, des soupirs d'Hippolyte mal expliqués, & quelques autres incidens, quoique trop grossiers dans leur invention, & très-foibles d'eux-mêmes, excusent un peu davantage cette créance facile qui choque si fort le bon sens & la vrai-semblance. Mais Séneque l'a traité d'une maniére admirable dans son temps : Il en fait un grand homme, il soutient par-tout son caractére, & le crime qu'on lui veut faire croire, & qu'on impute à Hippolyte, est si bien fondé, & si clairement prouvé, qu'il n'est pas presque permis d'en douter ; le désordre de Phédre si bien décrit, les cris de la Nourrice qui dit : *Accourez, Athéniens, que tous ceux qui sont dans le Palais nous prêtent secours, Hippolyte veut forcer sa belle-mere, il veut l'assassiner ;* quand elle dit à ceux des Athéniens qui sont accourus le plus promptement, en montrant Hippolyte au fonds du Théatre, *Voyez, le voilà qui fuit, & dans la crainte d'être surpris, il a laissé son épée qui est le témoin de son crime* Enfin le chœur du second Acte qui le voit fuir, & qui dit qu'il *va plus vîte que le vent*, sont des preuves auxquelles on peut ajouter foi, sans être trop facile, & la mort que se donne Phédre dans Euripide,

& le billet par lequel elle accuſe Hippolyte en mourant, ſont encore des convictions que nous recevons tous les jours contre les coupables. Phédre eſt un caractére forcené, Monſieur Racine lui donne trop d'amour, trop de fureur, & trop d'effronterie. Sénéque qui a tâché d'adoucir cette paſſion affreuſe, lui fait dire dans la ſeconde Scéne du premier Acte, *Qu'on l'a mariée contre ſon conſentement, qu'on lui a donné pour époux un mortel ennemi*; lui fait marquer un jaloux dépit, de ce qu'une inconſtance empêche le retour de Théſée; & ce qui eſt de plus adroit, & de plus ſavant, eſt que pour donner quelque fondement à la haine de Venus, qui ſert de voile & d'excuſe à cette paſſion déréglée, ce grand génie de l'antiquité, dit, que Vénus qui hait la race du Soleil, ſe venge des clartés qu'il prêta pour la faire voir entre les bras de Mars; & je m'étonne que nos Auteurs modernes aient négligé un paſſage ſi propre au ſujet, & ſi adroitement tourné. Pour la Phédre de Monſieur Pradon, on ne ſait ce qu'elle eſt, ni ce qu'elle dit; elle n'a point de caractére arrêté, ſa politique eſt ſans fondement, & toutes ſes actions, auſſi bien que ſes diſcours, ne ſignifient aucune choſe. Euripide ne porte pas cet amour dans un ſi cruel excès que notre premier Auteur. Phédre n'a pas tant d'effronterie, elle ne déclare point ſa tendreſſe à Hippo-

lyte, elle n'ose l'approcher, & malgré le feu qui la consume, on lui voit tant de retenuë, que sa Nourrice ayant découvert à Hippolyte le secret qu'elle lui avoit arraché, elle se pend de dépit & de honte, de ce que cet amant connoît son crime.

Pour Aricie, j'avoüerai de bonne foi, que c'est un personnage épisodique assez heureusement trouvé, & assez bien conduit par Monsieur Racine : Il est même fondé sur quelques écrits des Anciens, qui nous apprennent qu'Hippolyte étant devenu amoureux de cette Aricia, de la contrée d'Attique ; il l'emmena en Italie où il l'épousa, & qu'elle donna son nom à une ville proche de Rome, qui étoit autrefois une forêt consacrée à ce couple d'Amans ; & nous voyons même qu'Horace, Ovide, & Virgile, en font mention. Monsieur Pradon ne lui a pas donné un caractére assez judicieux, c'est elle qui fait l'amour à Hippolyte, qui lui dit tout ce qu'il devoit lui dire de plus tendre, & elle découvre comme une étourdie sa passion devant Phédre, par un mot que la personne la moins raisonnable n'auroit pas prononcé : Hippolyte est un bon & simple jeune homme. Cénone est copiée d'après la Nourrice, & les autres personnages ne valent pas que nous nous y arrêtions.

Si je ne craignois point de vous ennuyer, Monsieur, j'examinerois à présent ces deux

piéces dans le détail, & même chaque Scéne dans le particulier, & peut-être y trouveriez-vous des remarques qui ne vous déplairoient pas, & que je ne puis m'empêcher de vous tracer ici : En tout cas si cet écrit passe les bornes d'une lettre, souvenez-vous que nous ne leur donnons pas de si étroites limites dans notre commerce, & si la longueur de celle-ci vous ennuye, reservez-en une partie pour une seconde lecture : Je vais cependant commencer par la piéce de Monsieur Racine, qui pour toute sorte de raisons mérite bien d'avoir le pas devant.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

A L'ouverture du Théatre, Hippolyte dit à Théramene, son confident, qu'il veut partir de Tresène, sur quoi ce cher ami lui dit:

Et depuis quand, Seigneur, fuyez-vous la présence
De ses paisibles lieux si chers à votre enfance?

Avez-vous jamais oüi dire, Monsieur,

que les lieux ayent une présence ; dit-on la présence de ces lieux ? Et la présence ne s'attache-t'elle pas aux personnes seulement ? On dit la présence d'un homme en un lieu, & non pas la présence d'un lieu à un homme ; & je soutiens que cette expression ne peut être reçuë. Après que Hippolyte a laissé deviner à ce Confident, que c'est l'amour qu'il a pour Aricie qui l'en chasse : Il prétexte ce voyage d'un désir de gloire, & de l'envie de chercher son pere : Il dit qu'il n'a rien fait encore de grand, & pour son coup d'essai, fait une grande incongruité ; car au lieu de dire, *jusqu'à ce jour, ou jusqu'à aujourd'hui*, il dit, *jusqu'aujourd'hui*, maniere de parler impropre, défectueuse, & qui ne se peut souffrir. Théramene qui dans toute la piéce passe pour un fort honnête homme, & qui a été le Gouverneur d'Hippolyte, dément lâchement ici son caractére ; car au lieu de confirmer ce Prince dans les scrupules que sa vertu lui donne sur l'amour d'Aricie, il l'exhorte à aimer cette ennemie de sa maison, il lui persuade de désobéir à son pere, & d'essayer les douceurs qu'un amour criminel peut faire gouter ; & loin de lui faire entendre, que nous pouvons aisément résister à cette passion ; il attribuë tout au pouvoir de ce Dieu chimérique, & comme une simple femme qui cherche dans la fatalité des prétextes à sa foiblesse ; il lui inspire des

maximes capables de faire naître & d'entretenir les plus grands crimes, & par une pensée triviale, il lui dit, *vous-même où seriez-vous, si Antiope n'avoit aimé Thésée* ? Quelle conduite, de faire parler un homme d'un si grand poids comme une simple Harangére ; un homme sage porte-t'il un jeune cœur à un amour criminel ; un Gouverneur exhorte-t'il un Prince à la révolte ; & la désobéissance, & le vice, sont-ce les maximes & les leçons qu'on doit donner à un jeune Monarque ? Ce Théraméne fait ensuite souvenir Hippolyte, qu'il faut aller prendre congé de Phédre ; & lui, comme un enfant bien né, reconnoît que cette visite est de son devoir, se resout de la faire.

SCENE II.

MAis sur le général & simple rapport qu'Oénone leur vient faire du chagrin de la Reine, qui ne peut souffrir personne : Hippolyte se retire froidement, sans dire même à Oénone qu'il vouloit prendre congé de la Reine pour un grand voyage, sans qu'on sache s'il remet sa visite à une autrefois ; quoique le rang de fils de Roi, & l'inconstante humeur de Phédre, qui tantôt veut voir du monde, & tantôt ne peut souffrir personne, dûssent bien au moins faire

civilement donner avis à la Reine de ce dessein : C'est manquer de civilité : C'est choquer les régles de la bienseance : C'est ignorer l'usage de la Cour, qui ne veut pas, que des ordres généraux, comme celui-là, soient dornés pour le fils du Roi : C'est pécher contre le bon sens, qui veut qu'en pareille rencontre, une personne chargée d'un ordre si général, ne l'annonce point à un Prince du sang sans une exception civile, & sans lui demander, s'il veut qu'on aille avertir la Reine de son dessein : Car enfin un homme comme Hippolyte, devoit du moins prier Oénone, de dire à la Reine qu'il étoit venu pour lui dire adieu : De bonne foi, je ne crois pas que Monsieur Racine eût commis cette faute, si son esprit appliqué tout entier à embellir la Scéne qui suit, eût pû faire un petit retour sur cette action incivile.

SCENE III.

CEtte languissante conversation de Phédre, & d'Oénone, est prise toute entiere & mot pour mot d'Euripide ; mais elle n'en est pas moins belle ; & j'estimerois autant cette traduction, qu'une chose inventée, si elle n'étoit point ennuyeuse, & si on en avoit retranché.

Les ombres par trois fois ont obſcurci les cieux,
Depuis que le ſommeil n'eſt entré dans vos yeux,
Et le jour a trois fois chaſſé la nuit obſcure,
Depuis que votre corps languit ſans nourriture.

Ces vers ſentent plus le Phœbus de Collége, que l'Apollon de Cour. Il y a long-temps qu'on a tourné ces expreſſions en ridicule dans notre Langue, & jamais une perſonne raiſonnable n'a dit, *que le ſommeil entrât dans les yeux :* Car enfin les vapeurs humides qui empêchent & ſuſpendent le mouvement que la chaleur naturelle veut faire au-dehors, ne ſont autre choſe que le ſommeil. Ces vapeurs n'entrent point par les yeux, ne viennent point du dehors, mais humectent ſeulement le cerveau & ſe répandent intérieurement ſur nos ſens. Et quand on ne prendroit point le ſommeil ſous une idée ſi exacte & ſi reſſerrée, qu'on voudroit poëtiquement le faire paſſer pour un Dieu, les Poëtes n'ont jamais dit, que ce Dieu entrât dans la vûë, ni qu'il vous jettât quelque choſe aux yeux qu'on pût appeler ſommeil; mais bien qu'il verſoit ſon doux poiſon dans nous-mêmes, qu'il répandoit certaine vertu dans nos ſens, & ce n'eſt pas parler juſte, que de dire le ſommeil entre dans les yeux : Je trouve auſſi que notre Poëte manque de jugement, lorſque ſuppoſant une

une défense expresse de la Reine, de nommer Hippolyte en sa présence, comme elle le dit elle-même dans la quatriéme Scéne du second Acte par ces vers.

J'ai même défendu par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.

Oénone la priant ici de se conserver pour défendre ses enfans du fils de l'étrangére, elle nomme de sens froid Hippolyte, elle qui vieillie à la Cour, devoit être fort circonspecte, elle qui faisant paroître beaucoup d'esprit, ne devoit pas commettre une faute si lourde, elle enfin qui étant toujours auprès des personnes Royales, ne devoit pas ignorer des défenses si expresses, ni enfraindre cette loi sans nécessité, ou du moins sans quelque excuse légitime. Euripide dont notre Poëte a traduit tous les beaux passages qu'on admire dans cette Scéne, ne tombe point dans cette faute, il ne suppose pas que Phédre ait déja fait cette défense, & ne lui fait dicter cette loi, que dans le moment où la Nourrice prononce ce nom si terrible pour la Reine; & il me semble qu'Oénone arrache avec trop d'indiscrétion & d'emportement, le secret de sa Maîtresse, & l'aveu de son horrible passion. C'est alors que Phédre fait l'énorme détail de tous les mouvemens de sa tendresse criminelle, & de tous

les efforts qu'elle a tentés pour se guérir *d'un incurable amour, remedes impuissans*, dit-elle, voilà un épithéte bien ulcérée, *incurable*, est d'un trop bas étage, pour l'associer à l'amour, il faut le renvoyer à l'Hôpital, ou dans la boutique des Chirurgiens.

Et si dans ces vers détestables
Malgré les plus fortes raisons,
On met l'amour aux Incurables,
Les Poëtes logeront aux Petites-Maisons.

SCENE IV.

LA mort de Thésée, que Panope vient annoncer, n'est ni judicieusement préparée, ni solidement établie, on a des nouvelles plus autentiques & plus certaines de la perte d'un si grand Héros; & quand on en reçoit de si confuses, on ne les écoute qu'à peine, & l'on n'y donne aucune foi, ce n'est pas que si Phédre étoit la seule qui donnât créance à cette nouvelle, l'ardeur avec laquelle son amour la souhaiteroit, ne peut en quelque façon faire excuser cette crédulité; mais que sur des bruits confus, Oénone, qui fait des leçons de politique à Phédre; Hippolyte, qui n'a pas été nourri dans les erreurs du vulgaire, tout le Conseil, qui devroit plûtôt empêcher le cours

d'une nouvelle si dangereuse, que la croire; reçoivent tout d'un commun consentement, une chose si peu prouvée; c'est ce qu'on a peine à s'imaginer, & ce qui n'est en aucune façon raisonnable. Sénéque, qui s'est servi de ce veuvage prétendu, pour couvrir un peu l'énormité de sa passion, traite cet endroit avec bien plus de conduite; il passe pour constant dans toute sa piéce, & chez la plûpart des anciens, que Thésée étoit descendu aux enfers, d'où peu de Héros sont sortis; on ne vient point apporter subitement cette nouvelle, elle passe pour avérée par-tout; & comme on en parle en divers endroits de la piéce, elle s'insinuë doucement dans les esprits, & n'y trouve point les objections qu'on peut faire avec justice à notre moderne.

SCENE V.

OEnone, après avoir d'un grand jugement interrompu & fait sortir Panope, change de sentiment sur l'horrible passion de Phédre, selon le changement des affaires, & lui dit d'une grande tranquillité & d'un profond raisonnement:

Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire,
Votre flamme devient une flamme ordinaire,

Et Théſée en mourant vient de rompre les nœuds
Qui faiſoient tout le crime & l'horreur de vos feux.

Juſte ciel ! Peut-on avoir écrit ces vers ? Une femme qui a conçu de l'amour pour ſon beau-fils, *n'a donc plus de reproches à ſe faire*, parce qu'on dit que ſon mari vient de mourir ; il faut que notre Auteur ait de grands ſecrets pour rendre les conſciences tranquilles au milieu des crimes ; quelle honte, d'appeler cet amour, *une flamme ordinaire*, cette paſſion eſt-elle moins un inceſte après la mort de ſon mari ? Peut-on dire qu'elle n'a pas été femme de Théſée ? Et Hippolyte devient-il le fils de quelqu'autre ? *une flamme ordinaire.* Quoi donc, brûler pour ſon beau-fils pendant la vie & après la mort de ſon mari, eſt un amour approuvé par les loix & reçu de tout le monde ; en vérité cela fait horreur ; & quand notre Auteur auroit prétendu que la coûtume permettoit à Phédre d'épouſer Hippolyte, (ce qu'il ne peut nous faire voir,) quand il diroit que c'eſt une vicieuſe qui débite ſes coupables maximes, il devoit nous en prévenir par quelques vers, & ne pas faire doucement gliſſer ces horreurs dans nos eſprits ſous le nom *d'une flamme ordinaire*, dont on peut brûler légitimement, & dans la tranquillité d'une conſcience pure, il eſt trop dangereux de débiter de méchantes maximes, ſans faire

connoître ce qu'elles ont de mauvais ; & l'on ne peut avoir trop de circonspection pour ces sortes de choses.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

AU commencement du second Acte ; la Confidente d'Aricie vient lui confirmer la mort de Théſée ſur un ſimple oüi-dire, & Aricie lui déclare avec trop peu de façon l'amour qu'elle ſent pour Hippolyte ; le beau ſexe parle avec un peu plus de réſerve d'une paſſion naiſſante ; la pudeur d'une jeune Princeſſe n'eſt pas ſi-tôt ni ſi facilement vaincuë, il faut donner à nos belles des portraits plus honnêtes & plus reſſemblans ; & quand nos Poëtes, par une licence peu tolérable, ont fait dire j'aime à des perſonnes, qui ſelon leur véritable caractére, n'auroient jamais proféré ce grand mot, ils ne leur ont fait prononcer cette parole, qu'avec toute la violence imaginable, & toutes les précautions poſſibles.

SCENE II.

HIppolyte vient auſſi annoncer à Aricie que ſon pere eſt mort, & qu'elle eſt en pleine liberté, & lui dit ce vers :

Je revoque des loix dont j'ai plains la rigueur.

De bonne foi, ce n'eſt pas là parler François, on ſe plaint de la rigueur d'une loi, & l'on ne plaint point ſa rigueur ; ou bien ſi plaindre ſe prend pour avoir pitié, on plaint les hommes ſoumis à des loix rigoureuſes, mais on n'a point pitié de la rigueur de ces mêmes loix, & cette rigueur donne plûtôt de la haine & de l'horreur, que de la pitié ; enſuite ce galant fait à ſa Maîtreſſe la groſſiére déclaration d'une tendreſſe mutuelle, & dit, à la vérité, quelque choſe de fort galant & de fort bien écrit, pour excuſer la rudeſſe de ſes expreſſions champêtres.

SCENE III.

THéramene vient interrompre cette tendre converſation, pour avertir Hippolyte que la Reine vient le trouver ; mais en quel lieu, c'eſt ce que je ne puis vous dire,

Monsieur, & dont l'Auteur n'a pas voulu nous éclaircir, on rêve en vain sur ce sujet, on ne peut deviner où est la Scéne ; Hippolyte ayant lui-même oublié où il est, & le rang de la personne qui le vient chercher, l'attend aussi tranquillement qu'il auroit attendu un valet, & ne fait pas la moindre démarche pour aller au-devant d'une Reine sa belle-mere. Je vous laisse à penser si cette incivilité est pardonnable.

SCENE IV.

PHédre conjure Hippolyte de vouloir servir de pere à son fils, quoiqu'il n'y ait guéres de fondement de le prétendre, ou de l'esperer, & tombe assez délicatement sur la déclaration de sa tendresse criminelle, à l'imitation de Séneque, dont notre Auteur a traduit encore cette Scéne, qui seroit assurément une des plus belles du Théatre, si elle n'étoit soüillée par le crime déteſtable qu'elle étale avec tant d'art à nos yeux, & par les infames idées d'inceste qu'elle nous renouvelle à chaque vers, & si elle n'étoit enfin gâtée par l'épée que Phédre tire du côté d'Hippolyte, pour se tuer de honte & de déſespoir, de brûler d'une flamme, qu'elle reconnoît bien elle-même en cet endroit n'ê-

tre pas une *flamme ordinaire.* Cette épée tirée est un incident à faire pitié, qui n'a ni fondement, ni vrai-semblance ; car si Monsieur Racine a eu quelque sujet d'exposer à nos yeux cette violente action, c'est assurément pour donner un beau jeu à sa piéce, & pour servir de preuve contre Hippolyte, à qui on veut dans la suite supposer un crime ; & cette épée restée entre les mains de Phédre, loin d'être une conviction de la violence qu'on impute à ce Prince, ne peut pas même raisonnablement inspirer un soupçon semblable ; embarrasse-t'on ses mains d'une épée quand on veut violer une femme ? Est-ce avec ces armes qu'on exécute un pareil dessein ? Peut-on concevoir seulement l'idée d'une semblable violence contre une Reine qui n'est jamais sans suite, qui a toujours quelques filles auprès d'elle, qui est dans un Palais entouré de Gardes, & principalement en plein jour, où le concours de mille gens différens empêchent un si extravagant dessein ? Il n'est pas vrai-semblable non plus qu'Hippolyte demeure comme une souche après qu'on lui a pris son épée, & si l'on peut lui pardonner de s'être laissé désarmer dans la surprise d'une déclaration si horrible; la vrai-semblance & le sens commun veulent que cette stupidité se dissipe, au moins quand il se voit désarmé, & qu'il fasse quelque effort pour retirer son épée des mains

de ces femmes, qui s'en pouvoient servir de tant de dangereuses façons ; les gens d'épée savent quel mouvement on sent quand on est désarmé, & s'il est possible qu'on laisse tranquillement emporter son épée, quelque surprise dont on soit frappé : mais quoi, ces femmes en ont besoin, il faut leur laisser, c'est de quoi faire une belle intrigue ; & quand on cherche des jeux de Théatre, il ne faut pas être si critique, ni si reservé.

Cet incident ne peut manquer d'être approuvé ;
C'est une invention digne d'être admirée ;
Et si l'anneau Royal sembloit si bien trouvé,
L'épée est à mon sens encor mieux rencontrée.

Cependant, Sénéque, qui a mis les armes à la main de notre Auteur, ne les lui avoit pas données pour en faire un si méchant usage ; il savoit bien que quand la raison ne conduit pas une main armée, on n'en doit attendre que de très-dangereux effets ; mais ce Poëte de l'antiquité s'en étoit trop bien servi, pour croire qu'on en dût user si mal ; il feint qu'Hippolyte voyant que Phédre en le voulant retenir, avoit touché son épée, la jette avec mépris, disant, *qu'un fer touché d'une main si impure, n'est pas digne d'être au côté d'un homme si chaste :* Et la Nourrice voyant cela, & l'ayant fait remarquer à quelques

Athéniens, elle joint cette foible preuve à d'autres, qui étant plus convainquantes, la rendent aussi plus tolérable.

SCENE V.

THéraméne arrive quelques momens après que Monsieur Racine a fait désarmer son Héros par une femme; & voyant Phédre pâmée & entraînée par Oénone, Hippolyte dans le désordre & sans épée, il fait d'abord paroître dans deux vers seulement, la surprise que peut causer une semblable rencontre, & puis sortant tout d'un coup du naturel & du vrai-semblable, oubliant sa surprise extrême, & tout ce qui est devant ses yeux, il dit à son Maître que tout est prêt pour le départ. En vérité, c'est sortir de sa route avec trop peu de jugement, & ce Confident trop discret, pouvoit sans perdre le respect, témoigner plus de curiosité pour ce qu'il voyoit, avec d'autant plus de zéle & de fondement, qu'Hippolyte avoit déja commencé à lui en découvrir quelque chose, & que la prudente résolution qu'il fait d'ensevelir cette horrible déclaration dans l'oubli, est un *à parte* dont Théraméne est censé ne rien entendre.

ACTE TROISIE'ME,

SCENE PREMIERE.

PHEDRE se plaint, se désespere avec Oénone, du mauvais succès de son horrible déclaration; ensuite l'espérance si ordinaire aux Amans les plus mal-traités, vient un peu la soulager, & notre Poëte a encore pris des pensées de Séneque dans cette Scéne, comme celle-ci, dont je me souviens entre les autres.

Oénone. Il a pour tout le sexe une haine fatale.
Phédre. Je ne me verrai point préférer de rivale.

Et l'offre du Trône qu'Oénone lui va faire de la part de Phédre.

SCENE II.

PEndant l'ambassade d'Oénone, Phédre fait un monologue qui commence par ce méchant vers,

O toi qui vois la honte où je suis descenduë,

Cette expreſſion ne s'eſt jamais dite, & ne ſe peut ſouffrir ; qui a jamais entendu qu'on deſcendît dans la honte comme dans une cave ? *Deſcendre dans la honte*, juſte ciel ! la honte devroit monter ſur le viſage de notre Auteur, d'avoir fait deſcendre Phédre dans la honte ; car enfin on ne peut prendre cette honte, que pour l'action honteuſe, ou pour la confuſion qu'on reçoit de cette action, & l'on ne peut appliquer le mot de *deſcendre* à pas une de ces deux façons ; mais paſſons.

SCENE III.

CEtte Confidente revient ſur ſes pas ; dire que Théſée eſt arrivé, ce qui ſurprend Phédre à bon titre, & qui doit étonner tout le monde : Car comment ſe peut-on figurer qu'un Héros qui a répandu ſon nom par tout l'univers, & qui ne peut-être ſi long-temps caché ſur la terre, que par la mort, comme dit ſon fils, qui peut, dis-je, ſe perſuader qu'un ſi grand Roi ſoit ſeulement éloigné de deux journées de Treſene (comme il peut-être tout au plus dès le commencement de la piéce, puiſqu'elle ne doit durer que vingt-quatre heures) & que tout le monde le croit mort, que perſonne ne connoiſſe rien dans ſa marche, qu'il ait

traversé tout le pays qui sépare l'Epire de Trésene, sans qu'aucun homme en ait eu la connoissance, ni dit des nouvelles à ceux qu'on avoit envoyés pour le chercher, & qu'il vienne enfin jusques dans le Palais, sans qu'on entende parler de son voyage, que quand il est arrivé. Quoi que Monsieur Pradon ait fait de ce Thésée un Chevalier un peu trop errant, il a mieux prétexté cette arrivée imprévûë; & si dans le long récit que Thésée fait de son voyage à son fils, il y a quantité de choses qui ne sont pas du bon goût, au moins y en a-t'il quelqu'une qui pallie un peu ce retour inopiné; mais enfin il faut croire, puisque Monsieur Racine l'a fait ainsi, qu'il ne se devoit pas faire autrement. Cet incident est de ces grands coups de Maître, qui surpassent la commune portée; il est beau de pousser quelquefois ses saillies au delà du jugement des hommes; cela cause une belle surprise à Phédre, & lui fait dire de belles choses, si elle les expliquoit un peu davantage; par exemple elle dit à Oénone, *Je te l'avois prédit, mais tu n'as pas voulu.* Ce n'est pas assez s'expliquer, il falloit dire, *Tu n'as pas voulu me croire, tu n'as pas voulu laisser agir mon désespoir*, ou quelque chose de semblable; & je ne puis souffrir qu'elle dise ensuite, *je meurs deshonorée:* Que ce terme est bas, qu'il est rampant, qu'il donne une vi-

laine

laine idée ; une Payſane dont les Soldats auroient violé la fille, s'écrieroit d'un langage ruſtique, *ma fille eſt deshonorée* ; mais une Reine ne s'exprimeroit jamais ainſi, non plus que le mot de *dépoſer*, qu'Oenone dit, qui ſent un peu trop les informations d'un Commiſſaire du Châtelet : & le deſſein que cette Confidente prend de rejetter ſur Hippolyte le crime de Phédre, n'eſt pas digeré avec aſſez de loiſir & de prudence.

SCENE IV.

ENfin Théſée arrive le plus bourgeoiſement du monde, aborde ſa femme avec un compliment très-froid, qui le repouſſe avec beaucoup d'art en s'enfuyant.

SCENE V.

IL n'a pas une meilleure réception de ſon fils, & ce Héros qui revient d'un grand voyage chez lui ſans faire plus de bruit qu'un Bourgeois qui reviendroit d'Auteüil, eſt ſi fort ſurpris de l'accueil qu'on lui fait, qu'il oublie une partie des termes qui devroient être dans ſes expreſſions, & dit,

D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature ;
A ses monstres lui-même a servi de pâture.

Car enfin, quoi qu'on entende bien ce que cela veut dire ; il y a un *il* supprimé, qui devroit y être, on doit dire, *il a lui-même servi de pâture à ses monstres*, ou bien,

L'ennemi dont mon bras a purgé la nature,
A ses monstres lui-même a servi de pâture.

Ce Héros, après plusieurs questions dont son fils ne lui donne point d'éclaircissement, va trouver sa femme pour l'instruire.

SCENE VI.

HIppolyte qui est un jeune homme peu clairvoyant, ne peut, avec toutes ses réflexions, pénétrer les coupables desseins de ses ennemis, & quoique de noirs pressentimens viennent l'épouvanter, il demeure fort tranquille, & fort paisible dans la pensée que *l'innocence enfin n'a rien à redouter.*

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE PREMIERE.

NOus voici donc au procès mal instruit d'Hippolyte, faussement accusé, qui pourroit servir de condamnation contre la crédulité du trop facile Thésée, ou plûtôt contre l'Auteur, qui a conduit cette action avec si peu de jugement & de vrai-semblance. Oenone accuse Hippolyte assez foiblement, ne fait paroître aucuns témoins de ce crime; quoiqu'on suppose qu'il se soit passé en plein jour dans le Palais toujours rempli d'une foule de Courtisans, & d'une troupe de Gardes, sans que le bruit que Phédre & Oenone auroient dû faire, en ait attiré pas un, sans qu'ils ayent imploré le secours de personne contre un furieux, qui, les armes à la main, menaçoit la vie & l'honneur de la Reine; enfin sans qu'il y ait eu aucune fille autour de la Reine, & dans les apartemens les plus proches, qui puisse dire avoir entendu le moindre bruit. L'épée d'Hippolyte est la seule preuve qu'on produit contre lui, & je laisse à juger, si c'est une

conviction suffisante, si un homme n'a qu'une épée, si l'on ne peut pas avoir pris celle-là chez lui, pendant qu'il en portoit une autre: Si l'épée d'un Prince trouvée dans l'apartement d'une Reine, est une marque certaine qu'il l'a voulu forcer,

J'ai vû lever le bras, j'ai couru la sauver;
Moi seule à votre amour, j'ai sû la conserver,

dit Oenone: Le spécieux mensonge à mettre en avant; la belle proposition à soûtenir. Un Héros qui triompheroit de la fureur des monstres les plus redoutables, se laisse vaincre par une foible femme. Un furieux que l'amour & la colére animent, est désarmé, & mis en fuite par une seule suivante. A quoi pensoit-il, quand il s'est laissé surprendre? Que faisoit-il, quand on lui a arraché son épée? A quoi ses mains étoient-elles occupées, quand on l'a désarmé? En vérité on n'oseroit approfondir pas une de ces circonstances, & l'on ne peut même honnêtement examiner cette action.

Ajoutez à cela que la grandeur de ce crime le devoit rendre plus difficile à croire; que plus il avoit d'énormité, plus on devoit l'examiner. Je ne trouve pas même que le peu d'interrogations que Thésée fait à Oenone sur ce sujet, soient les plus nécessaires, & les plus essentielles; le style & le carac-

tere de ces queſtions étant trop familier pour un grand Héros & pour la matiére dont il s'agit, & tout ce que je trouve de plus prudent dans cette Scéne, eſt la prompte retraite d'Oenone, quoiqu'on n'échappe pas ſi facilement des mains d'un Roi qui nous interroge ſur une affaire de cette importance.

Euripide & Séneque, comme nous avons déja remarqué, ont bien plus raiſonnablement établi cette fauſſe accuſation, l'un donne pour témoins une foule de domeſtiques & d'Athéniens; l'autre fait parler le deſeſpoir d'une Reine qui ſe pend pour avoir été outragée, & ſon teſtament de mort qui accuſe Hippolyte de cet outrage, & Monſieur Pradon faiſant que Théſée, naturellement ſoupçonneux, prévenu par un Oracle, trompé par des ſoupirs mal expliqués, trouve Hippolyte à genoux, baiſant la main de Phédre, a, quoique foiblement, un peu mieux fondé la créance de ce pere jaloux.

SCENE II.

CEpendant, Théſée, dans la piéce que nous examinons, auſſi perſuadé de ce crime ſuppoſé, que s'il s'étoit commis à ſes yeux, s'amuſe à faire des exclamations ſur ſon énormité, au lieu d'aller chercher auprès

de Phédre ou d'Oénone, des preuves plus solides de cette affreuse accusation.

SCENE III.

CE pere aveugle voyant venir Hippolyte, dit, dans le plus fort de sa colere, ce vers ridicule, & Gaulois.

Mais le voici, grands Dieux, à ce chaste maintien:

Et le parterre d'une commune voix fait le second vers en raillant, & dit d'un stile burlesque.

Ne le prendroit-on pas pour un homme de bien?

Mais, non, Monsieur, notre Auteur a corrigé ce vers dans les dernieres représentations, & au lieu de chaste, (comme toute sa piéce, quoique très-impure, est pleine de chasteté) il a mis noble, & a toujours laissé ce maintien qui devoit être changé plûtôt que l'autre: Il a encore traduit d'Euripide la plûpart des pensées de cette Scéne où Hippolyte se défend fort bien d'un crime dont on l'accuse fort mal, & lui dit, avec beaucoup d'éloquence; *qu'on ne va point tout d'un coup à un si grand crime, que la pureté de sa vie passée l'éloigne assez de cette action:* Raisonnement qui devroit seul désabuser Thésée,

s'il lui étoit resté quelque ombre de raison ; sans qu'il fût besoin qu'Hippolyte ajoutât que *Phédre est d'un sang plus accoûtumé que le sien à ces sortes de crimes*, & reprochât indiscrétement à son pere les horreurs dont la mere de sa femme fut capable : Car outre que c'est une très-sale idée, & qu'on ne peut concevoir sans frémir, c'est manquer de respect & de raison, de parler mal d'une famille d'où son pere a tiré ce qu'il aime le plus tendrement.

Hippolyte continuant à se justifier, dit ; *qu'il a poussé la vertu jusqu'à la rudesse* ; & comme Thésée lui objecte, *que l'amour qu'il avoit pour Phédre lui donnoit cette fierté pour toutes les autres femmes* ; il se dédit de ce qu'il a avancé, & dit *qu'il brûle depuis six mois pour Aricie.* Thésée, qui sans aucun fondement croit tout ce qu'on lui veut persuader, reproche à ce malheureux fils d'avoir joint l'inceste à la révolte ; & convaincu de sa désobéissance & de sa tendresse pour Aricie, il le croit obstinément coupable de cet inceste supposé, & d'un violent amour pour Phédre, comme si on pouvoit aimer deux personnes en même temps ; & si Thésée ne savoit pas par sa propre expérience, que le plus vaste cœur ne peut pousser son inconstance qu'à changer souvent d'objet, & non pas à brûler pour deux dans un même moment.

Je vous dirai ici en passant, Monsieur ;

que je ne pense pas que vous approuviez Monsieur Racine, d'avoir souillé l'innocence d'Hippolyte, que tant de siécles, & d'Auteurs ont respectée, & de l'avoir, par cette tendresse criminelle, rendu capable d'une révolte si ingrate à l'égard de son pere, & si dangereuse pour lui. L'Auteur pouvoit lui faire aimer Aricie sans crime, comme a fait Monsieur Pradon : C'est choquer avec trop de licence la haute idée qu'on a toujours eu de la vertu de ce Héros : C'est aller directement contre un caractére établi de tout temps, & reçu de toute Nation : C'est vouloir faire passer (pardonnez-moi cette comparaison) un Joseph pour un Absalon ; & c'est enfin commettre une faute sans besoin & sans utilité ; puisque ce crime de l'Auteur ne fait aucun beau jeu dans sa piéce, ne peut rendre la mort d'Hippolyte moins injuste, ni ôter l'indignation contre ceux qui causent son trépas, personne ne s'imaginant que ce soit ce coupable amour que l'injustice des Dieux & l'aveuglement de son pere, punissent en lui, & l'Auteur même ne nous en ayant pas donné la moindre idée dans ses vers.

Enfin, Thésée persistant toujours dans une erreur si grossiere, donne sa malédiction à son fils, & fait à Neptune une priére aussi injuste que mal digérée, il dit :

Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle,
Avare du secours que m'ont promis tes soins,
Je t'ai voulu garder pour de plus grands besoins.

En vérité Thésée montre bien par cet extravagant discours, qu'il a perdu toute sorte de bon sens : *dans les rigueurs d'une prison, où il étoit exposé aux fureurs d'un Tyran*, qui étaloit continuellement à ses yeux les morts les plus effroyables, sans avoir aucunes armes pour se défendre, où il ne devoit rien attendre de sa valeur, où il ne pouvoit espérer aucun secours des hommes, il n'implore point les Dieux ; en une occasion où il s'agissoit de sa perte évidente, *il est avare des soins de Neptune* ; & le grand besoin pour lequel il réserve la faveur de ce Dieu, est pour le supplice d'un innocent ; comme si la mort de son fils étoit une chose plus difficile & plus importante, que de sortir de cette longue & cruelle prison : ce fils, dis-je, qui ne fait aucune résistance, & que le moindre homme pouvoit punir par son ordre, & enfin, n'ayant point réclamé Neptune pour son propre salut, & il l'implore pour la perte de son fils. Monsieur Pradon a de bonne foi plus délicatement traité ce petit endroit, & la gloire de Thésée offensée, qui est l'ouvrage des Dieux, & où il intéresse Neptune

son pere, est un prétexte plus raisonnable de le faire souvenir de sa promesse.

SCENE IV.

COmme Hippolyte sort, emportant sur sa tête la malédiction de son pere, ce Thésée fait un retour de tendresse inutile : Il aime assez son fils pour soupirer de sa perte dans sa plus grande fureur, & ne l'aime pas assez pour recevoir ses justifications dans un crime si peu vrai-semblable, ou du moins pour éclaircir un peu davantage cet obscur mystére.

SCENE V.

PHédre vient trouver Thésée, pour le prier en faveur d'Hippolyte ; mais par un détour fort adroit de notre Auteur, ce Roi lui remet la rage & la fureur dans l'ame, en lui apprenant qu'Aricie est sa rivale.

SCENE VI.

THésée sort, & donne le temps à Phédre de pousser des regrets pleins de ra-

ge & d'éloquence, si vous en exceptez ce vers,

Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.

Car je trouve que cette expression est de l'ancien Testament, peu agréable, peu connuë en notre langue, & qui ne signifie pas assez, quoique Monsieur Racine s'en soit déja servi dans le *Bajazet*, si je ne me trompe.

Phédre fait encore une réflexion fort belle, quand il dit, *que ces deux Amans couloient tous leurs jours dans les plaisirs, pendant qu'elle ne pouvoit pas même goûter la douceur de pleurer ses ennuis:* Mais je ne puis souffrir qu'elle dise,

La mort est le seul Dieu que j'osois implorer.

Car je n'ai jamais oüi dire que la mort fût un Dieu: J'ai bien vû des Parques chez les Anciens; mais je crois que Monsieur Racine est le seul Poëte qui ait fait un Dieu de la mort: Et s'il vouloit se donner la licence de diviniser ses imaginations, il devoit au moins, pour conserver le genre, en changeant l'espéce, faire une Déesse de la mort.

Après que cette Amante désespérée a fait une belle application de la Fable qui feint Minos son pere, Juge des Enfers, elle dit une chose qui est contre le jugement, ou

contre la mémoire dans ce vers,

Et des crimes, peut-être, inconnus aux enfers:

Car elle devoit se souvenir qu'il y avoit eu bien d'autres inceſtes avant le ſien, puiſque tout ce que la Fable nous apprend aujourd'hui étoit dans ce temps des maximes de ſa Religion, qui lui devoient être connuës : Nous voyons dans ce temps que les Chronologiſtes appellent fabuleux que *Biblis* avoit brûlé pour ſon frere, & s'étoit étranglée de dépit de n'être pas aimée, ſi nous en croyons Ovide dans ſon art d'aimer. *Canace* avoit conçu des ardeurs inceſtueuſes pour Macarée : Adonis fut le fruit de l'infame amour dont *Myrrha* fut épriſe pour ſon pere : Et dans le dixiéme livre des Métamorphoſes, Ovide dit que ce fut l'enfer qui fit naître cette paſſion. Phédre ne pouvoit ignorer ces exemples ; ces Hiſtoires faiſoient partie des articles de la Religion des Anciens. Ainſi quand notre Auteur a dit, *que l'inceſte & l'impoſture étoient des crimes inconnus aux enfers*, il a donné des bornes trop étroites à la connoiſſance de leurs ſombres habitans, & n'a pas aſſez conſulté ou les Poëtes, ou ſa mémoire.

SCENE VII.

OEnone vient trouver Phédre, & loin de lui donner des consolations solides, des conseils salutaires, ou une tendre compassion à ses malheurs, elle lui fait une vaine amplification du pouvoir de l'amour ; & ce discours fait à contre-temps, est lardé du plus méchant vers qu'on puisse jamais imaginer : Le voici.

Les Dieux même, les Dieux de l'Olympe habitans.

Quelle cheville, bon Dieu ! Quoi cette expression, qui ne se souffriroit pas dans la poussiere des classes, est exposée impunément sur notre Théatre ? En vérité si ce vers est admis, il n'y a point de pédant qui ne puisse hardiment faire des vers François ; mais passons. Phédre chasse cette méchante conseillere, en faisant une réflexion morale sur les flatteurs de Cour, qui seroit belle, quoiqu'assez commune, si elle étoit placée autre part : Mais il n'est guéres croyable qu'une femme, dans les transports que donnent le désespoir & la jalousie qu'elle vient de faire éclater, reprenne tout d'un coup assez de sang froid pour prononcer ses judicieuses sentences, qui ne peuvent être que

l'effet du raisonnement le plus tranquille. C'est ainsi que les Poëtes, de même que les Peintres, ont quelquefois des défauts à force de beautés; & qu'on ne peut rien produire d'achevé, si le plus bel art n'est conduit par un jugement solide.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE au commencement de cet Acte, ayant oublié la belle résolution qu'il avoit faite dans le second Acte, de ne parler jamais de l'exécrable passion de Phédre, en vient faire une confidence sans sujet & sans raison à Aricie, qui, selon toutes les apparences du monde, n'est pas fort propre à garder un secret; il lui donne sous le sceau de la confession, & comme une grande marque d'amour, ce secret, qu'il devoit ensevelir dans l'oubli, il lui défend de parler de ce que lui-même ne sauroit taire. Pour moi je ne puis souffrir cette confidence inutile & imprudente, non plus que le terme *d'accusatrice*, dont se sert Aricie, & qui n'est supportable que dans la chicane des plus

vieux procès. Monsieur Racine pouvoit aussi se passer, ce me semble, de leur faire dresser leur contrat de mariage sur le Théatre; & c'est entretenir ses Auditeurs de choses basses & triviales.

SCENE II.

L'Arrivée de Thésée fait fuir Hippolyte; Aricie pour justifier son Amant, découvre avec assez d'indiscrétion, une partie de ce qu'Hippolyte lui a laissé sous le sceau de la confession; elle parle assez clairement à Thésée, pour justifier son fils, si ce pere avoit le sens commun, mais il l'a perdu; & l'air goguenard dont il demande à Aricie si Hippolyte l'aime, la maniere railleuse & basse dont il lui dit ces méchans vers:

Mais ne vous fiez pas à ce cœur inconstant;
Car, à d'autres que vous, il en disoit autant.

Enfin, le ton joyeux & libre dont il lui dit;

Madame, vous deviez le rendre moins volage,
Et ne pas endurer cet indigne partage.

font assez voir que ce Héros ne sait ce qu'il dit; ne faut-il pas avoir perdu la raison pour faire prononcer ces fadaises à un homme plongé dans les plus grandes douleurs? Un

Roi qui vient d'apprendre que son fils a voulu attenter à sa femme, qui sait qu'il aime son ennemie, qui n'attend que l'heure qu'on lui annonce la mort de ce fils, qui lui est cher ; parle-t-il de cette maniere ? Et cette froide raillerie est-elle bien dans la bouche d'un Monarque accablé de tant de malheurs ?

SCENE III.

QUand Aricie est sortie, Théſée commence, mais trop tard, à faire réflexion sur ce qu'on lui a dit ; & comme les premieres démarches que fait un homme qui s'éveille, sont encore de faux pas, il fait une faute en sortant de sa létargie ; dans le doute que son fils soit innocent, dans l'assurance que Neptune doit remplir ses vœux & punir ce misérable, au lieu de demander d'abord son fils, il s'amuse à perdre des paroles en l'air, & à faire chercher Oénone, qu'on vient dire qui s'est noyée.

SCENE IV.

ENfin, quand il demande son fils, on lui vient faire le récit de sa mort, qui est trop long & trop affecté, il n'est pas vrai-

semblable, qu'annonçant à un pere la mort de son fils, on s'amuse à faire la description des beaux chevaux qui l'ont tué, qu'on frise jusqu'au moindre de leurs crins, qu'on marque toutes leurs démarches, qu'on leur fasse même de chagrin baisser la tête & les oreilles, comme des rosses, & qu'on fasse la peinture de leurs harnois, jusqu'à leurs rênes flottantes. Et je pourrois dire ici, que Monsieur Racine, en prodiguant ses fleurs sur le tombeau d'Hippolyte, a fait comme certain Peintre dont se moque Horace dans son Art Poëtique, qui sachant mieux peindre des cyprés que toute autre chose, en mettoit par-tout sans choix & sans discernement: de sorte qu'un Marchand ayant perdu tout son bien sur la mer, & s'adressant à lui pour avoir un tableau de son naufrage, qui inspirant quelque pitié aux hommes, pût exciter leur libéralité en sa faveur; le Peintre peu judicieux, ayant tracé assez grossiérement une tempête, & un vaisseau submergé, dépeignit avec grand soin, au milieu de cette tempête, un cyprès d'une hauteur excessive, qui paroissoit ferme, tranquille, & riant au milieu des airs agités, des flots en courroux, & des vents les plus furieux; ce qui excita de la risée, au lieu de pitié à tous les Spectateurs, qui demandoient en raillant, quelle pouvoit être cette mer, où un cyprès n'étoit pas même agité par un orage qui faisoit périr les

meilleurs vaisseaux : mais enfin, sans faire d'application, & sans vouloir ternir les fleurs & la verdure que notre Peintre a placé au milieu d'un orage de tant de malheurs, contre toutes les régles de l'art : il me semble que la nature même ne veut pas qu'un pere qui apprend la mort d'un fils si chéri, & qu'il commence à croire innocent, écoute toutes ces descriptions inutiles avec tant de patience & de tranquillité; ce n'est pas qu'en quelque état que l'on soit, il y a toujours plaisir d'entendre de belles choses, & l'éloquence de notre Auteur se joüe si agréablement dans ce récit, tiré de Philostrate, d'Euripide & de Séneque ; que ceux qui ne s'attachent qu'aux belles & poëtiques expressions doivent être extrêmement satisfaits de celles-ci.

Cependant, sur le dos de la plaine liquide;
S'éleve à gros boüillons une montagne humide.

Les belles phrases poëtiques ! que les Ecoliers doivent trouver cela charmant ! ces deux vers méritent un prix dans la plus forte Rhetorique, *le dos de la plaine liquide*, pour dire sur la mer ou sur l'eau, *une montagne qui s'éleve à gros boüillons*, cela est nouveau ; mais enfin, l'épithéte d'*humide* à *montagne*, pour exprimer beaucoup de flots joints ensemble, est d'une belle invention : ce n'est

pas qu'une montagne peut-être humide sans être d'eau, comme on voit la terre humectée par la pluie; & que si cette montagne étoit d'eau, ainsi que prétend notre Auteur, on ne pourroit pas dire qu'elle fût humide, (comme on ne peut pas dire raisonnablement que de l'eau est moüillée) mais tout cela ne fait rien, ces expressions sont hardies, ces termes sont pompeux, cela frappe agréablement les oreilles, & surprend les Auditeurs par sa nouveauté.

Je ne sai, Monsieur, si vous trouverez bon qu'on dise, qu'un Prince a nourri ses chevaux de sa propre main, & si vous passerez dans ce récit la fiction.

D'un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.

Mais pour moi, je ne puis souffrir que Monsieur Racine fasse un Dieu Piquebœuf, & un Prince Palfrenier.

SCENE V.

ENfin, Phédre, qui est encore assez femme de bien pour ne vouloir pas laisser gémir l'innocence affligée, vient faire sa confession générale à son mari, devant lequel elle ne devoit jamais paroître, lui dé-

clare tout ce qui s'est passé, dit que son fils étoit *chaste, respectueux*, & qu'elle avoit pour lui un amour *prophane, incestueux* : Voilà de grandes épithétes, & en quantité ; & cependant toutes ces quatre finissent deux vers, & l'arsenic fait justement son effet lorsqu'elle n'a plus rien à dire. Je crois que si Monsieur Racine n'avoit eu une forte envie de faire paroître Phédre aussi belle empoisonnée, que charmante empoisonneuse, il auroit supprimé cette Scéne ; car enfin elle est inutile, mal inventée, & désagréable ; & Monsieur Pradon a mieux fait de ne faire qu'un récit de la mort de cette criminelle, joint à celui d'Hippolyte.

Cependant, Monsieur, je vous prie d'être persuadé, que malgré toutes les fautes que je viens de remarquer, cette derniere piéce ne laisse pas d'être belle. Je crois en effet, que Monsieur Racine n'en a jamais fait aucune, où il y ait tant de beautés & tant de défauts qu'en celle-là ; & quoique j'aie avancé ci-dessus, j'avouë de bonne foi, qu'il y a dans cette Tragédie plus de matiére d'admiration, que de sujet de critique ; le stile en est fort & majestueux, si vous en ôtez les termes, *d'impur, d'inceste, d'adultére, de chaste, d'Acheron, de paternel & de maternel*, qui y sont trop souvent répetés, & qui ne doivent point entrer dans des vers, où d'ailleurs on admire tant de belles pensées.

C'eſt aſſez vous entrétenir de cette piéce, paſſons à celle de Monſieur Pradon, qui ne méritant pas un ſi long examen, ni une ſi exacte diſcuſſion, ne m'arrêtera pas long-temps, ne faiſant qu'examiner les plus groſſes fautes ; tant à cauſe que j'en ai touché pluſieurs endroits dans la ſuite de ce diſcours, que parce que je crains d'abuſer de votre bonté, que je n'ai déja que trop fatiguée. Je vous dirai donc en général de la piéce de Monſieur Pradon, que je n'ai vû qu'une ſeule fois, qu'elle n'eſt point remplie de ces grandes intrigues, ſoutenuës de ces hautes penſées, ni écrite de ce ſublime, que demande la majeſté du Cothurne tragique : Elle eſt mieux intriguée que celle de Monſieur Racine, elle ſuſpend davantage les eſprits, & excite un peu plus la curioſité ; mais les incidens n'en ſont point d'une belle invention, ni d'un heureux ſuccès, ils ne donnent point les hautes eſpérances, ni les grandes idées, dont il faut que la Tragédie entrétienne ſes Auditeurs : Enfin, il y a des fautes de jugement qu'on ne peut pardonner ; & j'en vais toucher en paſſant quelques-unes.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IL m'a semblé qu'Hippolyte fait trop connoître à son Confident, l'amour que Phédre a pour lui, sans qu'on puisse savoir si elle lui en a fait déclaration, ce qu'on ne nous laisse pas présumer, puisqu'elle ne lui en parle que long-temps après, & ce semble pour la premiere fois seulement. Un homme raisonnable a toujours beaucoup de circonspection sur cette matiere : Il ne se flatte d'être aimé qu'après des preuves bien certaines, ou quand il est assez facile pour le croire sur quelques apparences ; il n'est pas assez étourdi pour le témoigner aux autres ; & Hippolyte le devoit faire, d'autant moins que cette passion étoit contre toute apparence de raison, & toutes les régles de l'honnêteté.

SCENE II.

ARicie déclare trop franchement à Hippolyte qu'elle l'aime, une simple Bourgeoise ne le diroit pas si nuëment, & la plus grande coquette en feroit plus de façons, & tout ce que celle-ci dit de tendre & d'empressé, seroit mieux dans la bouche d'Hippolyte, que dans la sienne : Il semble qu'il ne lui ait témoigné de l'ardeur, que pour arracher cet aveu, & l'air glacé dont il la traite ensuite, fait croire qu'il se moque d'elle. Monsieur Pradon n'a pas le don de tendresse comme Monsieur Racine : Il fait encore l'amour à la Provinciale ; mais nos Belles lui pourront apprendre à ne pas traiter cette passion si grossiérement.

SCENE III.

PHédre n'a pas assez de retenuë, & fait trop peu de façon dans la déclaration qu'elle fait de son amour à Aricie ; il semble qu'elle parle d'une bagatelle, cependant c'est une chose d'une conséquence extrême : Et ce que j'ai vû de plus raisonnable dans cette Scéne, est que pour réparer le défaut du re-

tour trop précipité de son mari, elle insinuë que par son ordre,

De la mort de Thésée on a semé le bruit.

Mais il n'étoit point besoin qu'elle prît les violentes résolutions de faire la guerre à son époux prétendu, & c'est embrasser de grands projets qui ne servent de rien.

ACTE SECOND.

Cet Hippolyte, qui avoit si grande envie de partir, qui n'a pas voulu rester à la priere d'Aricie sa Maîtresse, demeure à la sollicitation de Phédre son ennemie, & par le galimathias d'une équivoque platte & mal soutenuë, veut faire croire que son voyage se rompt en faveur d'Aricie, & persuade à Phédre trop insensée, que c'est pour elle qu'il ne part point.

Thésée arrive, & fait le récit de son voyage, qui ressemble à une relation des avantures de quelque Chevalier errant, & qui est trop contraire à la haute idée que nous avons d'un grand Roi. Les vers qu'il baptise du nom d'Oracle, ne se peuvent appeler ainsi; car le caractére des Oracles qu'on a vû jusqu'à présent, est d'être extrêmement obscurs,

curs, ou d'exposer une chose qui paroît très-claire, & qui a cependant un événement tout contraire à celui qu'elle sembloit promettre avec tant de clarté : Voilà les deux seuls modeles d'Oracle que nous a fourni l'antiquité : Aucune de ces définitions ne convient à ce que Monsieur Pradon appelle un Oracle : Il n'est point obscur, on ne peut pas s'expliquer plus clairement ; l'événement n'est point contraire à ce qu'il a promis, & son exécution est conforme à ce qu'on en attendoit. Ainsi ces vers se doivent plûtôt appeler une prédiction faite par quelque Astrologue, qu'un Oracle rendu par un Dieu.

ACTE TROISIE'ME.

PHEDRE se laisse sottement tromper aux soupirs qu'Hippolyte a poussés devant elle pour Aricie. Il n'est pas vrai-semblable que cet Hippolyte n'ayant jamais soupiré pour Phédre, attende le retour & la présence de Thésée pour commencer. Il n'y a pas non plus de fondement à ses soupirs, ce beau fils prétendu n'ayant jamais marqué que de la haine pour elle : C'est être visionaire d'expliquer des soupirs pour soi, quand rien ne nous les adresse : & lors qu'un Amant laisse

agir ces interprétes de sa passion, les yeux prennent soin de les conduire sûrement, & certaines œillades qui les accompagnent toujours, font assez connoître avec qui ils doivent avoir commerce, & à qui ils sont envoyez.

Cependant Phédre seroit toujours restée dans cette erreur grossiere, si Aricie ne lui eut fait connoître par une crainte indiscréte l'ardeur réciproque dont elle brûloit pour Hippolyte ; & cette peur d'Aricie n'est ni judicieusement placée, ni délicatement expliquée.

L'intrigue que je trouve la mieux inventée, est celle où Thésée, soupçonnant que son fils aime sa prétenduë femme, déclare à Phédre qu'il veut le marier avec Aricie : Et quand Phédre, dans la surprise qu'on peut s'imaginer, obtient de Thésée d'en faire l'ouverture à son fils. Surquoi elle propose à cet Amant d'épouser la jeune Hélene, qu'il rejette avec une basse invective contre le mariage. Ensuite, sans aucun art, elle lui propose Aricie ; panneau, extrêmement grossier, & dans lequel pourtant Hippolyte donne avec imprudence, sans songer à ce qu'il vient de dire de l'hymenée ; & sans faire réflexion que Phédre, qu'il sait si bien avoir de la tendresse pour lui, peut le tromper, comme il le reconnoît par la suite, quand elle lui dit qu'elle a reservé cette belle pour

ſon frere ; mais notre Amant, étourdi dans un emportement plus grand, & plus aveugle que le premier, déclare hautement qu'il l'adore, qu'il ne veut point ſouffrir de rival, & l'une & l'autre s'emportent, & ſe déſeſperent chacun de ſon côté.

ACTE IV. & V.

CEs deux Actes ſont ſi confus, que ne les ayant pû entendre qu'avec dégoût, je n'ai pû les retenir avec exactitude. Il n'eſt pas trop vrai-ſemblable que Phédre tienne Aricie enfermée dans le Palais, & dans ſon appartement, ſans que Théſée en ſache rien, ni qu'une Reine, de ſon chef, & de ſon autorité, s'aſſure d'une Princeſſe, ſans avoir aucun égard au Roi, qui eſt préſent, ſans donner aucun prétexte à ſon reſſentiment, & ſans faire réflexion que ſi ſon mari découvre une violence ſi peu fondée, & ſi mal conduite ; il reconnoîtra au même inſtant la jalouſie criminelle de Phédre contre la Princeſſe, l'amour réciproque d'Hippolyte & d'Aricie, & enfin la pleine & entiere juſtification de cet innocent calomnié. Ajoutons à tout cela que la priſon d'Aricie, dans un cabinet, eſt trop groſſiérement inventée, &

n'est d'aucune utilité, ni pour les pensées, ni pour les intrigues de la piéce. Hippolyte, que Théſée ſurprend à génoux devant Phédre, eſt un incident qui traîne depuis ſi long-temps dans les farces les plus triviales, qu'il eſt trop bas & trop uſé pour être ſupportable, même dans les moindres Comédies : Et dans cette conjoncture, Hippolyte ſoupçonné d'inceſte par ſon pere, devoit faire tous ſes efforts pour le déſabuſer, au lieu de ſe retirer ſans rien dire, cela n'eſt ni juſte, ni naturel ; & il pouvoit bien, ſans accuſer Phédre, ſe juſtifier devant Théſée, d'autant plus, qu'il n'avoit qu'à déclarer la tendreſſe qu'il ſentoit pour Aricie, que Phédre tenoit captive, & qu'il devoit avec empreſſement arracher des mains de cette jalouſe, par l'autorité de Théſée, à qui il falloit demander le ſalut & la liberté de cette Princeſſe, qui étoit dans un danger ſi preſſant.

Le récit de la mort de Phédre & d'Hippolyte n'eſt pas ſupportable, il eſt rempli de mots impropres, de conſtructions barbares, & d'expreſſions rampantes. Et quant à ce qui regarde la verſification en général, j'avoüerai ſincerement que je ne me ſuis pas attaché à retenir les méchans vers, parce qu'il auroit fallu charger ma mémoire de la piéce entiere, & qu'il n'y a pas quarante vers ſupportables en tout ce poëme.

Cependant, c'eſt toujours beaucoup pour Monſieur Pradon, d'avoir pû, au moins, parmi le peuple, ſoutenir quelque temps le parallele avec Monſieur Racine ; & comme les efforts obſcurs de ce jeune Auteur ont donné de l'éclat au travail de ce dernier, on peut dire que la piéce de Monſieur Racine a fait valoir celle de Monſieur Pradon, quoiqu'il n'y ait aucune comparaiſon entr'eux.

Du ſoin jaloux qui les occupe
Le public ſeulement eſt devenu la dupe,
Au lieu de ſe détruire, ils ſe ſervent tous deux ;
Chaque piéce en effet ſe trouve redevable
De ſon ſuccès trop favorable
A la haine de chacun d'eux,
Et tel peu ſenſible au mérite
N'auroit point de Racine été voir l'Hippolyte ;
Tel autre de Pradon eût mépriſé le ſoin
Qui veut de leur querelle être Juge & Témoin.

Mais c'eſt aſſez vous entrétenir ſur ce ſujet, Monſieur ; au reſte, je ne prétens point en tout ce que je viens de dire, avancer des déciſions certaines, je ne propoſe que des doutes, je cherche à m'éclaircir, & non à condamner les autres, je vous prie de prendre cette Diſſertation pour l'effet d'une honnête & douce diſpute, & non comme une invective produite par quelque animoſité. Ces remarques viennent d'un eſprit curieux,

qui cherche à s'instruire, & non d'un cœur envenimé, qui veut offenser : Apportés, je vous prie, à cette lecture un esprit aussi peu prévenu que je le suis, en faveur de l'un & de l'autre. Ces Auteurs me sont également indifférens, je crois leur rendre une égale justice, & ne voudrois être l'ennemi d'aucun : Mandés-moi votre sentiment sur cette Dissertation, que j'ai tâché, comme dit un Poëte Latin, d'écrire sans crime, & soyez persuadé que je serai toujours tout à vous.

FIN.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Libra
University of O
Date due

OCT 3 1968

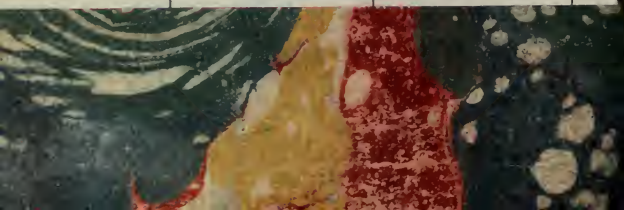
MAR 8 1970

MAR 25 1970

APR 21 1970

JUN 3 1970

JUN 17 1970

24 juil 70.

Aug. 15/1970